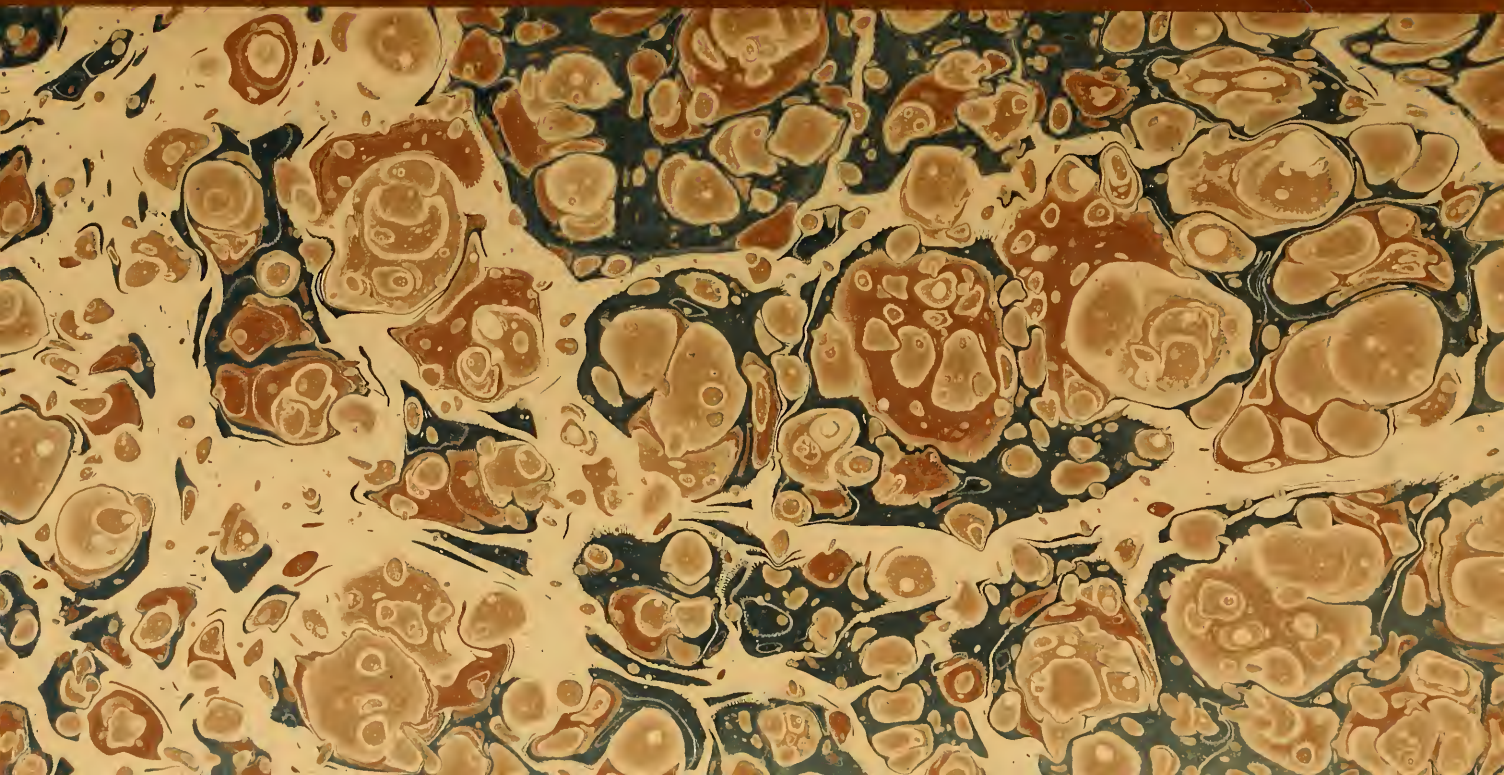


John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
Ab3.16
v.5

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/oeuvresdiverses05lapl

OEUVRES DIVERSES,

DE

Mr. LA PLACETTE.

TOME CINQUIEME,

Contenant

La Mort des Juſtes Tom. I.

XX
ADAMS
703.16
J5

A MONSIEUR
PIERRE van DEUETECUM,
Notaire à Breda.

Monſieur mon très-honoré Oncle.

LE Livre que je prens la liberté de vous préſenter eſt un de ces Traitez de Morale Chretienne dont un homme veritablement pieux ne peut ſe paſſer, & dont il peut tirer un très-grand fruit. L'Auteur de cet Ouvrage eſt trop connu dans le monde pour ajoûter la moindre choſe à la réputation qu'il s'eſt acquiſe par tous les Ouvrages de Piété qu'il a donné au jour. Dans ce Livre-ci il fait connoitre ce que c'eſt qu'une bonne Mort, & découvre ce qu'il y a de plus propre à la rendre telle : mais il n'en reſte pas là ; il donne des maximes excellentes au Chrêtien pour ſe mettre en état de mou-

les autres. C'est ce qui m'a engagé à vous l'offrir ; persuadé que cet excellent Livre ne pourra vous être que trés-agréable, & qu'il servira à nourir vôtre Piété, & à soutenir vôtre Zêle pour la crainte de Dieu. Je sçai que malgré les grandes occupations que vous donne vôtre Emploi, vous vous reservez assez de tems pour la lecture de bons Livres, & que vous vous apliquez constamment à rechercher toutes les Vertus Chrêtiennes, & à les pratiquer. Je puis donc me flater que vous recevrez le petit présent que j'ai l'honneur de vous faire, comme un témoignage, foible à la vérité, mais sincere, de ma parfaite reconnoissance pour toutes les bontez que vous avez bien voulu avoir pour moi. Daignez, je vous en supplie, en même tems prendre la démarche que j'ose faire, comme un engagement public à être toute ma vie, avec le plus profond respect, & l'attachement le plus inviolable,

Monsieur mon très-honoré Oncle,

Vôtre très-humble & très-obeïssant Serviteur.

GERARD VANDER POEL.

PREFACE.

LA premiere fois que je publiai cet Ouvrage, je craignis que la plupart de mes Lecteurs le traitaſſent d'inutile & de ſuperflu, ſur cette ſuppoſition qu'il n'y a rien à ajoûter au travail de Mr. Drelincourt, qui ſemble n'avoir laiſſé rien à dire ſur ce ſujet, & l'avoir entierement épuiſé dans ſes *Conſolations de l'Ame fidelle contre les Frayeurs de la Mort*, qui ont été ſi univerſellement approuvées, & dont on a été obligé de faire un ſi grand nombre d'éditions.

Pour détruire ce préjugé, je tâchai de faire voir que l'utilité du Livre de Monſr. Drelincourt n'empêche nullement que le mien, ou quelque autre ſemblable, ne fût néceſſaire. En effet, Monſieur Drelincourt n'a point entrepris de marquer tout ce qui peut être de quelque uſage pour bien mourir.

rir. Parmi ce grand nombre de disposition, où l'on doit tâcher de se mettre, il s'est borné à une seule ; & ce qu'il y a de particulier, cette seule est d'un côté la moins nécessaire pour bien mourir, & de l'autre la moins certainement suivie d'une bonne mort. Il n'a rien dit de la Foi, de la Repentance, de l'Amour de Dieu, de l'Amour du prochain, de l'Humilité, &c. sans quoi l'on ne peut que mourir très-mal ; & il s'est attaché uniquement à cette fermeté, cette tranquillité, cette joye, qui à la verité convient assez à un Fidelle mourant, mais qui ne laisse pas d'être telle, qu'on peut en manquer sans se perdre, & perir en la possedant.

Pour se convaincre de la difference qu'il y a à ce double égard entre ces deux sortes de dispositions, il ne faut que s'imaginer deux hommes, dont l'un manquant de ce que j'exige ait ce que Mr. Drelincourt tâche d'inspirer, l'autre manquant de ce que Mr. Drelincourt tâche d'inspirer, ait ce que je recommande ; que l'un en un mot recevant la mort avec joye, n'ait ni une Repentance sincere, ni une Foi vive, ni une veritable Charité ; que l'autre au contraire possedant toutes ces vertus ne laisse pas de craindre pour son salut, parce que ces vertus ne lui paroissent pas telles qu'elles devroient

vroient être, ni même telles qu'elles sont.

J'espere qu'on ne traitera pas cette double supposition d'impossible. Ce qu'elles posent est très ordinaire. Car pour la premiere on en a tout autant d'exemples, qu'on voit de cette sorte de pecheurs, qui n'ayant point d'autre Foi, que celle qu'on appelle une Foi à temps, ne doutent point que ce ne soit la véritable Foi justifiante, la Foi des Elûs de Dieu; &, sur ce fondement, se persuadent qu'ils ne delogeront de la terre que pour aller posseder le ciel, ce qui ne peut que leur inspirer de la joye.

Personne ne doute qu'il n'y ait une infinité de ces faux Fidelles, ou comme d'autres les appellent, de ces demi-Chrétiens, de ces Chrétiens imparfaits, qui ne s'étant jamais véritablement convertis, & n'ayant par consequent jamais obtenu la remission de leurs pechez, ne quittent la terre que pour aller peupler les enfers, & pour être éternellement les victimes de la vengeance celeste.

Ils ne meurent donc pas de la Mort des Justes, qui est le privilege des veritables Fidelles, des veritables Enfans de Dieu, que sa Grace a justifiez, regenerez, sanctifiez, unis à J. Christ, & rendus les membres vivans de son corps mystique. Car comment pourroient-ils mourir de cette maniere en mourant sans Foi, sans Repentance, sans

Charité, & par conſequent ſans paſſer par l'état de grace?

Ils meurent cependant comblez de conſolation & de joye; car comment le contraire ſeroit-il poſſible en ſuppoſant, comme je fais, qu'ils ne doutent point de la ſincerité de leur Foi, ni par conſequent de la verité de leur Juſtification, de leur regeneration, de leur adoption, & generalement de tout ce qui nous fait être les enfans de Dieu, & les heritiers de ſon ciel? Auſſi voyons-nous que le Fils de Dieu fait de la joye le caractére eſſentiel de cette eſpece de fauſſe Foi, qu'il appelle *une Foi à temps*. *Celui*, dit-il, *qui a reçu la ſemence en des lieux pierreux, c'eſt celui qui entend la Parole, & la reçoit incontinent avec joye, mais il n'a point de racine en ſoi-même, c'eſt pourquoi il n'eſt qu'à temps.* Matt. XIII. 20. 21.

On ne peut donc pas me conteſter cette premiére ſuppoſition. La ſeconde n'eſt pas moins certaine. Toute la terre convient que parmi les veritables enfans de Dieu il y a des conſciences timorées, des ames timides, qui par un effet de leur temperamment, ſe portent naturellement à craindre, & qui quelque avancées qu'elles ſoient dans la pieté, n'oſent s'aſſurer de la ſincerité de leur Foi, & craignent que ce ne ſoit qu'une Foi morte & inutile. Cela fait qu'on a beau-

beaucoup de peine à les rassurer. Quelque effort même qu'on y fasse, il arrive assez souvent qu'elles meurent dans la crainte & dans la frayeur.

Ces personnes donc manquent de cette tranquillité & de cette joye que Mr. Drelincourt tâche d'inspirer par toutes ses *Consolations*. Y a-t-il cependant personne qui voulût sur ce fondement leur fermer la porte du ciel? N'a-t'on pas même de justes sujets d'esperer beaucoup plus de leur salut, que de celui d'une infinité de mourans, qui n'ayant fait paroître que peu de regularité dans leur vie sont assez tranquilles aux approches de la mort?

La disposition donc, où Mr. Drelincourt tâche de mettre les mourans, n'est à beaucoup près, ni aussi nécessaire, ni aussi efficace que celles que j'indique dans cet Ouvrage, & qui pour la plupart sont telles, que d'un côté on ne meurt jamais bien si on ne les possede en quelque degré, & que de l'autre tous ceux qui les possedent meurent certainement de la mort des Justes, & jouïssent après leur mort du bonheur des Saints. Par consequent encore, l'Ouvrage de Mr. Drelincourt n'a pas dû m'empêcher de travailler à celui-ci, & le mien peut avoir quelque utilité sans que l'autre perde quoi que ce soit de la sienne.

J'ai repréſenté tout cela dans la Preface de la premiere édition. Je n'ai pas même appris qu'on l'ait contredit. Au contraire, parmi les Ouvrages que j'ai publiez, celui-ci eſt peut-être celui qui a été reçu le plus favorablement du Public. C'eſt pourquoi dans cette nouvelle édition, je ne me ſuis pas contenté d'y corriger les fautes d'impreſſion qui s'y étoient gliſſées, & certaines inadvertences où j'étois tombé moi-même en y travaillant; mais j'y ai fait encore diverſes additions, & j'ai tâché d'expliquer plus diſtinctement de certaines choſes que je n'avois qu'effleurées, & ſur leſquelles j'avois paſſé plus legerement.

Il s'en trouvera peut-être de ceux qui n'approuveront point ces Additions, & qui ſoûtiendront qu'au lieu d'allonger ce Livre je devois m'appliquer à l'abreger. Ils diront qu'il y a des mourans qui ne ſauroient, ni le lire tout entier, tel qu'il eſt dans la premiere édition, ni ſe le faire lire par d'autres: d'où ils concluront, qu'au lieu de l'augmenter, & de le groſſir, comme j'ai fait, il falloit travailler à le diminuer, & que ce ſeroit là le vrai moyen de le rendre plus utile qu'il ne l'a été.

Je conviens de la verité du fait qu'on m'oppoſe. J'avoue qu'il y a des mourans qui ne peuvent, ni lire, ni entendre lire,

un

un Ouvrage de cette groſſeur. Mais, premiérement, je ſoutiens qu'il y en a d'autres qui le peuvent. Ainſi, comme l'interêt des uns demanderoit qu'on fit un abregé de ce Livre, celui des autres demandoit au contraire qu'on l'allongeât.

J'ajoûte que, bien que je ne rejette point la penſée de faire un abregé de ce Traité, & que je ne croye pas impoſſible que je le faſſe moi-même, ſi Dieu me fait la grace de vivre, je croi que la choſe, quelque utile qu'elle me paroiſſe, n'eſt pas néceſſaire. Châcun peut ſe faire cet abregé, en ne liſant point de certains endroits, dont la plupart peuvent ſe paſſer. Par exemple, ceux qui meurent de mort naturelle peuvent laiſſer le ſixiéme Livre qui n'eſt utile qu'à ceux qui meurent de mort violente. Tout le ſecond Livre, qui parle de ce qu'on doit faire pendant la ſanté, eſt aſſez inutile, ou du moins peu néceſſaire, pour des malades. Je dis à peu près la même choſe du troiſiéme Livre, qui concerne les malades ordinaires, & non les mourans. Ainſi, pourvû qu'un homme qui voit approcher la mort ſe faſſe lire un ou deux Chapitres du I. Livre, tout le IV, & tout le V, il y trouvera ce qui lui eſt le plus neceſſaire, & il aura de cette maniere un abregé de cet Ouvrage, qui le déchargera des deux tiers.

On

On peut même abreger ce tiers, auquel je consens que l'on se reduise. En effet, le cinquiéme Livre qui en fait la moitié, n'a été fait que pour ceux qui ayant observé tout ce qu'il y a de plus nécessaire pour bien mourir, n'expirent pas aussi-tôt, & ont encore quelque temps de reste, & quelque liberté d'esprit pour agir. Ceux donc qui sont plus pressez par la violence du mal, & qui touchent aux derniers momens, tels que sont ceux que l'on nous oppose, sont dispensez par là même d'attacher leur esprit à ce que je dis dans cet endroit là, & doivent se contenter du IV Livre.

Il n'est pas même nécessaire qu'ils lisent ce quatriéme de bout en bout. S'ils sont persuadez qu'ils ont fait leur paix avec Dieu, ils peuvent laisser les onze derniers Chapitres de ce Livre, qui ne tendent qu'à diriger les mourans dans les efforts qu'ils doivent faire pour cet effet. Et s'ils ne se croyent pas en état de grace, ils peuvent au contraire laisser les sept premiers Chapitres, & se contenter des onze derniers. Ainsi, cette longueur excessive, que l'on me reproche, considerée de près, se reduit à rien.

On dira encore, que s'il n'y a que le quatriéme Livre qui soit necessaire, je devois supprimer les autres. Mais, je n'admets

mets point cette conſequence. J'ai même diverſes raiſons de la rejetter. Car, premiérement, ce qui n'eſt pas néceſſaire pour tous, peut l'être pour quelques-uns, même pour pluſieurs. D'ailleurs, ce qui n'eſt pas abſolûment néceſſaire peut être utile; & l'utile, comme chacun ſait, ne doit pas être negligé.

Enfin, je ſuis perſuadé que ſi ce Livre eſt de quelque uſage, c'eſt principalement lors qu'on le lit pendant la ſanté. En effet, l'eſprit des malades, & ſur tout celui des mourans, eſt trop diſtrait, & trop affoibli par la violence du mal, pour être en état de faire toutes les réfléxions néceſſaires ſur les veritez que j'y propoſe; au lieu qu'on a plus de liberté, & de force d'eſprit, pendant la ſanté. Ainſi rien n'empêchant que ceux qui ſe portent bien ne liſent ce Livre d'un bout à l'autre, il eſt évident que la conſideration des mourans n'empêche point que tout tel qu'il eſt il n'ait ſon utilité.

Je ſouhaitterois même que ſoit dans la la maladie, ſoit dans la ſanté, on le lût tout autrement qu'on ne lit les autres Ouvrages, ſur tout les Hiſtoires. On les parcourt d'ordinaire ſans interruption, & ſans s'arrêter nulle part, juſqu'à ce qu'on ceſſe de lire. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut lire les Livres de pieté. Une telle lecture eſt de peu

d'uſage. Elle fait paſſer avec trop de rapidité les idées qu'elle preſente, pour leur laiſſer faire ſur l'eſprit, & principalement ſur le cœur, les impreſſions néceſſaires pour l'émouvoir, & moins encore pour le ſanctifier, qui eſt ce qu'il y a de plus important. Ainſi je ſouhaitterois qu'on s'arrêtât à la fin de chaque article pour y penſer, & s'en faire l'application, comparant l'état où l'on eſt avec ce qu'on vient de lire.

Ce n'eſt pas tout. Il y a des endroits qu'il ſeroit bon de lire plus d'une fois. Tels ſont ceux qui contiennent les maximes les plus oppoſées à nos préjugez, à nos penchans, à nos manieres d'agir. Tels encore ceux qui nous propoſent les motifs les plus puiſſans pour nous porter à faire nôtre devoir. Si on agit autrement il arrivera ce qui arrive ſelon St. Jaques à ceux qui ſe regardent dans un miroir, & qui dès qu'ils en détournent les yeux oublient ce qu'ils y ont apperçu.

Mais tous ces avis, toutes les précautions mêmes qu'ils preſcriroient, ſeront inutiles ſans le ſecours de la Grace. C'eſt pourquoi je prie celui qui en eſt l'Auteur & la ſource, qu'il lui plaiſe de l'accorder liberalement à tous ceux qui liront ce Traité, & tous les autres ſemblables, & qu'il les rende utiles & efficaces à leur ſanctification, & à leur ſalut.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES.

DU TOME I.

LIVRE I.

Où l'on recherche ce que c'eſt qu'une bonne mort.

CHAPITRE I. *Que rien n'eſt plus rare que de bien mourir.* Pag. 1

CHAP. II. *Deux eſpèces de mort. Ce qui les diſtingue.* 5

CHAP. III. *Qu'il y a deux états où l'on peut mourir, l'état de peché, & l'état de grace.* 8

CHAP. IV. *Il faut que la mort nous trouve appliquez actuellement à nôtre devoir.* 12

CHAPITRE V. *Pour bien mourir il faut se repentir de ses pechez.* 17

CHAP. VI. *La Foi est necessaire pour bien mourir.* 23

CHAP. VII. *L'Esperance de l'immortalité bienheureuse est necessaire à un mourant.* 29

CHAP. VIII. *Un mourant doit aimer Dieu, & même l'aimer souverainement, & par dessus tout.* 36

CHAP. IX. *Pour bien mourir il faut aimer nos prochains.* 42

CHAP. X. *Pour bien mourir il faut être entierement soumis à la volonté de Dieu.* 45

CHAP. XI. *Quatre sources des repugnances qu'on a pour la mort. Premiere source. Les douleurs & les inquietudes qui peuvent la preceder. Quel est l'état que l'on en doit faire.* 49

CHAP. XII. *Reflexions sur la seconde source des repugnances que nous avons pour la mort, & qui n'est autre que l'attache excessive que nous avons pour les biens terrestres.* 54

CHAP. XIII. *Troisieme source de nos repugnances. L'incredulité.* 60

CHAP. XIV. *Que même la veritable Foi a ses foiblesses qui l'empêchent d'étouffer aussi promptement qu'il seroit à souhaitter, les repugnances que nous avons pour la mort.* 63

CHAP.

CHAPITRE XV. *Derniere ſource des repugnances que nous avons pour la mort. La crainte du jugement. Quelques remarques ſur ce ſujet.* 68

CHAP. XVI. *Où l'on examine les differentes eſpeces de crainte, qu'on a diſtinguées dans le chapitre precedent.* 73

CHAP. XVII. *Continuation du même ſujet. Reflexions ſur les deux derniers ordres des mourans, qui craignent l'enfer & la damnation.* 79

CHAP. XVIII. *La joye ſpirituelle convient admirablement à un mourant.* 84

CHAP. XIX. *Derniere diſpoſition. L'humilité.* 89

CHAP. XX. *Qu'une bonne mort eſt un avantage beaucoup plus rare que la plupart du monde ne s'imagine.* 92

LIVRE II.

De ce qu'on doit faire dans la ſanté pour ſe mettre en état de bien mourir.

CHAPITRE I. *Qu'il n'y a rien qui nous importe davantage que de nous ſauver.* 99

Meditation. 102
CHAPITRE II. *Que le salut dépend de la maniere en laquelle on meurt.* 109
Priere. 113
CHAP. III. *Qu'à considerer une bonne mort en elle-même, & independamment de ses suites, c'est toûjours un bien qu'on ne sauroit souhaitter avec trop d'ardeur.* 115
Priere. 120
CHAP. IV. *Qu'on ne doit rien negliger de ce qui peut servir à nous mettre en état de mourir saintement & Chrétiennement.* 121
Priere. 126
CHAP. V. *Qu'il faut travailler de bonne heure à se mettre en état de bien mourir.* 127
Meditation. 132
CHAP. VI. *Pour bien mourir il faut demander de bonne heure à Dieu la grace d'une bonne mort.* 138
Priere. 142
CHAP. VII. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut bien vivre.* 143
Priere. 147
CHAP. VIII. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut de bonne heure se détacher de la terre.* 148
Meditation. 152
CHAP. IX. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut de bonne heure regler ses affaires.* 158

CHA-

CHAPITRE X. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut penser souvent à la mort.* 161
Priere. 168
CHAP. XI. *A quoi c'est qu'on doit appliquer l'esprit lors qu'on pense à la mort.* 169
Priere. 178
CHAPITRE XII. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut penser au jugement qui suivra la mort.* 180
Priere. 188
CHAP. XIII. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut penser souvent au bonheur & à la gloire de la vie à venir.* 189
Priere. 196
CHAP. XIV. *Pour se mettre en état de bien mourir il faut penser souvent à l'enfer.* 198
Priere. 207

LIVRE III.

De ce qu'on doit faire dans la maladie pour mourir saintement & Chretiennement.

CHAPITRE I. *Premiere reflexion qu'un malade doit faire sur sa maladie. C'est un effet de la volonté de Dieu.* 211
Priere. 218

CHAP.

CHAPITRE II. *Seconde reflexion qu'on doit faire dans la maladie. C'eſt peut-être une punition, ou un châtiment de quelque peché.* 221

Priere. 230

CHAP. III. *Troiſiéme reflexion. Il eſt très-poſſible que Dieu deſtine nôtre maladie à nous détacher de la terre.* 232

Priere. 237

CHAP. IV. *Quatriéme reflexion. Il eſt très poſſible que Dieu nous prive de nôtre ſanté, parce que nous en faiſons un mauvais uſage.* 239

Priere. 243

CHAP. V. *Quelques autres reflexions qu'on doit faire dans les maladies.* 245

Priere. 251

CHAP. VI. *Réponſe à une objection. S'il eſt permis à un malade de ſouhaitter de guerir, de le demander à Dieu, & d'y travailler de ſon côté.* 253

CHAP. VII. *Où l'on traite en particulier des remedes & des autres ſoins qu'on doit prendre pour recouvrer ſa ſanté.* 258

Priere. 267

CHAP. VIII. *Derniere reflexion. La maladie dont on eſt attaqué peut être mortelle, ou le devenir.* 269

Priere. 274

LA MORT DES JUSTES,

OU LA MANIERE DE BIEN MOURIR.

LIVRE PREMIER.

Où l'on recherche ce que c'eſt qu'une bonne Mort.

CHAPITRE I.

Que rien n'eſt plus rare que de bien mourir. D'où c'eſt que cela vient. Plan de cet Ouvrage.

RIen n'eſt plus commun & plus ordinaire que de mourir, rien plus rare que de bien mourir. La premiere de ces veritez n'eſt pas conteſtée; & on ne doutera point de la ſeconde, ſi l'on conſidere que comme le ſa-

lut eſt une ſuite néceſſaire & inſéparable d'une bonne mort, ſi la plûpart mouroient ſaintement, plûpart ſe ſauveroient. On ſait cependant que le nombre de ceux qui ſe ſauvent n'approche pas de la multitude preſque infinie de ceux qui perſiſent, puis qu'on ſait qu'il n'y en a que peu qui entrent par la porte étroite, & la foule ne ſe trouve qu'à la porte large, & au chemin ſpacieux.

Il faut donc néceſſairement avouër qu'une bonne mort eſt quelque choſe d'extraordinaire, & que le grand nombre eſt de ceux qui meurent comme ils ont vécu, toûjours engagez dans le peché, & n'ayant ni dans l'un, ni dans l'autre de ces deux états aucune véritable & interieure communion avec Jeſus-Chriſt, ſe contentant de faire profeſſion de ſa verité, & en deſavouant la force par leurs actions, & par leurs plus ſecrets ſentimens.

D'où ceci vient-il? Il ſeroit ſans doute aiſé d'en donner pluſieurs raiſons, mais je ſuis fort trompé ſi ces deux ne ſont les principales, l'une que peu de gens ſavent ce que c'eſt que bien mourir, l'autre qu'il y en a moins encore qui le ſachant prennent aucun ſoin de pratiquer ce qu'ils ſavent.

La plûpart ſe font une idée extrêmement fauſſe, ou du moins extrêmement vague & generale d'une bonne mort. Ils la font conſiſter en des choſes qui ſont communes à ceux qui meurent bien, & à une infinité de ceux qui meurent tres-mal. Ils s'imaginent que bien mourir, c'eſt avoir un Paſteur par qui on ſoit entretenu de temps en temps des choſes du ciel, c'eſt l'écouter, & ſuivre de la penſée ce qu'il dit,

dit, c'eſt adreſſer quelque priere à Dieu avec un deſir fort ou foible d'être exaucé, c'eſt lui demander pardon des pechez qu'on a commis, accompagnant cette priere de quelque douleur qu'on a de ce qu'on a fait, & s'aſſeurant qu'on obtiendra cette grace au nom, & par le merite de Jeſus-Chriſt.

Voilà l'idée qu'une infinité de perſonnes ſe font d'une bonne mort. Mais il faut bien que cette idée ſoit très imparfaite, puis que ſi elle étoit juſte, rien ne ſeroit plus commun & plus ordinaire que de bien mourir, n'y ayant rien qu'on voye plus ſouvent que des perſonnes qui meurent de cette maniere.

Cependant comme on s'imagine qu'il n'y a que ceci qui ſoit néceſſaire pour bien mourir, on ne penſe à faire rien davantage. On ſe contente de ce qu'on croit qui ſuffit; & comme on ſe trompe en le croyant de la ſorte, on meurt en effet très mal, & conſequemment on ſe perd.

J'avouë qu'il y en a de ceux qui étant mieux inſtruits conçoivent plus diſtinctement ce que c'eſt que bien mourir, & ſavent quelles ſont les diſpoſitions les plus néceſſaires pour expirer dans l'amour & dans la grace de Dieu. Mais parmi ceux qui le ſavent combien n'y en a-t-il pas qui ne font point tout ce qu'ils devroient pour avoir ces diſpoſitions, & pour ſe mettre dans cet état? Combien qui ſe négligent à cet égard, comme à beaucoup d'autres, & qui nonobſtant toutes leurs lumiéres & leurs connoiſſances vivent & meurent dans le péché?

Ils n'en ſont donc que plus coupables, car le ſerviteur qui ſait la volonté du maître, & ne la fait point, ſera battu de plus de coups que celui qui peche par ignorance.

Pour bien mourir il faudroit trois choſes. I. Savoir ce que c'eſt que bien mourir, connoître tous les devoirs d'un mourant, tout ce qu'il doit faire, tous les ſentimens, toutes les diſpoſitions où il doit être. II. Etre inſtruit de ce qu'on doit faire pour ſe mettre dans cet état, & pour avoir ces diſpoſitions, & ces ſentimens. III. Le pratiquer.

Tout ce que je puis faire ſe reduit à donner à mes Lecteurs quelque connoiſſance des deux premiers de ces Chefs. C'eſt auſſi ce que je me propoſe de faire dans cet ouvrage, qui ſera compoſé de deux principales parties. La premiere fera connoître ce que c'eſt qu'une bonne mort, & découvrira ce qu'il y a de plus propre à la rendre telle. La ſeconde marquera ce qu'on doit faire pour ſe mettre en état de mourir de cette maniere, & pour acquerir les diſpoſitions les plus néceſſaires à un mourant. Je tâcherai de faire la premiere de ces deux choſes dans ce premier livre, & la ſeconde dans les ſuivans.

Pour ce qui regarde la troiſiéme, qui eſt la pratique & l'obſervation de ce que j'ai à dire, chacun voit qu'elle ne dépend pas de moi. Elle dépend uniquement de la grace, & de l'operation toute puiſſante du Saint Eſprit, qui peut accompagner mes paroles de ſon efficace. Tout ce que je puis faire à cet égard, c'eſt de prier ce Maître ſupréme des cœurs, cet Auteur

teur de tout don parfait, d'imprimer profondement dans l'ame de mes Lecteurs les veritez que j'eſpere de leur propoſer dans cet ouvrage, & de faire qu'ils en profitent tous heureuſement à ſa gloire, & à leur ſalut. C'eſt là auſſi ce que je lui demande du fond de mon cœur.

CHAPITRE II.

Deux eſpeces de mort. Ce qui les diſtingue.

A Ne juger de la mort que par les lumieres de la nature, on trouvera qu'elle eſt à peu près la même dans tous les hommes. On y remarquera bien quelques legeres diverſitez, qui naiſſent d'un petit nombre de circonſtances peu importantes. Mais on verra que c'eſt toûjours la même choſe dans le fonds. C'eſt toûjours l'extinction de la vie, la ſéparation du corps & de l'ame, le renverſement & la deſtruction de cette loge de terre, où nous habitons. De ſorte qu'à cet égard il eſt vrai de dire. *Qu'un même accident arrive au juſte & à l'injuſte, à celui qui ſacrifie, & à celui qui ne ſacrifie point.*

Mais ſi on ſe conduit par la foi, on remarquera une diverſité extrême dans cette mort qui paroît ſi ſemblable & ſi uniforme. On verra qu'il y en a de deux ordres très differens, ou pour mieux dire très oppoſez, l'une heu-

reuſe, l'autre malheureuſe. Dans l'une on eſt l'objet de l'amour de Dieu; dans l'autre on eſt l'objet de ſa haine. L'une eſt ſuivie d'une felicité immenſe & éternelle, l'autre d'un malheur extrême, & qui ne finit jamais.

Ce qui precede ces deux eſpeces de mort n'eſt pas moins oppoſé que ce qui les accompagne & qui les ſuit. A ce premier égard trois choſes y mettent de la difference, l'état de ceux qui meurent en ces deux manieres, ce qui les occupoit un peu auparavant, & les ſentimens, que les approches de la mort font naître en leur ame.

Lors que les enfans de Dieu viennent à mourir, la mort les trouve toûjours dans cet heureux état qu'on appelle l'état de grace. Les reprouvez au contraire meurent toûjours dans l'état de peché & de condamnation.

Les enfans de Dieu étoient appliquez actuellement à leur devoir. Ils travailloient à ſervir Dieu & à ſe ſauver lors que la mort vient les enlever de la terre. Les méchans au contraire avoient d'autres ſoins; plus ou moins criminels, mais également vains & inutiles.

Enfin les approches de la mort excitent la foi, la repentance, l'amour de Dieu, & quelques autres ſentimens ſemblables, dans l'ame des véritables fidelles. Dans les autres elles ne font rien de tel. Quelquefois même elles y produiſent des mouvemens directement oppoſez à ceux qu'on vient d'indiquer.

Mais

Mais il ne ſera pas inutile de remarquer que cette troiſiéme difference n'eſt pas perpetuelle. Elle n'a lieu qu'à l'égard de ceux que la mort n'emporte qu'après les avoir avertis, & qui ſavent avec certitude qu'ils meurent, ou qu'ils vont mourir. Car pour ceux qui ſont enlevez par des accidens impreveus, & qui ne leur donnent pas un moment pour penſer à eux-mêmes, pour ceux encore qui meurent ſans avoir le libre uſage de leur raiſon, il eſt très poſſible qu'ils meurent ſans avoir aucune de ces penſées, & ſans ſentir aucun de ces mouvemens, ſoit qu'ils meurent dans l'amour & dans la grace de Dieu, ſoit qu'ils ſoient toûjours les objets de ſa haine & de ſa vengeance.

La ſeconde difference marque plutôt ce qui devroit être, que ce qui eſt toûjours. Il ſeroit juſte que lors que la mort vient prendre les enfans de Dieu elle les trouvât tous actuellement appliquez à leur devoir, & occupez à leur Dieu, & à ſe ſauver. Mais comme il y en a de ceux qui ſe relâchent de temps en temps, ſans pourtant qu'ils perdent, ni leur foi, ni leur pieté, ſans même qu'ils tombent dans aucune faute conſiderable, comme d'ailleurs il n'eſt pas impoſſible qu'ils meurent dans cet état, je ne croi pas que ceci ſoit ſi conſtant & ſi perpetuel, que le contraire ne puiſſe arriver

C'eſt donc la premiere de ces differences qui eſt la plus certaine & la plus eſſentielle de toutes. Il eſt conſtant auſſi que la régle qu'on peut établir là-deſſus ne ſouffre point d'exception. Jamais le contraire n'eſt arrivé. On

n'a jamais veu, ni qu'un homme mourût mal, mourant en l'état de grace ; ni qu'on mourût bien, mourant en état de peché. En tout temps, & en tout lieu, tout homme qui meurt en état de peché meurt très mal, & tout homme qui meurt mal meurt en état de peché ; comme au contraire tout homme qui meurt ſaintement meurt en état de grace, & tout homme qui meurt en état de grace meurt ſaintement.

Qu'on meure de mort naturelle ou de mort violente, qu'on ait le libre uſage de la raiſon, ou qu'on en ſoit privé abſolument, qu'on voye venir la mort, ou qu'on ignore ſa venuë, la régle que je viens de poſer eſt également infaillible. Il faut donc s'y tenir principalement. Ainſi tout ſe reduit à ſavoir ce que c'eſt que mourir en état de peché, & en état de grace. C'eſt ce qu'on va tâcher d'éclaircir.

CHAPITRE III.

Qu'il y a deux états où l'on peut mourir, l'état de peché, & l'état de grace.

ON convient qu'il y a deux divers états où l'on peut ſe trouver, l'état de peché, & l'état de grace. On convient encore que ces deux états ſont tellement oppoſez, qu'il eſt également impoſſible, & de ſe trouver dans tous les

les deux à la fois, & de ne se pas trouver dans l'un ou dans l'autre.

L'état de peché ne consiste pas à être pecheur. Qui est-ce qui ne l'est ? Il ne consiste pas aussi à pecher actuellement. Si ceci étoit nécessaire, les plus impies ne seroient pas en état de peché dans le temps qu'ils dorment, puis qu'il est certain qu'ils ne pechent pas actuellement en dormant. Cet état consiste à avoir commis un, ou plusieurs pechez, dont on n'ait pas obtenu la remission.

En effet pendant tout le temps qui se passe entre un peché & le pardon que Dieu en accorde à ceux qui le lui demandent avec une vive foi, on est assujetti à toutes les suites les plus funestes de ce peché, particulierement à la colere de Dieu, & à la necessité d'éprouver éternellement sa vengeance. C'est là ce que l'Ecriture appelle *être dans le peché*, comme il paroît par cet endroit de S. Paul I. Cor. 15. *Si Jesus-Christ n'est point resuscité, vôtre foi est vaine, vous êtes encore en vos pechés.* C'est à dire visiblement, vos pechez n'ont pas été expiez. Ils ne vous ont pas été pardonnez, & vous avez lieu de vous attendre à en être punis.

Au contraire l'état de grace consiste à n'avoir point commis de peché dont on n'ait obtenu la remission de la misericorde de Dieu. Et comme Dieu ne pardonne jamais les pechez qu'à ceux qui le lui demandent avec une foi vive, & une repentance sincere, il est évident que l'état de grace emporte du côté de Dieu la remission de tous les pechez passez, quels qu'ils

ſoient, & la foi & la repentance du côté de l'homme.

On voit clairement par là ce que c'eſt que mourir dans quel que ce ſoit de ces deux états. On comprend ſans peine que tout homme qui meurt ſans avoir obtenu de la miſericorde de Dieu la remiſſion d'un, ou de pluſieurs pechez où il eſt tombé, ou ce qui revient à la même choſe, tout homme qui après avoir peché n'a pas imploré la miſericorde de Dieu avec une foi vive, & une repentance ſincere, meurt dans le peché, & par conſequent perit infailliblement. Au contraire tout homme qui n'a point commis de peché, dont il n'ait obtenu l'abolition, la demandant à Dieu avec foi & avec repentance, meurt dans l'état de grace, & par conſequent eſt infailliblement ſauvé.

Cela ſeul fait voir quel malheur c'eſt que de mourir dans le peché. Je n'en conçoi point de pareil, & les autres ne me paroiſſent rien en comparaiſon. C'eſt, je l'avouë, quelque choſe de bien triſte que d'être né dans le peché. C'eſt être de ſa nature enfant de colere, comme parle l'Apôtre Saint Paul. Mais ce malheur n'eſt pas ſans remede. Après être né dans le peché on peut renaître, on peut être regeneré, & par conſequent devenir l'enfant de Dieu, & l'heritier de ſon ciel.

C'eſt quelque choſe d'affreux que de vivre dans le peché, & ce malheur eſt tout autrement grand que le precedent. On en peut pourtant revenir. On peut renoncer au peché, on peut le quitter, & en ſuite mourir dans l'amour

mour & dans la grace de Dieu, ce qui suffit pour être éternellement heureux.

Mais lors qu'on meurt dans le peché on est perdu sans retour, & ni la misericorde de Dieu, ni la satisfaction de son Fils, ni les graces de son Esprit, n'ont point de remede pour un tel mal. Ainsi on ne sauroit concevoir rien de plus terrible que la menace que Jesus-Christ faisoit aux Juifs de son temps, lors qu'il leur disoit, *vous mourrez en vos pechez*, Jean VIII.

Au contraire le plus grand bonheur qui puisse nous arriver, c'est de mourir en état de grace, & après avoir obtenu de Dieu la remission entiére de nos pechez. Car premierement cette remission elle même est un avantage inestimable, témoin l'exclamation du Prophete; *O que bienheureux est celui dont la transgression est quittée, & dont le peché est couvert! O que bien heureux est l'homme auquel l'Eternel n'impute point l'iniquité!* Ps. XXXII. 1. 2.

D'ailleurs cette grace est inseparable de l'amour de Dieu, suivant ce qu'il en dit lui même par la bouche de Malachie: *Ils seront à moi, dit l'Eternel des armées, lors que je mettrai à part mes plus precieux joyaux, & je leur pardonnerai comme un pere pardonne à son enfant qui le sert.* Et que peut-on imaginer de plus avantageux, soit pendant la vie, soit principalement à la mort, que d'être l'objet de l'amour de Dieu? que d'être du nombre de ceux dont le Prophete nous dit; *La mort des bienaimez du Sei-*

Seigneur eſt precieuſe devant ſes yeux. Pſ. CXVI.

Enfin mourant en état de grace on eſt infailliblement ſauvé. On ne quitte la terre que pour aller poſſeder le ciel, & y regner éternellement avec Jeſus-Chriſt, ſuivant ce que dit S. Jean. *Bienheureux ſont dès maintenant les morts qui meurent au Seigneur. Oüi pour certain, dit l'Eſprit, car ils ſe repoſent de leurs travaux, & leurs œuvres les ſuivent.*

CHAPITRE IV.

Il faut que la mort nous trouve appliquez actuellement à nôtre devoir.

CE que je viens de dire ſuffit ſur le ſujet de la premiere diſpoſition neceſſaire pour bien mourir. Jeſus-Chriſt nous en recommande une ſeconde, lors qu'il nous dit en St. Luc. XII. *Que vos reins ſoient trouſſés, & vos chandeles allumées: Et que vous ſoyez ſemblables aux ſerviteurs qui attendent leur maître lors qu'il retournera des nôces, afin que lors qu'il ſera venu, & heurtera à la porte, incontinent ils lui ouvrent. Bienheureux ſont ces ſerviteurs là que le maître trouvera veillans lors qu'il arrivera. En verité je vous dis qu'il ſe trouſſera, & les fera mettre à table, & s'avançant les ſervira.*

Il ajoûte un peu plus bas. *Qui eſt le diſpen-*

penſateur fidelle & prudent, que le maître aura établi ſur ſon menage, pour leur donner l'ordinaire dans le temps convenable? Bienheureux eſt ce ſerviteur là, que ſon maître trouvera ainſi faiſant, lors qu'il arrivera. Je vous dis pour vrai qu'il l'établira ſur tout ce qu'il a.

Jeſus-Chriſt dit deux choſes de ce ſerviteur qu'il nous propoſe comme un modele de nôtre conduite. L'une que lors que ſon maître revient des nôces, il le trouve prêt à lui ouvrir. L'autre qu'il le trouve occupé à ce qu'il lui avoit ordonné avant ſon depart, veillant ſur ſes compagnons de ſervice, & faiſant lui-même ſa tâche.

Cela veut dire ſans doute que nous ne devons pas ſeulement nous tenir prêts à recevoir Jeſus-Chriſt lors qu'il viendra à nous à l'heure de nôtre mort, comme nous ferons ſi nous nous tenons toûjours dans l'état de grace, mais encore que nous devons être continuellement en action, tâchant de ſervir exactement & fidellement ce bon Maître chacun à ſa maniere, ſuivant les emplois qu'ils nous a donnez.

La raiſon en eſt qu'il ne nous a pas mis au monde ſimplement pour nous abſtenir de l'offenſer, mais pour le ſervir par un ſoin poſitif de faire ce qu'il nous ordonne. S'il n'eût eu que le premier de ces deux deſſeins il n'eût pas été néceſſaire qu'il nous donnât ce grand nombre de facultez, de graces, & de ſecours, qu'il lui a pleu de nous accorder. Les pierres, & les autres parties inſenſibles de la nature, qui n'ont rien de tel, ne l'offenſent point. Il nous a don-

a donné tout cela afin que nous en prévalant nous le servions avec tout le soin possible.

Nos sommes des arbres qu'il a plantez dans son Eglise, que l'Ecriture appelle sa vigne, & son labourage. Mais se contente-t-il pourveu que ces arbres ne portent point de mauvais fruits ? Ne veut-il pas qu'ils en portent de bons, chacun en sa saison, ou pour mieux dire en toute saison ? De quoi le pere de famille se plaint-il dans la parabole ? N'est-ce pas de ce que le figuier qu'il a planté dans sa vigne ne porte aucun fruit ? N'est-ce pas là la seule raison qu'il allegue de l'ordre qu'il donne à son vigneron de couper cet arbre ? *Il y a si long-temps*, dit-il, *que je cherche du fruit sur cet arbre, & je n'y en trouve point. Coupe le, car pourquoi occuperoit-il encore la terre ?* Pour éviter ce traitement rigoureux, il faut porter des fruits convenables à la repentance, c'est à dire qu'il faut être incessamment occupé à faire de bonnes œuvres.

C'est ce que Jesus-Christ nous apprend par la parabole des talens. Il se compare lui-même à un homme riche, lequel partant pour faire un voyage, partage son argent à ses serviteurs, afin qu'ils le fassent valoir par leurs soins pendant son absence. A son retour il en trouve de ceux qui lui rendent autant de profit qu'il leur avoit confié de fonds, ce qui fait qu'il les approuve, les loüe, & les recompense magnifiquement. Mais il se trouve aussi un miserable, qui au lieu de faire valoir son talent l'a enfoui sous la terre, & se contente de

le

le rendre tel qu'il l'a receu. C'eſt ce qui irrite le maître, & qui lui fait dire; *Jettez le ſerviteur inutile aux tenebres de dehors. Là il y a des pleurs, & du grincement des dents.*

Ceci veut dire ſans difficulté que nous devons faire valoir les graces que Dieu nous accorde, que nous devons profiter de tous les ſecours qu'il nous donne, & nous en ſervir à nous corriger de nos defauts, & à nous aquerir les perfections qui nous manquent; que c'eſt à quoi il faut travailler avec contention; & que nous devons craindre ſa colere, ſi lors qu'il viendra à nous, ou qu'il nous appellera à ſoi par la mort, il ne trouve pas que nous ayons fait à cet égard ce que nous devons.

Mais dira-t-on, n'eſt ce pas aſſez que nous en ayons uſé de la ſorte quelque temps auparavant, ſans qu'il ſoit neceſſaire que nous y ayons travaillé dans le temps qui precede immediatement nôtre mort? Dans cette ſuppoſition il ſera toûjours vrai de dire que nous aurons multiplié nos talens, & que nous rendrons à Jeſus-Chriſt plus que nous n'aurons receu, ce qui ſuffit pour éviter le malheur du ſerviteur inutile.

Je réponds que cette objection pourroit avoir lieu ſi nôtre maître ne nous avoit confié aucun nouveau talent pendant tout le temps qui s'eſt paſſé depuis que nous avons ceſſé d'agir. Mais comme nous en recevons chaque jour, ou pour mieux dire à chaque moment, quelqu'un de nouveau, n'y ayant point de moment, où Dieu ne nous accorde de nouvelles graces, & ne nous donne de nouveaux ſecours, il eſt évi-

évident qu'à moins que de travailler sans relâche nous devons craindre le destin du serviteur inutile, & qu'ainsi il n'y a point de temps auquel il nous soit permis de nous reposer.

J'ajoûte encore que l'objection pourroit avoir lieu si le profit que nous avons fait des talens que Dieu nous avoit confiez, avoit, je ne dirai pas quelque égalité, mais quelque proportion avec ces talens. Comme ceci n'arrive jamais, & qu'il y a toûjours extremement loin de ce que nous faisons à ce que nous devrions, ou même que nous pourrions faire, il n'y a point de moment où nous ne devions travailler, non seulement pour nous décharger de l'obligation qui naît de ce moment même, mais encore pour reparer en quelque sorte nos negligences passées, & pour faire ce que nous devions avoir fait déja auparavant.

Sur tout il est juste de redoubler nos efforts lors que nous voyons approcher la mort, parce qu'en effet nous voyons accourcir le temps pendant lequel nous pouvons agir. Nous devons imiter les voyageurs, qui voyant approcher la nuit, & sachant qu'ils sont encore éloignez du lieu où ils vont, doublent leurs pas, & marchent avec plus d'ardeur. C'étoit la pensée de Jesus-Christ lors qu'il disoit à ses auditeurs: *Encore pour un peu de temps la lumiere est avec vous. Marchez pendant que vous avez la lumiere, de peur que les tenebres ne vous surprennent. La nuit vient, pendant laquelle personne ne peut travailler.* Jean IX. 4. & XII. 35.

CHA-

CHAPITRE V.

Pour bien mourir il faut se repentir de ses pechez.

CE qu'on a dit jusqu'ici regarde toute sorte de mourans sans distinction. Ce qu'on va ajoûter ne concerne que ceux qui voyent approcher la mort, & qui n'ignorent pas qu'ils sont sur le point de payer ce tribut à la nature. Ceux-ci doivent nécessairement s'aquitter de plusieurs devoirs, dont l'omission leur seroit infailliblement imputée, quoi que Dieu la supporte en ceux qui meurent subitement.

Le premier de ces devoirs comprend tous les actes de la repentance, que la vûë des approches de leur mort, & l'attente du jugement qui la suivra de si près, doit exciter dans leur cœur. En effet, un mourant doit se considerer comme un homme qui va comparoître dans peu de momens devant le tribunal de Dieu, & lui rendre un compte exact de sa vie. Il est évident qu'il ne doit rien negliger pour éviter d'être condamné, puis que s'il l'étoit sa perte seroit infaillible, & son malheur sans remede. Il n'y a pourtant qu'un seul moyen pour l'empêcher. C'est de se condamner soi-même dans le tribunal de la conscience, c'est de se faire le procès avec une sainte séverité, c'est de prévenir le jugement de Dieu par celui qu'on

prononcera contre soi. En ce sens, comme en tout autre, si nous nous jugeons nous-mêmes nous ne serons point jugez.

Mais pour voir plus distinctement cette verité, il faut remarquer qu'il y a trois divers ordres de mourans, je parle de ceux qui voyent approcher la mort.

Les premiers sont ceux qui ont toûjours vécu dans le peché, soit qu'ils ayent été absolument assujettis à la tyrannie de ce cruel maître, soit qu'ils ayent creu mal à propos s'en affranchir par quelqu'une de ces conversions imparfaites, & inutiles, qui laissent dominer toûjours dans le cœur l'amour du monde, & de ses faux biens, en un mot qui ne sont pas encore véritablement convertis & regenerez.

Les seconds sont des enfans de Dieu, regenerez par sa grace, mais tombez apres leur regeneration en quelqu'un de ces pechez capitaux, dont S. Paul a fait le dénombrement en divers endroits, & dont il a dit que ceux qui les commettent n'entreront point dans le Royaume de Dieu; & qui après y être tombez, ou ne s'en sont point du tout repentis, ou n'en ont eu qu'une repentance extrêmement foible, & nullement proportionnée à la grandeur de leur faute.

Les derniers sont des enfans de Dieu, qui depuis qu'ils le sont n'ont jamais commis aucun de ces grands péchez, ou qui en ayant commis quelqu'un s'en sont relevez par une repentance expresse & particuliere, & n'ont rien negligé pour en obtenir la remission.

Je

Je ſoûtiens que la repentance eſt néceſſaire aux uns & aux autres. Elle l'eſt aux premiers, cela eſt évident. Ils ſont perdus ſans retour s'ils ne ſe repentent.

Elle l'eſt aux ſeconds par cette même raiſon. Car quoi qu'ils ſoient enfans de Dieu, & que leur adoption leur ait donné un droit certain & inconteſtable ſur l'heritage céleſte, le péché où ils ſont tombez poſtérieurement, a ſuſpendu la jouïſſance de ce droit, & a mis à leur ſalut, un obſtacle qui ne peut-être levé que par une vive & ſincere repentance.

Les derniers mêmes ne ſont pas diſpenſez de cette néceſſité. Poſons en effet que depuis leur converſion ils n'ayent commis aucun de ces grands pechez, dont je viens de parler. N'en ont-ils pas commis un grand nombre de l'ordre de ceux dont les plus ſaints ne ſont pas exempts? Combien n'a-t'il pas roulé dans leur eſprit de vaines penſées? Combien n'ont-ils pas proferé de paroles oiſeuſes & inutiles? Combien ne s'eſt-il pas ſoûlevé dans leur cœur de mouvemens qui n'étoient pas innocens? Combien n'ont ils pas obmis d'actions, qui étoient néceſſaires, & d'obligation, puis qu'elles pouvoient ſervir à avançer la gloire de Dieu, à faire du bien à leurs freres, & à avancer leur propre ſalut?

Je ſai bien que les pechez de cet ordre n'ont, ni ruiné, ni même ſuſpendu, les droits que la nouvelle naiſſance leur a donnez. Je ſai que Dieu n'a pas laiſſé pour cela de les regarder toûjours en ſon amour. Mais eſt-ce là une raiſon

qui doive les dispenser d'en avoir une très-vive douleur?

Si ce ne sont pas de grands pechez, comme ces autres, où les méchans tombent si souvent, ce sont toûjours des pechez, & par consequent de justes sujets de douleur. Ce sont toûjours des imperfections criminelles, dont il faudroit tâcher de se corriger, & qui répondent mal à la qualité d'enfans de Dieu, que nous avons l'honneur de porter.

J'avouë que Dieu ne les punit pas en ses enfans. J'avouë qu'il les supporte. Mais par quel principe les supporte-t'il? Est-ce par justice? Nullement. S'il ne suivoit point d'autre régle que sa justice il puniroit rigoureusement ces pechez, il les puniroit même de l'enfer. Car enfin selon les loix d'une sévére & rigoureuse justice, ces pechez meriteroient l'enfer, & si Dieu ne les en menace pas en la personne de ses enfans, c'est un effet de sa condescendance, & de sa bonté, & nullement un acte de sa justice.

Cela étant les gens de bien ne se les doivent pas pardonner. Ils en doivent gemir sincérement devant Dieu, se reconnoissant indignes du support qu'il lui plaît d'avoir pour eux.

Ceci est d'autant plus juste, que quand même chacun de ces pechez à part ne seroit pas grand, leur nombre prodigieux ne laisseroit pas de faire une masse, dont la malignité seroit toûjours très-considerable. C'est peu de chose qu'une seule goutte de pluye. Mais il en peut tomber assez de gouttes pour faire un déluge.

Il

il peut de même arriver à l'enfant de Dieu de tomber dans un si grand nombre de ces fautes, qu'elles feront toutes ensemble un juste sujet de confusion, ou même d'horreur.

D'ailleurs combien peu y a-t'il de fidelles, à qui il ne soit jamais arrivé de commettre aucun de ces grands pechez, qui selon S. Paul nous ferment la porte du ciel? Combien peu dont la vie ait été si pure, qu'elle se soit passée toute entiere dans les exercices d'une pieté que rien n'ait interrompuë?

Ainsi la plûpart, & presque tous, n'ont que trop de ces sujets de gemir. Qu'on ne me dise pas en effet que ces pechez leur ont été pardonnez. Qu'on ne me dise pas qu'ils s'en sont repentis, qu'ils en ont pleuré, qu'ils en ont demandé & obtenu le pardon, & qu'ils ont lieu de s'asseurer que cette grace leur a été véritablement accordée. J'avouë que cette certitude bannit la crainte de leur ame, mais je soûtiens qu'elle n'en doit pas bannir la douleur.

Jamais un véritable enfant de Dieu ne se souvient des fautes où il est tombé, qu'il ne s'en fasse des reproches. Je suis persuadé par exemple qu'Adam ne se pardonna jamais son peché, que David ne perdit jamais, ni le souvenir, ni le regret de son adultere, & de son homicide, que S. Pierre n'oublia jamais son triple renîment, & que chacun de ces Saints gemit & soûpira une infinité de fois de ces fautes, après même que Dieu leur en eut accordé la remission.

Je soûtiens donc qu'il n'y a point de mourant,

rant, de quelque ordre qu'il ſoit, & quelle qu'ait été ſa vie, qui ſentant approcher ſa fin ne ſoit obligé à ſe repentir. Mais ceci même me paroît ſi certain, que j'ai de la peine à croire que perſonne me le conteſte. Ce que je crains c'eſt qu'on ſe faſſe une fauſſe idée de cette Repentance, dont toute la terre reconnoît l'indiſpenſable néceſſité. Pluſieurs en effet la reduiſent à ſi peu de choſe, qu'on peut dire que ce n'eſt rien. On s'imagine que c'eſt tout au plus une legere douleur du mal qu'on a fait. C'eſt pourquoi comme il eſt extrêmement rare de voir mourir perſonne ſans une telle douleur, au moins parmi ceux qui ſentent approcher leur mort, & qui ont d'ailleurs le libre uſage de leur raiſon, on s'imagine que preſque tous ceux qu'on voit mourir meurent de la mort des Juſtes.

Rien cependant n'eſt plus faux que cette imagination. Comme il y a très peu d'abſolûment impenitens dans le monde, il y a auſſi très peu de vrais penitens, & le grand nombre eſt de ceux qui ſe repentant en quelque maniere, n'ont qu'une Repentance imparfaite, qui n'eſt d'aucun uſage pour le ſalut, & qui dès là même eſt très inutile.

La vraye Repentance a divers caractéres, qu'il importe de bien connoître, & que j'indiquerois ici, ſi je ne croyois qu'ils viendront plus à propos dans un Chapitre du IV. Livre où je me propoſe d'en parler un peu plus à fond que je ne pourrois faire preſentement.

Ici je me contente de dire que la vraye Repentance eſt toûjours ſuivie d'un amandement véri-

veritable, & que toutes les fois qu'elle nous laisse croupir, & perseverer dans les pechez, dont nous nous imaginons de nous repentir, elle est fausse, vaine, & inutile, suivant la maxime de Tertullien, *Là où il n'y a point d'amandement, il n'y peut avoir de vraye Repentance.*

CHAPITRE VI.

La foi est nécessaire pour bien mourir.

LA foi n'est pas moins nécessaire à une bonne & heureuse mort que la repentance. Il n'est pas même possible de se repentir saintement & salutairement sans la foi. N'est-ce pas cette lumiere surnaturelle qui nous decouvre, & la difformité du peché, & les suites qu'il aura infailliblement s'il n'est pardonné, & l'interêt que nous avons à le quitter, & les raisons qui nous donnent lieu de nous persuader que nous ne nous repentirons pas inutilement. Ainsi n'étant pas possible, ni de bien mourir sans la repentance, ni de se repentir utilement sans la foi, il est évident que la foi est absolûment nécessaire pour une bonne & heureuse mort.

Comme la foi fait naître la repentance, elle produit aussi les autres vertus qui sont nécessaires pour bien mourir. Elle fait naître l'esperance de l'immortalité bienheureuse, l'amour de Dieu & du prochain, la soûmission aux ordres de la Providence, la joye spirituelle, l'humilité

&c. Elle nous fait appercevoir les motifs qui nous inſpirent tous ces ſentimens, & chacun comprend de ſoi-même qu'il eſt impoſſible qu'il s'en forme aucun dans l'ame d'un incrédule.

Mais outre cela, qui ne voit que la foi ſeule peut ſoûtenir un mourant, & que ſans le ſecours que cette vertu lui donne, il eſt impoſſible qu'il ne ſuccombe ſous l'effort des tentations, qui lui viennent, ſoit du côté de la nature, ſoit du côté de la conſcience?

La mort paroît affreuſe à la nature, il n'eſt pas néceſſaire de le prouver. Chacun le trouve aſſez en ſoi-même, & il ne faut qu'un peu de réfléxion ſur nos propres ſentimens pour nous en convaincre. Le moyen donc de voir approcher cette ennemie redoutable, ſans tomber dans la frayeur, ou pour mieux dire dans l'abattement, ſi on n'eſt ſoûtenu, & fortifié par la foi? Tout autre ſecours eſt inutile. Celui-ci ſeul peut nous affermir & nous raſſeurer, en nous découvrant la felicité dont la mort va nous donner la poſſeſſion. *Nous ſavons*, dit S. Paul, *que, ſi nôtre habitation terreſtre de cette loge eſt détruite, nous avons une maiſon éternelle aux cieux, qui n'eſt point faite de main. Car pour cela auſſi gemiſſons nous, deſirant tant & plus d'être revêtus de nôtre domicile, qui eſt au ciel.* II. Cor. V. 1. 2.

La foi nous fait triompher encore d'une autre tentation, qui n'eſt pas moins dangereuſe que la précedente. Nous ne nous raſſeurons contre les frayeurs de la mort, qu'en nous perſuadant que Dieu nous aime, & qu'il va dans peu

peu de momens nous donner des preuves ſenſibles de ſon amour, en nous tranſportant dans ſon ciel, & nous recevant à la contemplation de ſa face. Mais nôtre raiſon s'oppoſe à cette perſuaſion. Elle nous dit que ſi Dieu avoit tant d'amour pour nous, & vouloit nous favoriſer de cette maniere; il ne nous laiſſeroit pas tomber dans un état auſſi triſte, & auſſi déplorable, que celui où nous nous trouvons. Il nous affranchiroit de nos douleurs, de nos inquiétudes, & de la mort même. Comme il n'y a rien dans l'exterieur de nôtre condition qui ne nous ſoit commun avec les plus ſcelerats, elle tâche de nous perſuader que nous avons tort de nous imaginer que Dieu nous diſtingue de qui que ce ſoit, & qu'il ait pour nous tous ces ſentimens de tendreſſe, & de bienveillance dont nous nous flattons.

Il n'y a que la foi qui puiſſe nous perſuader le contraire, en nous faiſant voir que tout ce que la raiſon nous propoſe pour nous jetter dans le deſeſpoir, ne conſiſte qu'en de ſimples probabilitez, qu'il ſeroit ridicule de préferer à la verité immuable, & à la certitude pleine & entiere de la parole de Dieu; qui nous atteſte ſi formellement le contraire, en nous apprenant que les plus chers objets de l'amour de Dieu, que ceux qu'il deſtine à la gloire la plus éclatante, ne laiſſent pas d'être expoſez aux mêmes ſouffrances, aux mêmes douleurs, & généralement aux mêmes maux temporels, que les objets de ſa haine, & que ce qui les en diſtingue ne conſiſte en quoi que ce ſoit qui frappe les ſens.

D'un autre côté la conſcience nous épouvante en nous reprochant nos pechez, & nous menaçant du jugement de Dieu, devant lequel nous allons être conduits immediatement après nôtre mort. Elle nous dit que nous ſommes de trop grands pécheurs pour ne pas craindre d'être condamnez par ce juge, qui doit peſer dans des balances ſi juſtes tout ce que nous avons fait depuis nôtre naiſſance juſqu'à ce moment. Ainſi bien loin que la vûë de l'avenir nous raſſeure, elle ne ſert qu'à nous effrayer davantage, & à nous jetter dans une plus grande conſternation.

Cette crainte paroît très juſte. Cependant la foi nous en affranchit. Elle rétablit le calme dans nôtre cœur, en nous perſuadant de la verité des promeſſes que Dieu nous fait dans ſa parole, nous proteſtant qu'il ne demande pas nôtre mort, mais nôtre converſion & nôtre vie; que quand nos pechez ſeroient plus rouges que le vermillon, ils ſeront rendus plus blancs que la nége; que ſi nous les lui confeſſons il eſt fidelle & juſte pour nous les pardonner, & que le ſang de ſon Fils nous lavera de toute iniquité.

Tout cela fait voir de quel uſage eſt la foi dans ces occaſions. De là vient auſſi que l'Ecriture dit ſimplement qu'on meurt en la foi, pour dire qu'on meurt de la mort des juſtes. *Tous ceux là ſont morts en la foi*, dit un Apôtre parlant des Patriarches. Et Jeſus-Chriſt en ce même ſens exhorte l'Ange de Smyrne, à être *fidelle juſqu'à la mort.* Sur ce fondement encore St. Paul voulant déſigner les raiſons qu'il

qu'il avoit de s'attendre à toute la gloire que Dieu reſerve à ſes chers enfans dans ſon ciel, ſe contente de dire qu'il a achevé ſa courſe, & *gardé la foi*, concluant de là que la couronne de juſtice lui eſt reſervée.

C'eſt par là auſſi que j'explique l'expreſſion du Saint Eſprit dans l'Apocalypſe, qui pour deſigner ceux qui meurent ſaintement, ſe contente de dire qu'ils *meurent au Seigneur*. Car qui ne ſait que c'eſt la foi qui nous unit à ce grand Sauveur, & qui nous fait devenir un même eſprit, une même plante, avec lui? *Jeſus-Chriſt*, nous dit ſon Apôtre, *habite en nos cœurs par la foi.*

C'eſt par là encore qu'il faut expliquer ce que S. Paul dit ſur ſon propre ſujet; *Que je ſois trouvé en Jeſus-Chriſt, ayant, non point ma juſtice qui eſt par la loi, mais celle qui eſt par la foi de Jeſus-Chriſt.*

Enfin c'eſt ce que j'entends par ces lampes que Jeſus-Chriſt veut que nous tenions toûjours allumées, en l'attendant lui-même, pour le recevoir lors qu'il viendra à nous.

En un mot il eſt hors de doute qu'il faut croire pour bien mourir. Mais ce n'eſt pas tout. Il faut avoir une Foi vive & veritable. Une Foi morte ne ſert abſolûment de rien, ni en cette occaſion, ni en aucune autre. Telle eſt cette foi *Dogmatique*, qui fait recevoir avec quelque acquieſcement d'eſprit les veritez ſpéculatives de l'Évangile; ce qui ſuffit ſi peu pour être ſauvé, que les Démons eux-mêmes le poſſedent, comme S. Jaques le fait entendre. Telle eſt encore cette *Foi à temps*, dont Je-

ſus-

ſus-Chriſt parle dans l'explication de l'une de ſes Paraboles, & qui après avoir été accompagnée pendant quelque temps de la profeſſion de la verité, & de la pratique de quelques œuvres externes, ſuccombe ſous l'effort de la premiere tentation qui vient l'attaquer.

La Foi qui nous fait mourir de la mort des Juſtes eſt celle-là même qui nous fait vivre de la vie des enfans de Dieu. C'eſt une Foi incompatible avec la pratique du vice, ſuivant ce que dit S. Jean, que celui qui ſe vante de connoître Dieu, c'eſt-à-dire, ſans doute de croire en lui, & qui n'obſerve point ſes commandemens, eſt un menteur. C'eſt, dit S. Paul, une Foi qui opere, & qui s'exerce par la charité. C'eſt au dire du même Apôtre, une contemplation de la gloire de Jeſus-Chriſt, qui nous transforme à la même image de gloire, comme par l'Eſprit du Seigneur. C'eſt une Foi qui nous unit à Jeſus-Chriſt, comme à nôtre Chef, qui nous communique ſon Eſprit, & nous fait vivre de ſa vie. Une Foi qui nous met en état de vaincre le monde, qui eſt un bouclier qui éteint les traits enflammez du malin, un principe de toute ſorte de vertus, & un antidote contre les vices.

CHA-

CHAPITRE VII.

L'eſperance de l'immortalité bienheureuſe eſt néceſſaire à un mourant.

Rien ne convient mieux à un mourant, que l'eſperance de toute la gloire, & de toute la félicité de la vie à venir. C'eſt par là qu'il peut ſe ſoûtenir contre les foibleſſes de la nature. C'eſt par ce moyen que la mort, qui ſans ce ſecours ſeroit ſi affreuſe, peut devenir ſouhaitable, parce qu'en effet on s'arrête moins à ce qu'elle eſt en elle-même, qu'aux biens éternels dont elle doit hâter la poſſeſſion.

Mais pour ne ſe pas méprendre ſur ce ſujet, qui eſt très important, il faut remarquer qu'on peut eſperer en deux manieres la gloire du ciel, abſolûment, & ſous condition. On l'eſpere ſous condition, lors qu'on s'aſſeure de la poſſeder en faiſant tout ce que Dieu exige de ceux à qui il la promet, & cette eſperance eſt une ſuite néceſſaire & inſéparable de la véritable foi. Car comment pourroit-on être perſuadé de ce que Dieu nous revele dans ſon Evangile, comme il faut l'être néceſſairement pour avoir la foi, & douter ſi en faiſant ce que cet Evangile exige, on ſera reçû à la poſſeſſion de ce qu'il promet?

Je croi auſſi que cette eſpérance eſt eſſentielle à l'enfant de Dieu, & inſéparable de l'état de

de grace. J'ai même de la peine à croire qu'elle ſoit jamais combattuë dans le véritable fidelle par aucun mouvement de crainte qui lui ſoit directement oppoſé. Je ſuis perſuadé au moins qu'une telle crainte ſeroit un très grand peché, dont on ne ſauroit obtenir la remiſſion ſans la demander à Dieu expreſſement & formellement, & ſans en avoir une douleur très ſenſible.

Je ne dis pas tout à fait la même choſe de l'eſperance abſoluë. J'avouë qu'elle eſt très ſouvent fole & temeraire. En effet, on ne peut nier qu'elle ne le ſoit lors qu'un s'aſſeure de poſſeder la félicité éternelle ſans avoir rempli les conditions ſous leſquelles l'Evangile la fait eſpérer, ou même ſans examiner ſi on les a remplies. Une telle eſpérance eſt vaine, fole, & ridicule. Elle eſt même pernicieuſe, & rien ne met de plus grands obſtacles à nôtre ſalut.

Mais elle eſt d'un côté très utile & très ſalutaire, & de l'autre ſolide & judicieuſe, lors qu'elle naît de la certitude qu'on a d'avoir fait ce que Dieu exige de ceux qu'il deſtine à la poſſeſſion de ce grand bonheur. Et comme ce que Dieu exige eſt une foi vive, & une repentance ſincere, on a lieu de s'aſſeurer qu'on poſſedera ce grand bien, lors qu'on eſt bien ſeur qu'on a une telle foi, & une telle eſperance. Il eſt certain auſſi qu'on peut remarquer cette aſſeurance dans la plûpart de ceux dont la pieté a quelque choſe de particulier, c'eſt au moins ce qui a paru dans les plus illuſtres des Saints dont l'Ecriture nous parle.

Voici

Voici que S. Paul a dit des anciens Patriarches. *Tous ceux-ci ſont morts en la foi, n'ayant point reçû les promeſſes, mais les ayant vûës de loin, creuës, & ſaluées, ayant fait profeſſion qu'ils étoient étrangers, & voyageurs ſur la terre. Car ceux qui tiennent ces diſcours font voir qu'ils cherchent encore leur païs. Et certes s'ils euſſent penſé à celui d'où ils étoient ſortis, ils auroient eu du temps pour y retourner. Mais maintenant ils en deſirent un meilleur, ſavoir le celeſte.*

Jacob en particulier expira en prononçant ces mots, *Seigneur, j'ai attendu ton ſalut.*

Job fit paroître les mêmes ſentimens lors qu'il dit; *Je ſai que mon Redempteur eſt vivant, & qu'il demeurera le dernier ſur la terre. Et bien qu'après ma peau on ait rongé ceci, je verrai Dieu de ma chair, mes yeux le verront, & non autre.*

David avoit la même eſperance, témoin ce qu'il dit, *Je me ſuis toûjours propoſé l'Eternel devant moi. Puis qu'il eſt a ma dextre je ne ſerai point ébranlé. C'eſt pourquoi mon cœur s'eſt rejoüi, & ma gloire s'eſt égayée. Auſſi ma chair habitera en aſſeurance. Car tu n'abandonneras point mon ame au ſepulcre, & ne permettras point que ton bien aimé ſente la corruption. Tu me feras connoître le chemin de la vie. Ta face eſt un raſſaſiement de joye. Il y a des plaiſances dans ta droite pour jamais. Je verrai ta face en juſtice, & ſerai raſſaſié de ta reſſemblance lors que je ſerai reveillé.*

Mais

Mais rien n'eſt plus fort que ce que dit l'Apôtre S. Paul. *Je ſai à qui j'ai crû, & je ſuis perſuadé qu'il eſt puiſſant pour garder mon depôt juſqu'à cette journée là. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma courſe, j'ai gardé la foi. Quant au reſte la couronne de juſtice m'eſt reſervée, laquelle le Seigneur juſte Juge me rendra en cette journée-là.*

Mais faut-il s'étonner ſi ces Saints ſe ſont expliquez de la ſorte? Ceux mêmes qui ont conſumé leur vie à combattre cette aſſeurance, & qui dans leurs écrits l'ont traitée de vaine préſomption, ont tenu un tout autre langage au lit de la mort. On ſait ce que le Cardinal Bellarmin a écrit ſur ce ſujet dans ſes Controverſes. Voici cependant les ſentimens que Fuligati Auteur de ſa vie lui attribuë, chap. 37.

On vit clairement en lui que la parfaite charité avoit tellement chaſſé de ſon ame toute ſorte de crainte, qu'il étoit aſſeuré de ſon ſalut, & peut-être même de ne paſſer point par le Purgatoire; ce que je n'avancerois pas ici, ſi je ne ſavois que d'autres perſonnes de grande autorité ont eu la même penſée, entre leſquelles le Cardinal Creſcence dit ainſi. Encore qu'il n'eût choſe aucune de ſa vie paſſée qui lui troublât la conſcience, & qu'au contraire il eût un comble de merites pour ſes heroïques vertus, il montra toûjours cependant qu'il craignoit la mort, & je me ſouviens de lui avoir ſouvent ouï dire qu'il deſiroit que Dieu lui fît la grace d'aller en Purgatoire. Il eſt bien vrai que depuis,

païs, comme je lui baisois les mains, lors qu'il étoit prêt à mourir, je le trouvai en si grande paix, & si joyeux, qu'on voyoit bien qu'il étoit asseuré du Paradis. *L'autre qui donne un plus clair témoignage de ceci est le Sieur Jules Sansedoni, qui en parle ainsi.* Son espérance étoit si vive, qu'on l'entendoit souvent dire, qu'il desiroit d'aller en sa maison, voulant signifier le Paradis. Et comme je lui disois, que pour moi je serois content d'aller en Purgatoire, il me montra que ce souhait venoit de peu de foi, c'est-à-dire, de peu d'esperance & de confiance en la misericorde de Dieu. Et une autre fois il me dit à ce même propos avec une grande confiance, Nous irons en Paradis. *Sans doute que l'abondance de l'asseurance, qu'il en avoit conçûe en son cœur, lui sortit alors de la bouche.*

Tout cela fait voir que l'Eglise Romaine a tort de condamner l'esperance absoluë, comme elle fait ordinairement. Au contraire, rien ne convient mieux aux enfans de Dieu, que ce sentiment. Mais, dit-on, est-il impossible qu'il leur manque, & faut-il nécessairement ôter de ce nombre tous ceux qui font paroître quelque appréhension ? Ce n'est nullement ma pensée.

Il est très possible qu'un fidelle véritablement converti & regeneré ne soit pas assez instruit des caracteres de la regeneration, & prenne de certains défauts, qui n'ont rien d'incompatible avec cet état, pour des preuves certaines de l'état de peché, & de la mort spirituelle. Il est très possible d'un autre côté, que sa regene-

ration ſoit ſi foible & ſi imparfaite, qu'il ſera difficile d'en connoître la ſincerité & la verité. Elle n'aura que des caractéres obſcurs, peu ſenſibles, & peu marquez; ce qui fera qu'on ne les appercevra preſque point.

Dans cette ſuppoſition on n'oſera s'aſſeurer de l'état où l'on eſt. On ſera ſuſpendu entre l'eſpérance & la crainte. A la vérité, on ne doutera point de la miſéricorde de Dieu. Ce doute ſeroit criminel & inſupportable. Mais on doutera du bon état de ſon propre cœur. On apprehendera que ce qu'on y ſent de bons mouvemens ſoient uniquement les effets de l'amour propre, & nullement les productions de l'eſprit de Dieu. Cette ſorte d'apprehenſions ſont très ordinaires; & il y a quelquefois plus à eſperer pour ceux qui en ſont agitez, que pour pluſieurs de ceux qui en ſont exempts.

Nonobſtant tout cela je ſuis perſuadé de trois choſes. La premiere, que ſi le fidelle n'a pas cette aſſeurance, c'eſt ſa faute. Car s'il n'eſt pas aſſez inſtruit des caractéres de la véritable regeneration, c'eſt ſa négligence qui en eſt la cauſe, n'ayant tenu qu'à lui d'apprendre ce qu'il ne ſait point. Et ſi ſa regeneration eſt imparfaite, n'eſt-il pas digne de blâme de n'avoir pas travaillé à l'avancer? Ainſi, abſolûment parlant, il eſt de nôtre devoir d'eſperer; & c'eſt nôtre faute ſi nous craignons.

En deuxiéme lieu, je ſuis perſuadé que cette eſpérance abſoluë eſt très utile & très ſalutaire, pourveu qu'elle ſoit ſolide, & qu'elle ait de bons fondemens. En effet, ſans elle il eſt impoſ-

impossible de goûter cette paix interieure, qui est si douce, & si consolante en tout temps, & sur tout aux approches de la mort; & très difficile de mourir avec une entiere resignation à la volonté de Dieu.

Enfin je dis que bien que le fidele puisse manquer de cette asseurance pendant quelque temps, l'Esprit de Dieu la lui donne tôt ou tard, au moins en quelque degré. Si cette troisiéme proposition n'est pas tout à fait certaine, comme en effet je n'oserois dire qu'elle le soit, elle me paroît au moins fort probable.

Ici on me demandera peut-être quelle difference il y a entre l'esperance & la confiance. Un habile homme, qui s'est proposé cette question, répond que l'espérance se termine aux choses, & la confiance aux personnes. Il dit qu'on espere un bien qu'on souhaitte, & qu'on se fie en la personne qui peut donner, ou procurer ce bien.

Je ne suis pas tout à fait de son sentiment. Je croi qu'on peut se fier également aux choses & aux personnes. Les mondains se fient en leurs richesses, en leur crédit, en leur adresse &c. *La richesse du riche est sa ville forte*, nous dit le sage; & l'avare dit *à l'or, tu es mon Dieu, & à l'argent, Tu es ma confiance.* Et pour ne parler que de la confiance Chrétienne, n'est-il pas vrai que nous nous fions en la satisfaction de Jesus-Christ, & en l'efficace de son précieux sang?

Je croi donc que la véritable difference consiste en ce que l'espérance a pour objet le bien qu'on souhaitte, & la confiance la cause, ou le

moyen, qui nous le doit procurer. Ainſi la felicité du ciel eſt l'objet de l'eſpérance Chrétienne, & Dieu, qui a réſolu de nous la donner eſt celui de la confiance. Nous nous fions en Dieu, & nous eſperons le bonheur qu'il nous donnera.

Quoi qu'il en ſoit, l'eſperance & la confiance ſont inſéparables l'une de l'autre, & cela fait que l'Ecriture en confond très ſouvent les noms, & dit que nous eſperons en Dieu, pour dire que nous nous fions en lui. *Quand bien le Seigneur me tueroit, j'eſpererois toûjours en lui,* diſoit Job; & Saint Pierre, *Afin que vôtre foi, & vôtre eſperance fût en Dieu.*

CHAPITRE VIII.

Un mourant doit aimer Dieu, & même l'aimer ſouverainement, & par deſſus tout.

LA neceſſité de l'amour de Dieu pour mourir ſaintement & Chrétiennement n'eſt pas à la verité plus grande, que celle des autres diſpoſitions que j'ai indiquées, parce qu'en effet celle de ces dernieres eſt abſolue & indiſpenſable. Mais il eſt certain qu'elle a quelque choſe de plus ſenſible & de plus frappant. Quel fondement, quelle raiſon, quel pretexte, peut-on avoir pour douter que pour bien mourir il ne faille avoir de l'amour pour Dieu? Et qu'y peut-

peut-il avoir de neceſſaire, ſi un tel devoir ne l'eſt point?

Il n'y a point de moment dans la vie, il n'y a point d'etat, ni de condition, où il ne le ſoit. Qu'on ait, & qu'on faſſe, tout ce qu'on voudra. Si on n'aime point Dieu, on eſt inévitablement ſoûmis à l'anatheme de S. Paul, qui a dit d'une maniere ſi forte, & ſi impoſſible à éluder, *Si quelqu'un n'aime le Seigneur Jeſus, qu'il ſoit anatheme, Maranatha.*

Dans un autre endroit il ſoûtient que ſi on manque de Charité, c'eſt-à-dire, ſi on n'aime Dieu & le prochain, car ce ſont-là les deux fonctions de cette vertu, on n'eſt rien, on ne gagne rien, & tout ce qu'on peut faire eſt inutile.

Il le dit en particulier du martyre. *Quand bien*, dit-il, *je donnerois mon corps pour être brûlé, ſi je n'ai point de Charité, cela ne me profite de rien.* I. Cor. XIII.

De toutes les differentes eſpeces de mort que l'on peut ſouffrir, le martyre eſt ſans doute celle qui fait naître la preſomption la plus forte en faveur du ſalut de ceux qui la ſouffrent. Qui doit-on croire en effet qui meure plus vraiſemblablement de la mort des Juſtes, que ceux qui meurent pour la cauſe de Jeſus-Chriſt, & pour la defenſe de ſa verité? S. Paul pourtant nous aſſûre que cette preuve qu'on donne à Dieu de ſon reſpect eſt inutile ſans la Charité. Après une telle deciſion peut-il être permis de douter que cette vertu ne ſoit abſolument neceſſaire pour mourir ſaintement & Chrétiennement?

Il ne faut pas même le trouver étrange. L'amour de Dieu eſt, ſi je l'oſe dire, l'ame, l'eſprit, & l'eſſence de la ſainteté. C'eſt ce qui fait tout ſon prix. C'eſt ce qui lui donne toute ſa valeur, comme je l'ai fait voir aſſez clairement dans le II. Tome de mes *Eſſais de Morale.* Rien par conſequent n'eſt plus propre à nous attirer ſon amour, & toutes les benedictions qui en ſont la ſuite, particulierement les ſecours neceſſaires pour bien mourir.

D'ailleurs les approches de la mort ſont l'une des occaſions, où la neceſſité de faire de nouveaux actes de l'amour de Dieu, eſt la plus preſſante. Il y a un double amour de Dieu, l'amour d'interêt, & l'amour deſintereſſé. Par le premier nous aimons Dieu comme nôtre ſouverain bien, & nous ſouhaittons de le poſſeder, & de voir ſa face. Par le ſecond nous nous étudions à lui plaire, ſoit parce qu'il le merite par ſes propres perfections, ſoit parce que la conſideration de ſes bontez, & de ſes liberalitez paſſées nous y porte efficacement.

Mais quand eſt-ce que ce double amour eſt plus neceſſaire qu'aux derniers momens? Quand a-t-on des occaſions plus favorables pour l'exercer, & pour en faire les actes? Pendant la vie on eſt éloigné de Dieu, on eſt banni de ſon ciel, on rampe ſur cette terre, le ſejour des tenebres, de la corruption, & de la miſere. La mort finit nôtre exil, & nous introduit dans nôtre patrie. Elle nous conduit devant Dieu. Par conſequent, lors qu'il nous appelle à mourir,

il

il nous appelle à soi, il nous offre sa possession, il est prêt à s'unir à nous, à se donner même à nous, pour être nôtre threſor, nôtre portion, & nôtre heritage. Pouvons nous nous empêcher de répondre avec les plus violens transports à une telle vocation? Pouvons nous nous empêcher de nous écrier avec le Prophete, *Comme le cerf brâme après le decours des eaux, ainſi mon ame a ſoif de l'Eternel, du Dieu fort & vivant. O quand entrerai-je, & me preſenterai-je devant ſa face? Eternel des armées, combien ſont aimables tes tabernacles! Mon ame ſoûpire, & même defaut après tes parvis. Mon cœur, & ma chair treſſaillent de joye après le Dieu fort & vivant.*

Le ſentiment de la bonté & de la miſericorde de Dieu excite l'amour de reconnoiſſance, qui eſt l'une des eſpeces de l'amour deſintereſſé. Mais quand a-t-on des preuves ni plus ſenſibles, ni plus éclatantes, de cette bonté qu'aux approches de la mort? De quel côté peut-on porter ſes regards, qu'on n'en remarque quelqu'une?

Le paſſé nous met devant les yeux tout ce que Dieu a fait pour nous, toutes les graces qu'il nous a accordées, tous les biens que nous en avons reçus, tous les maux dont il nous a garentis, le ſupport admirable dont il a uſé à nôtre égard, la patience avec laquelle il nous a attendus, la douceur avec laquelle il a ſouffert nos irregularitez, nos negligences, nos ingratitudes, ſur tout le precieux & ineſtimable bienfait de la perſeverance finale, ſans lequel nous ne pouvions que perir, & dont nous au-

rions été privez s'il lui avoit plu de nous enlever de la terre avant que de nous relever de diverſes chûtes qu'il nous eût arrivé de faire dans la voye du ciel.

Le preſent nous étale la grace qu'il nous fait en nous avertiſſant de nôtre fin, en nous laiſſant la liberté de nôtre eſprit, & nous donnant divers ſecours pour nous mettre en état de nous appliquer aux affaires de nôtre Conſcience, faveur ineſtimable & qu'il n'accorde pas à tous!

L'avenir nous met devant les yeux toute la gloire dont il a reſolu de nous couronner, toute la felicité dont il nous veut donner la poſſeſſion, en un mot tout cet entaſſement de grands biens, que l'Ecriture appelle la vie éternelle, & dont le moindre excede l'imagination & les paroles.

Tous ces objets peuvent-ils s'offrir à l'eſprit ſans exciter dans le cœur de ſaints tranſports d'amour, de reconnoiſſance & de zele, & ſans qu'on ſouhaitte impatiemment de ſe voir bientôt en état d'en ſentir de plus purs & de plus violens, qui ne nous laiſſent aucun reproche à nous faire, comme ceux que nous ſentons icibas, & dont nous ne ſommes jamais contens, ſi la vanité, & l'amour propre ne vous aveuglent?

Il faut donc neceſſairement aimer Dieu pour mourir de la mort des Juſtes. Mais ceci même ne ſuffit pas. En effet cet amour pourroit être ſi foible & ſi languiſſant, qu'il deviendroit criminel, que Dieu bien loin de s'en contenter s'en offenſeroit, & que d'ailleurs il n'empêcheroit

roit pas que nous ne demeurassions toûjours assujettis à la tyrannie du peché, & à l'esclavage du vice.

Imaginons nous qu'aimant Dieu plus que de certains objets, il y en eût quelques autres que nous aimassions plus que lui. Imaginons nous, par exemple, qu'étant toûjours prêts à lui sacrifier nos biens par l'aumône, ou par la confession de la verité, nous lui preferassions, soit le plaisir, soit la reputation, soit la vie, étant toûjours prêts à commettre les crimes les plus enormes pour ne pas renoncer à quel que ce soit de ces interêts.

Qui peut douter en premier lieu qu'une telle disposition ne soit très injuste & très criminelle, & directement contraire à la Loi éternelle qui veut qu'on prefere le plus au moins?

Qui peut douter en deuxiéme lieu qu'elle ne soit impie & profane, ce que l'on prefere à Dieu étant si bas au dessous de lui, qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre deux objets si demesurement disproportionnez?

Qui peut douter en troisiéme lieu que cette preference d'un bien temporel à Dieu ne soit une veritable idolatrie? Car il est certain que l'adoration que l'on rend à Dieu n'a rien de plus saint, rien de plus incommunicable à la creature, que cette preference que nous lui donnons sur toute sorte d'objets.

Qui peut douter enfin que ce ne soit-là le vrai sens de ce que Jesus-Christ dit dans l'Evangile. *Si quelqu'un veut venir après moi, & ne hait son pere & sa mere, sa femme & ses enfans,*

fans, ſes freres & ſes ſœurs, même ſa propre ame, il ne peut être mon diſciple?

Haïr tous ces differens objets n'eſt-ce pas les aimer moins que l'on n'aime Dieu? Et peut on en douter, ſi on compare ces paroles de Jeſus-Chriſt, telles que S. Luc les rapporte, avec celles que S. Matthieu lui fait prononcer en cette même occaſion, *Celui qui aime Pere ou Mere, fils ou fille, plus que moi n'eſt pas digne de moi?*

Ainſi n'étant pas poſſible d'être le Diſciple de Jeſus-Chriſt, ni par conſequent de ſe ſauver, ſans preferer Dieu à toutes choſes, il eſt évident que ſans cela même il eſt impoſſible de bien mourir.

CHAPITRE IX.

Que pour bien mourir il faut aimer nos prochains.

IL faut donc neceſſairement aimer Dieu, & l'aimer ſouverainement & par deſſus tout, pour pouvoir mourir de la mort des Juſtes. Mais ceci même ne ſuffit pas. Il faut aimer auſſi nos prochains, & par ces prochains j'entends tous les hommes du monde, ſans en excepter perſonne, pas même nos plus mortels ennemis, car c'eſt là ce que le Sauveur du monde nous fait entendre par la Parabole du Juif laiſſé à demi mort par des voleurs qui l'avoient

voient couvert de bleſſures, & ſecouru par le charitable Samaritain. C'eſt-là encore ce qu'il exprime plus nettement lors qu'il dit à ſes Auditeurs, *Aimez vos ennemis. Beniſſez ceux qui vous maudiſſent, & priez pour ceux qui vous perſecutent, afin que vous ſoyez les enfans de vôtre Pere celeſte, qui fait lever ſon Soleil ſur les bons & ſur les méchans, & repand la pluie ſur les juſtes, & ſur les injuſtes.*

Imaginons-nous donc un homme qui n'ait aucune affection pour de certaines perſonnes, qu'il haïſſe poſitivement les uns, qu'il n'ait que de l'indifference pour les autres. Je dis en premier lieu que par là même il fait voir qu'il n'a point de vraye charité. N'importe en effet qu'il y ait quelques autres perſonnes qu'il aime. Dans cette ſuppoſition cet amour qu'il a pour ceux-ci n'eſt pas cette charité que Jeſus-Chriſt nous recommande ſi fortement, mais une affection purement humaine, de même nature que celle qu'on voit parmi les Payens & parmi les Turcs. La vraie charité eſt un amour general & univerſel, qui n'exclut perſonne, & qui embraſſe tous les hommes ſans exception, par ce qu'en effet on remarque en tous ce qui doit en faire aimer quelques-uns, la qualité de creatures de Dieu, ſon image peinte, ſi je l'oſe dire ainſi, ſur leur front, l'avantage d'être, ou de pouvoir devenir, les membres vivans du corps myſtique de Jeſus-Chriſt, les vaiſſeaux de ſa grace, & les heritiers de ſa gloire.

Je dis en deuxiéme lieu qu'un tel homme n'aimant point ſes freres, il fait voir clairement par

par là même qu'il n'aime point Dieu. En effet S. Jean nous fait nettement entendre que ces deux amours sont inseparables, & qu'il est impossible qu'on aime Dieu, si l'on n'a que de l'indifference pour ses prochains. *Si quelqu'un dit, j'aime Dieu, & hait son frere, c'est un menteur. Car celui qui hait son frere, qu'il voit, comment aimeroit-il Dieu, qu'il ne voit point?*

Je dis en troisiéme lieu que cet homme n'aimant veritablement, ni Dieu, ni le prochain, & manquant de cette maniere des deux parties de la charité, il est impossible qu'il soit en état de grace. Car, qu'y a-t-il de plus essentiel à cet état que cette vertu? C'est là aussi ce que S. Jean nous apprend très nettement dans sa Catholique. Il dit que tant celui qui n'aime point son frere, que celui qui le hait positivement, demeure en la mort, qu'il n'a point en soi-même la vie éternelle, qu'il marche dans les tenebres, & que les tenebres lui ont aveuglé les yeux, toutes expressions extremement fortes, & qui font entendre aussi nettement qu'il se puisse, qu'un tel homme ne sauroit être, ni l'enfant de Dieu, ni l'heritier de son ciel.

Je dis enfin que cet homme n'étant point en état de grace, il ne sauroit sans changer de disposition & de sentimens, mourir de la mort des Justes. N'ai-je pas en effet prouvé dans le Chapitre III. de ce Livre que rien n'est plus necessaire pour bien mourir, que de mourir en état de grace? Ainsi celui dont je parle, n'étant point dans cet heureux état, comme je viens

viens de le faire voir, il eſt impoſſible qu'il meure ſaintement & Chrétiennement.

On peut voir par là quel jugement on doit faire de ceux qui même en mourant conſervent de l'aigreur & de l'animoſité contre leurs prochains. Il eſt evident qu'ils meurent dans les plus mauvaiſes diſpoſitions qu'il eſt poſſible d'imaginer. Il eſt certain qu'il n'y a point de grace pour eux, & S. Jaques a prononcé leur arrêt lors qu'il a declaré qu'*un jugement ſans miſericorde ſera exercé ſur ceux qui n'auront point uſé de miſericorde*, ce qui eſt très conforme à la Loi generale, mais conſtante & éternelle, que Jeſus-Chriſt a établie, lors qu'il nous a dit que de telle meſure que nous aurons meſuré, il nous ſera meſuré de même.

CHAPITRE X.

Pour bien mourir il faut être entierement ſoûmis à la Volonté de Dieu.

VOici encore une autre diſpoſition, qui n'eſt pas moins neceſſaire que les precedentes. Pour mourir ſaintement & Chrétiennement il faut recevoir la mort avec une pleine & entiere ſoûmiſſion à la Volonté de Dieu.

Je ſuppoſe en effet que ſi nous mourons c'eſt parce que Dieu le veut. Ceci même va ſi loin, que non ſeulement Dieu en a fait une Loi conſtante

ſtante & perpetuelle, qui porte que tous les hommes doivent mourir une fois, mais outre cela encore c'eſt lui qui determine le temps, le moment, le lieu, la maniere, & les autres circonſtances de nôtre mort.

Rien n'eſt plus formellement atteſté par les livres ſaints que ce que je viens de dire. Ils nous diſent unanimement que c'eſt Dieu qui fait vivre & qui fait mourir, qui fait deſcendre au ſepulcre, & qui en fait remonter, & que les iſſues de la mort ſont en ſa puiſſance. Jeſus-Chriſt même pour s'exprimer ſur ce ſujet avec plus de force, & pour nous faire comprendre juſqu'où vont à cet égard les ſoins de ſa Providence, ſoûtient que les cheveux de nôtre tête ſont tous comptez. Il va même encore plus loin, & dit que les plus petits oiſeaux ne tombent point ſans un ordre exprès du maître de l'univers, nous laiſſant à penſer s'il eſt fort croyable que ſes chers enfans, qu'il aime ſi tendrement, & pour qui il a fait de ſi grandes choſes, perdent la vie ſans un ordre exprès de ſa Volonté.

Lors donc que nous voyons approcher la mort, nous devons tenir pour certain que Dieu veut que nous mourions. Et ſi nous croyons qu'il le veut, comment nous peut-il être permis d'oppoſer à cette Volonté le moindre mouvement de chagrin, de mécontentement, ou de repugnance?

Ne devons nous pas conſiderer que cette Volonté eſt la Volonté d'un Maître abſolu, ſouverain, & independant? Pouvons nous en effet douter de ceci ſi nous conſiderons qu'il eſt nôtre

nôtre Createur, & que nous n'avons abſolument rien, ni dans l'ordre de la nature, ni dans celui de la grace, que ce qu'il lui a pleu de nous donner?

Il pouvoit nous laiſſer dans nôtre neant avec ce nombre infini de creatures purement poſſibles, qui n'ont jamais exiſté, & qui n'exiſteront jamais. Nous ayant donné l'être & la vie, il pouvoit nous ôter l'un & l'autre un moment après. Puis qu'au lieu d'en uſer de la ſorte il nous a conſervez juſqu'à ce moment, bien loin de nous plaindre de ce qu'il ne nous laiſſe pas plus long-temps au monde, beniſſons le de ce qu'il nous y a mis, & nous y fait ſubſiſter juſqu'à maintenant.

Cette Volonté eſt une Volonté ſage, & conduite par des lumieres toutes infaillibles, & qui ne s'égarent jamais. Au contraire, la nôtre eſt de telle ſorte ſujette à s'éblouir & à ſe tromper, qu'elle ne rencontre jamais lors qu'elle ſe gouverne par elle même.

Cette Volonté eſt toûjours juſte, c'eſt même la regle parfaite de la juſtice. Elle l'eſt en tout, mais particulierement en ceci. Pouvons nous en effet douter que nous ne meritions tous la mort? Il ne faut qu'un ſeul peché pour nous rendre dignes de perdre la vie. Et où trouvera-t-on perſonne qui n'en ait commis une infinité?

Cette Volonté enfin eſt une Volonté bonne, charitable, miſericordieuſe, puis que c'eſt la Volonté du meilleur, & du plus tendre de tous les Peres, d'un Pere dont les entrailles s'émeuvent toûjours dans les occaſions en faveur de

de ſes enfans. La nôtre au contraire eſt tellement depravée que d'elle même elle ne ſe porte qu'au mal, ce qui fait dire à S. Paul que la chair ne ſe rend point ſujette à la Loi de Dieu; que même elle ne le peut, & que toute ſa prudence eſt une pure inimitié contre Dieu.

Figurons-nous donc qu'il y ait de l'oppoſition entre ces deux Volontez, je parle de celle de Dieu, & celle de l'homme. Figurons nous que Dieu veuille que nous mourions, & que nous au contraire ſouhaittions de vivre. Laquelle de ces deux Volontez doit ceder à l'autre? Eſt-il juſte que celle de Dieu ſe conforme & ſe ſoûmette à la nôtre? Ne l'eſt-il pas plutôt que la nôtre s'aſſujettiſſe à celle de Dieu? Et y a-t-il dans le monde un eſprit aſſez injuſte, & aſſez déraiſonnable, pour ſoûtenir le contraire?

Jeſus-Chriſt en jugeoit bien d'une autre maniere. Sa Volonté n'étoit pas injuſte, déraiſonnable, inſenſée, comme l'eſt ordinairement la nôtre. Elle étoit très-ſage, très-juſte, & très-ſainte. Elle l'étoit même immuablement en un certain ſens. Cependant il ne ſe conduiſoit pas par lui même, ou par ſa propre Volonté, mais par celle de ſon Pere. *Que ma Volonté*, lui diſoit-il, *ne ſoit point faite, mais la tienne. Non point ce que je veux, mais ce que tu veux.* Il en faiſoit même ſes delices, il en faiſoit tout ſon plaiſir & toute ſa joye, comme il le fit entendre en diſant à ceux qui le preſſoient de manger, *Ma viande eſt que je faſſe la volonté de*

de celui qui m'a envoyé, & que j'accompliſſe ſon œuvre.

Tout cela fait voir que rien n'eſt plus juſte, rien plus neceſſaire, que de ſe ſoûmettre en tout à la Volonté de Dieu, rien au contraire plus inſupportable que les repugnances que la chair lui oppoſe, quoi que ce ſoit qu'il lui plaiſe d'exiger de nous. Mais il faut entrer dans un plus grand détail, & rechercher quelles ſont les cauſes de la peine que nous avons à nous reſoudre à la mort. Ce ſera le veritable moyen de ſavoir avec certitude, quel eſt le jugement que l'on en doit faire.

CHAPITRE II.

Quatre ſources des repugnances qu'on a pour la mort. Premiere ſource. Les douleurs & les inquietudes qui peuvent la preceder. Quel eſt l'état que l'on en doit faire.

LA difficulté que nous trouvons à nous reſoudre à la mort a quatre ſources principales. La premiere comprend les douleurs & les inquietudes, dont nous nous imaginons qu'elle ſera precedée, ou accompagnée. La ſeconde conſiſte dans le pouvoir qu'elle a de nous priver pour toûjours des plaiſirs des ſens, & generalement des biens de la terre, qui ne nous paroiſſent que trop aimables. La troiſiéme eſt la foibleſſe de nôtre foi, qui fait que

nous ne comptons pas beaucoup ſur ce que l'Ecriture nous dit des biens & des avantages dont la mort nous procure la jouiſſance. Et la quatriéme enfin eſt la crainte du jugement qu'il nous fait ſubir immediatement après nôtre mort, & qui peut nous aſſujettir à tous les ſupplices de l'éternité.

Pour voir maintenant ſi ces cauſes doivent produire ce fâcheux effet, & ſi elles ſuffiſent pour juſtifier, ou pour excuſer nos craintes, il faut remarquer avant toutes choſes qu'un mourant peut ſe trouver en deux differens états. Il peut avoir les autres diſpoſitions neceſſaires pour bien mourir. Il peut avoir fait ſa paix avec Dieu. Il peut s'être repenti de ſes fautes. Il peut avoir accepté l'offre que Dieu nous fait de ſon Fils. Il peut l'aimer ſouverainement. Il peut avoir une charité ſincere pour ſes prochains, & ainſi du reſte. Il peut auſſi d'un autre côté demeurer toûjours engagé dans l'eſclavage du vice, & être toûjours l'objet de la haine & de la colere de Dieu.

C'eſt par rapport à cette double ſuppoſition qu'il faut conſiderer ces quatre raiſons que nous avons de craindre la mort, pour en juger ſainement, & pour ſavoir avec certitude quel eſt l'état que l'on en doit faire.

Je commence par la premiere, qui eſt priſe des douleurs & des inquietudes qui precedent quelque fois la mort, & qui ſe font remarquer à ceux qui ſe trouvent auprès du malade. Je dis trois choſes ſur ce ſujet.

La premiere eſt qu'il eſt fort croyable que tout cela eſt très peu de choſe. Sous pretexte qu'on

qu'on remarque ſouvent quelques convulſions ſur le viſage, & ſur les autres parties des mourans, on s'imagine qu'ils ſouffrent beaucoup, & on ne conſidere pas que tout cela eſt machinal, & que ſelon toutes les apparences les approches de la mort ont, ou détruit tout à fait, ou du moins affoibli, & émouſſé le ſentiment, & qu'en effet ceux qui s'étant trouvez dans le même état, en ſont revenus, ont declaré dans la ſuite, qu'ils ne ſe ſouvenoient pas d'avoir rien ſouffert, ni même d'avoir penſé à quoi que ce ſoit.

La ſeconde choſe que je dis à cet égard là, eſt que quand même le contraire ſeroit veritable, il ne ſeroit pas au moins perpetuel, y ayant un ſi grand nombre de perſonnes en qui on ne remarque rien de ſemblable, & qui meurent avec ſi peu d'indications de travail, que ceux qui y ſont les plus attentifs ont de la peine à s'appercevoir quand c'eſt qu'ils expirent.

La troiſiéme enfin, que quand même ce qu'on apprehende ſeroit perpetuel, tout cela ſeroit, & ſi leger, & ſi court, que dans quelle que ce ſoit des deux ſuppoſitions que j'ai faites, il ne meriteroit point qu'on y fit la moindre attention.

Car dans la premiere un homme qui va jouïr dans peu de momens, de tout ce que le ciel a de bonheur & de gloire, pour n'en être jamais privé, doit il faire beaucoup d'état de quelques legeres inquietudes, auxquelles il faut s'expoſer pour en aller prendre poſſeſſion? Les plus delicats ne ſe ſoûmettent ils pas tous les

jours à des souffrances tout autrement rudes & sensibles pour des interêts incomparablement plus legers ?

Quelles douleurs ne souffre-t-on pas dans la reduction d'un os rompu, ou disloqué, dans l'amputation d'un bras, d'une jambe, dans l'extirpation d'un Cancer, & dans un grand nombre d'operations semblables de la Chirurgie ?

Combien ne voit-on pas de criminels, qui, étant appliquez à la question pour être forcez d'avouer leurs crimes, aiment mieux souffrir les gênes les plus pressantes, que de découvrir ce qu'il leur importe de tenir caché ? Ils s'y resolvent pour ne pas perdre quelques années tout au plus d'une vie aussi miserable que celle qu'ils peuvent traîner sur la terre ; & on ne pourra s'y resoudre pour aller joüir de tous les biens de l'éternité.

O que les Martyrs en ont bien usé d'une autre maniere ! Il ne leur faloit pas essuyer quelque legere inquietude pour aller joindre leur Sauveur qui les appelloit. Il leur faloit endurer tous les efforts de la barbarie & de l'inhumanité la plus déchaînée, tout ce que la cruauté des plus implacables persecuteurs, & des bourreaux les plus denaturés, pouvoit inventer : & au milieu de tous ces supplices on les entendoit benir Dieu, & chanter ses louanges. On voyoit la joye briller dans leurs yeux, & paroître sur tout leur visage. L'esperance ferme d'une vie incomparablement plus heureuse que celle qu'on leur ôtoit, faisoit que les buschers, les chevalets, & les roues, n'avoient

voient pour eux rien de fâcheux, ni de rude.

J'avoue qu'on ne peut pas dire la même chose de ceux qui n'ont pas les dispositions necessaires pour bien mourir. J'avoue que l'avenir ne leur presente rien qui puisse les attirer. Mais premierement ne sont-ils pas ridicules de s'occuper de si peu de chose que de tout ce qui peut preceder la mort, dans le temps qu'ils ne font aucune attention à ce qui la va suivre dans peu de momens? Dès que leur ame sera separée du corps qu'elle anime, elle sera trainée dans l'enfer pour y souffrir les cruels supplices, qui font le partage éternel des ames damnées. Elle va être precipitée dans l'étang ardent de feu & de soufre, qui leur fera sentir les plus desesperantes douleurs. Et dans l'attente d'un tel entassement de maux effroyables on pourra penser à ses legeres inquietudes, qu'on veut qui precedent toûjours la mort. Que peut-on imaginer de plus ridicule, & de plus insupportable, qu'un travers d'esprit comme celui ci?

Je serois moins choqué du procedé d'un voleur de grands chemins, qui étant déja attaché à la roue, & dans le moment que l'executeur leve la barre pour lui fracasser les os, s'aviseroit de se plaindre de ce qu'une puce le pique, ou qu'une mouche l'importune. Et en effet il y a plus de proportion entre la piqueure d'une puce, & le supplice de la roue, qu'entre les travaux de la plus cruelle agonie, & les supplices de l'éternité.

Qu'il est bien plus juste de penser à ce qui

eſt tout autrement important, je veux dire aux moyens de faire ſa paix avec Dieu, & de ſe mettre à couvert de tout cet entaſſement de grands maux, de toute cette éternité de ſupplices, & de tourmens effroyables, dont on ſe voit menacé! Qu'il y a tout autrement du bon ſens à menager les plus courts, & les plus rapides des momens que la miſericorde divine accorde encore à ces miſerables, & qu'elle leur permet d'employer au grand ouvrage de leur ſalut! C'eſt là ce qui meriteroit de les occuper, & de remplir toute la capacité de leur ame, & dans ce moment, & dans tous ceux de leur vie; tout le reſte n'ayant rien qui ne s'aneantiſſe, & ne diſparoiſſe dans cette comparaiſon.

CHAPITRE XII.

Reflexions ſur la ſeconde ſource des repugnances que nous avons pour la mort, & qui n'eſt autre que l'attache exceſſive que nous avons pour les biens terreſtres.

LA ſeconde cauſe qui fait que nous avons tant de peine à nous reſoudre à mourir, eſt beaucoup plus ordinaire & plus efficace que la premiere. Ce n'eſt autre choſe que l'excez de l'attachement que nous avons pour les biens ſenſibles & periſſables, que nous poſſedons, ou pour mieux dire que nous nous imaginons

ginons de posseder ici-bas. Chacun sait que nous les aimons avec le dernier effort. Nous en sommes enchantez, & c'est ce charme trompeur, qui nous fait tant aimer la vie, après la fin de laquelle nous savons bien que nous ne les saurions posseder. Ainsi la mort nous en privant sans reserve, & nous en separant pour toûjours, il arrive d'une maniere assez naturelle que nous la regardons, non simplement avec aversion, mais avec horreur.

Cependant il y a très peu de bon sens dans ce procedé. Car premierement j'avouë que la mort nous prive absolument de ces biens que nous aimons avec tant d'effort. Mais il est vrai aussi que nous avons tort de les tant aimer, & que si nous étions raisonnables ils paroîtroient plutôt des maux que des biens. Cela même que la mort les enleve tous, & qu'on n'en sauroit joüir après cette vie, qui passe si vite; cela seul, dis-je, en découvre assez le neant. Car quel peut être le prix, & quelle la solidité, de ce qui dure si peu, & qui ne pouvant être d'usage que pendant la vie, c'est à dire pendant un temps extremement court, est absolument inutile pendant toute l'étendue de l'éternité?

Ils ne durent pas même toûjours autant que la vie, & quoi que cette vie passe avec tant de rapidité, ces biens inconstans s'évanouissent encore avec plus de promptitude. Ils nous quittent dans le temps même que la vie nous reste: & lors que nous les tenons ils ne nous donnent aucun secours contre les plus cruels de nos maux, la maladie, la douleur, la mort,

les tenebres de nôtre eſprit, la depravation de nos cœurs, la colere de Dieu, & les remords de nôtre conſcience. Au contraire ils augmentent ſouvent pluſieurs de ces maux, les rendant en même temps plus rudes & plus incurables.

Il y a encore cette reflexion à faire. C'eſt qu'il eſt aſſez rare qu'on poſſede à la fois pluſieurs de ces biens. Ils ſont d'ordinaire aſſez ſeparez. L'un a de la ſanté, mais il eſt pauvre : l'autre eſt riche, mais il n'a point de ſanté. Un troiſiéme étant ſain & riche a des ennemis puiſſans qui l'oppriment, des envieux qui le traverſent, des calomniateurs qui déchirent ſa reputation. En un mot, lors qu'on parle des biens de la terre, on ne parle point de l'aſſemblage de tous ces biens, qui ne ſe trouvent jamais enſemble, mais ſeulement d'une très petite portion de ces vains objets, dont la petiteſſe la rendroit mépriſable, quand même ils ſeroient plus conſiderables de leur nature, d'une portion encore, qui n'exclut nullement pluſieurs maux réels, avec leſquels ils ſe trouvent joints.

Ceci va ſi loin que S. Paul n'a fait aucune difficulté de dire, que n'étoit l'eſperance de la reſurrection, nous ſerions les plus malheureuſes de toutes les creatures, & en cela il n'a rien dit que pluſieurs Sages du Paganiſme n'aient dit avant lui. Les plus éclairez ont avoué, qu'à faire une juſte comparaiſon des biens & des maux de la vie, on trouvera que les maux l'emportent conſiderablement ſur les biens, & qu'à tout prendre les morts ſont beaucoup moins à plaindre que les vivans.

Mais

Mais ces considerations, qui sont si solides, ne découvrent qu'une petite partie de l'injustice qu'il y a à faire tant d'état des biens de la terre, & à y trouver des raisons pour craindre la mort. Non seulement ces biens ne sont pas aussi réels, & beaucoup moins aussi excellens, que nous nous imaginons. On peut dire encore qu'ils sont pernicieux. On peut même s'assurer que l'attache que nous y avons est le plus grand de nos maux, étant certain qu'elle est la source de tous nos crimes. Pourquoi les commettons nous, que parce que nous aimons avec excez ces biens enchantez, & que sachant bien que nous ne les pouvons acquerir par des moyens innocens, nous prenons la resolution desesperée d'avoir recours aux plus criminels pour nous contenter. Ainsi bien loin que cette attache justifie nos craintes, c'est un des plus justes sujets que nous puissions avoir de n'être pas contens de nous mêmes, & de nous faire des reproches sur l'état où nous nous trouvons.

Mais je veux que cette attache soit innocente. Je veux même qu'elle soit juste, & qu'en effet ces biens soient solides, & de quelque prix. Ce prix, quand même il seroit de beaucoup plus grand, je ne dirai pas qu'il n'est en effet, mais encore que nôtre erreur ne le represente, pourroit-il entrer en comparaison avec l'excellence des biens éternels, dont il ne tient qu'à nous que la mort ne nous donne la possession ? Les plus injustes & les plus aveuglez des mondains oseroient-ils soûtenir, pourroient-ils même soupçonner, que des biens,

dont l'uſage eſt neceſſairement renfermé dans les bornes étroites de cette vie, ſans parler de leurs autres deſavantages, meritent d'être preferez à ceux qui doivent toûjours durer.

Ne diſons donc rien maintenant des ſeveres loix du devoir. Bornons nous à l'interêt ſeul, & ne jugeons des choſes que par les veues les plus baſſes de l'amour propre. En les ſuivant, & nous y attachant, pouvons nous douter que nous ne devions être plus ſenſibles à l'excellence des biens, dont, comme je l'ai déja dit, il ne tient qu'à nous que la mort ne nous procure la poſſeſſion, qu'à la perte de ceux dont elle nous prive? Peut-on ſe diſpenſer de ſuivre en ceci la maxime, dont on ne ſe depart jamais dans les autres occaſions?

Ne ſe prive-t-on pas, non ſeulement ſans repugnance, mais avec plaiſir, de ce qu'on aime le plus, lors qu'en le perdant on ſe procure quelque choſe qu'on ne doute point qui ne vaille un peu d'avantage? Qu'un avare, par exemple, qui adore ſon argent, trouve le moyen de le placer ſûrement, & à un gros interêt, ou ſi l'on veut qu'il puiſſe en achetter une belle terre, qu'on lui offre pour la moitié de ce qu'elle vaut, & qui eſt entierement à ſa bienſeance. Qu'un intemperant, qui peut faire un bon repas, trouve le moyen d'en faire un meilleur. Ces deux vicieux regretteront-ils ce qu'ils perdent, s'ils en ſont dédommagez de cette façon? Pourquoi donc un enfant de Dieu regretteroit-il les biens de la terre, s'il ſe ſouvient que leur perte lui procurera ceux du ciel?

On

On dira peut-être qu'à la verité les biens du ciel ſont plus excellens que ceux de la terre, mais qu'auſſi d'un autre côté l'on ne peut nier que ceux de la terre n'aient cet avantage ſur ceux du ciel, c'eſt que les premiers ſont des biens preſens, qu'on poſſede, & dont on jouit, au lieu que ceux du ciel ne ſont qu'à venir, & ne terminent que l'eſperance. On ajoûtera que l'avenir n'eſt pas comparable au preſent, & on en conclurra que ce n'eſt pas ſans raiſon que la mort, qui nous ravit le preſent, & ne nous laiſſe que l'avenir, nous paroît affreuſe.

Mais il eſt aiſé de répondre que l'avenir ne paroît inferieur au preſent, que lors qu'il eſt d'ailleurs incertain. Hors de là il ne laiſſe pas de lui être preferé, lors qu'il eſt plus grand & plus excellent en ſoi, au moins lors que l'avantage qu'il a ſur le preſent, eſt conſiderable. Qu'y a-t-il en effet de plus ordinaire, que de ſe priver du preſent dans l'eſperance de l'avenir? Où eſt le laboureur qui refuſe de cultiver, & d'enſemencer ſes champs, par cette raiſon qu'il ne pourra moiſſonner qu'après une année de ſoins & de peines? Ne fait on pas très-ſouvent de groſſes dépenſes pour bâtir de magnifiques maiſons, dans l'eſperance d'y loger un jour?

Il n'importe donc que les biens du ciel nous paroiſſent encore à venir. Car outre que lors qu'on ſe prepare à la mort cet avenir eſt ſi proche, qu'il differe peu du preſent; outre cela, dis-je, il doit nous ſuffire de ſavoir qu'il eſt certain & aſſuré, comme nous n'en doutons point, ſi nous avons tant ſoit peu de foi, pour n'en faire

faire pas moins d'état que du preſent. C'eſt ce qu'on va voir plus diſtinctement dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XIII.

Troiſiéme ſource de nos repugnances, l'incredulité.

LA troiſiéme cauſe des frayeurs où les approches de la mort nous jettent, je veux dire l'incredulité, eſt encore plus commune & plus efficace que la ſeconde. Si quelque choſe nous ſoûtient dans ce combat de la pieté & de la nature, c'eſt principalement la foi, qui étant une ſubſiſtence des choſes que l'on eſpere nous met devant les yeux les grands biens dont la mort nous va donner la poſſeſſion. Mais ſi cette foi nous manque, ſi au lieu de ſes plus vives clartez nous n'avons dans l'ame que les tenebres de l'incredulité, qu'eſt-ce qui nous peut empêcher de tomber dans l'abbattement?

Il eſt pourtant vrai que cette foi, qui peut ſeule nous ſoûtenir dans ces occaſions, eſt quelque choſe d'extremement rare. La plus part de ceux qu'on regarde comme fidelles, pluſieurs même qui s'imaginent de l'être, ſont des incredules. Il eſt vrai qu'ils ne le ſont pas tous également. L'incredulité, comme le reſte des qualitez, ſoit corporelles, ſoit ſpirituelles, eſt

eſt ſuſceptible de divers degrez, qu'il importe de bien connoître pour eviter des erreurs ſans nombre, où l'on tombe ſur ce ſujet, en s'imaginant ſous pretexte qu'on ne porte pas l'incredulité à ſon comble, qu'on ne laiſſe pas d'avoir aſſez de foi pour mourir ſaintement & Chrétiennement.

Le plus haut, & en même temps le plus ſenſible de ces degrez eſt celui de l'incredulité poſitive, qui conſiſte à ſe dire determinement, & ſans heſiter, que tout ce que l'Ecriture nous dit de l'état heureux ou malheureux de nos ames après nôtre mort, n'eſt qu'une chimere, & qu'il n'y a abſolûment rien, ſoit à craindre, ſoit à eſperer, après cette vie. Telle eſt l'incredulité de la plûpart des Athées, celle des Deïſtes, & de pluſieurs autres ennemis declarez de la verité.

Le ſecond eſt celui que forme cette eſpece d'incredulité, qu'on appelle communement *négative*, & qui conſiſte, non à rejetter poſitivement comme autant d'erreurs les veritez du ſalut, mais à refuſer de les admettre comme certaines, & à ſe dire, *Peut-être tout cela eſt-il vrai; mais peut-être auſſi tout cela eſt-il faux: & il n'y a rien de certain, rien qu'on doive ſe perſuader, ni d'un côté, ni d'autre.*

Le troiſiéme conſiſte à juger determinement que ce que l'Evangile dit eſt veritable ſans nier que le contraire ſoit impoſſible, & en reconnoiſſant au contraire qu'il ſe peut que ce qui nous paroît vrai ſoit faux, ce qui fait à la verité quelque ombre, quelque apparence de foi, mais qui dans le fond n'eſt qu'une legere opinion,

nion, qu'une simple probabilité fait naître, mais aussi qu'une autre probabilité peut aneantir.

Le quatriéme consiste à juger determinement que ce que l'Evangile dit est veritable, à le juger, dis-je, toutes les fois qu'on y pense tranquillement, & de sang froid, mais en sorte qu'on perd cette persuasion, & qu'on va directement contre ces lumieres, dès qu'on est agité de quelque violente passion, qui ne peut s'en accommoder. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont point d'autre foi que celle qu'on nomme *une foi à temps*.

On comprend sans peine que ces quatre especes d'incredulité, sur-tout les premieres, font paroître la mort effroyable, & sont les principales sources de l'horreur & de l'aversion que nous avons pour la mort. Rien n'est plus visible que la liaison de ces causes & de cet effet, rien plus facile que de comprendre qu'on a plus ou moins de repugnance & d'aversion pour la mort, selon qu'on est plus ou moins destitué de foi, & enfoncé dans l'incredulité. Par consequent ne fût-ce que pour s'affranchir de ces inquietudes, & avoir aux derniers momens l'esprit plus tranquille, on doit tâcher de se persuader fortement que rien n'est plus vrai que tout ce que l'Evangile dit sur ce sujet.

Mais il y a une autre consideration bien plus pressante qui nous y oblige. C'est celle qui naît des suites d'une telle mort. Un homme qui meurt sans avoir une vraie foi perit infailliblement. Que peut-on imaginer de plus exprés

prés là-dessus, que ce que dit le Sauveur du monde, que celui qui ne croit point est déja condamné, & que la colere de Dieu demeure sur lui? Quoi de plus formel encore que ce que dit l'Apôtre S. Paul, qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, & que lors que le Fils de Dieu descendra des cieux pour juger le monde, il exercera sa vengeance sur ceux qui ne connoissent point Dieu, & qui n'obeissent point à son Evangile.

Ainsi de quelque côté qu'on regarde l'état de ces divers ordres d'incredules, on trouvera qu'il est difficile d'en imaginer de plus triste, ni qu'il importe d'avantage de changer & de reformer. Quoi qu'il en soit, on voit clairement par-là que les repugnances qu'on a pour la mort, & qui viennent de cette source, sont très criminelles, & n'ont rien qui puisse les excuser.

CHAPITRE XIV.

Que même la veritable Foi a ses foiblesses, qui l'empêchent d'étouffer aussi promptement qu'il seroit à souhaitter les repugnances que nous avons pour la mort.

OUtre ces quatre manquemens de foi, il y en a encore un cinquiéme, qui n'est, ni aussi criminel, ni aussi pernicieux, que les precedens,

cedens, & qui ne consiste qu'en ce qu'on croit trop foiblement ce qu'on croit. On est à la verité persuadé de tout ce qu'il a pleu à Dieu de nous reveler. Mais la persuasion qu'on en a n'est pas aussi forte qu'elle devroit être, ce qui vient en partie de ce qu'on ne comprend pas toute la force des motifs qui portent à croire, & en partie de ce que les véritez que l'on se persuade sont combattues, soit par la probabilité du contraire, soit par nos passions.

C'étoit-là precisément la disposition de ce Pere du Lunatique, qui lors que le Fils de Dieu lui demanda s'il croyoit, répondit avec tant de modestie, *Je croi, Seigneur, mais subvien à mon incredulité.* C'étoit encore celle des Apôtres, qui disoient à ce grand Sauveur, *Seigneur, augmente nous la foi.*

C'est là encore la matiere du reproche que Jesus-Christ leur faisoit lors qu'il leur disoit, *Pourquoi avez vous douté, gens de peu de foi?* En effet, il ne leur reproche pas de manquer tout à fait de cette vertu, mais seulement de n'en avoir pas assez. Il ne leur dit pas qu'ils sont entierement incredules, mais seulement qu'ils ont peu de foi; ce qui fait voir qu'à la verité leur foi étoit sincere, mais prouve aussi qu'elle étoit foible, & n'avoit pas à beaucoup près la force & la fermeté qu'elle eût deu avoir.

Il est bon de faire encore une seconde remarque sur ces paroles. Jesus-Christ conclut que les Apôtres ont peu de foi de ce qu'ils ont douté. Il suppose par consequent que le doute affoi-

affoiblit la foi, ce qui en effet ne peut être conteſté. Il y a même une eſpece particuliere de doute qui eſt la marque d'une incredulité totale & abſolue, d'où vient la maxime du Droit Canonique, *C'eſt être incredule que de douter des veritez de la foi. Dubius in fide infidelis eſt.*

Il y a quatre ſortes de doutes qui choquent la foi. Les premiers ſont ceux qu'on étouffe ſi abſolument, qu'on n'en eſt plus agité, & qu'on en eſt dans la ſuite pleinement exempt. Les ſeconds ſont ceux que l'on condamne à la verité, que l'on combat, & dont on tâche de ſe defaire, en ſorte que ſi on n'en vient pas tout à fait à bout, on les affoiblit au moins peu à peu, & on remporte de temps en temps quelque avantage ſur cette ſorte d'ennemis interieurs. Les troiſiémes ſont au contraire ceux que l'on approuve, que l'on nourrit & que l'on cultive, ſe perſuadant de plus en plus qu'ils ſont juſtes & bien fondez. Les derniers enfin ſont ceux qu'on neglige, & qu'on laiſſe ſubſiſter dans l'ame, ſans travailler, ni à les fortifier, ni à les affoiblir.

Il ne s'agit pas ici des premiers, & en effet chacun voit qu'ils ne doivent faire aucune peine. Au contraire les troiſiémes & les quatriémes ſont très fâcheux, parce qu'ils ſont extremement criminels. Ainſi ceux qui ſe trouvent dans ces deux cas ont de très juſtes ſujets de regarder ce qu'ils peuvent avoir de foi comme une foi morte & inutile, qui ne les empêchera pas de perir & d'être éternellement

malheureux, s'ils ne travaillent efficacement ſe mettre dans un autre état.

Mais il n'en eſt pas de même des doutes du ſecond ordre. Ils prouvent à la verité que la foi qu'ils attaquent eſt foible & imparfaite, mais ils ne prouvent point qu'elle ſoit, ni fauſſe ni inutile. Cette imperfection même & cette foibleſſe ne ſont pas particulieres à cette vertu. Elles lui ſont communes avec toutes les autres que la Grace produit en nous. Les plus avancées, les plus parfaites, ont leurs defauts, dont la Gloire ſeule les affranchit. Par conſequent comme on ne doit pas conclurre qu'on manque tout à fait de charité de ce qu'on n'aime, ni Dieu, ni le prochain, auſſi fortement, & avec toute la contention & la vehemence qu'on ſouhaitteroit; on doit conclurre tout auſſi peu qu'on n'a point de foi, de ce qu'on eſt travaillé de quelques doutes qu'on tâche de vaincre, mais dont on ne peut entierement affranchir.

Les doutes de ce ſecond ordre ne ſont donc pas à beaucoup prés auſſi pernicieux que les deux derniers, mais ils ne laiſſent pas de faire de fâcheux effets. En particulier ils empêchent de recevoir la mort avec la reſignation & la joye que l'on ſentiroit s'ils n'affoibliſſoient pas nôtre foi, & ne la mettoient pas hors d'état de triompher des foibleſſes de la nature. Pour en pouvoir tirer cet uſage il ne ſuffit pas que cette vertu ſoit ſincere. Il faut encore qu'elle ait de la force & de la vigueur. Il faut qu'elle ſoit accompagnée de cette pleine & entiere certitude, que l'Ecriture lui attribue,

bue, la repreſentant comme un vaiſſeau qui vogue à pleines voiles lors que les vents & la mer lui ſont favorables.

Comme elle ne ſauroit être en cet état lors qu'elle eſt combattue par les doutes dont j'ai parlé, il eſt clair qu'on ne doit rien negliger pour s'en affranchir. Les deux moyens qui me paroiſſent les plus efficaces pour cet effet, ſont d'un côté de bien mediter les motifs qui portent à croire, & qui ne ſont autre choſe que les raiſons qu'on a de ſe perſuader que c'eſt Dieu même qui nous atteſte les veritez du ſalut, & generalement tout ce que la Religion nous enſeigne, & de l'autre d'implorer avec ardeur, avec humilité, & avec perſeverance, le ſecours de Dieu.

En pratiquant exactement ces deux choſes on a tout lieu d'eſperer que Dieu ſupportera ces defauts, dont il ne trouve pas à propos de nous affranchir tout à fait pendant cette vie, & qu'ils ne l'empêcheront pas de nous recevoir dans ſon ſein après nôtre mort. C'eſt là en effet ce qui eſt arrivé à tout ce qu'il y a eu juſqu'ici de veritables fidelles, parmi leſquels il n'y en a pas un qui n'ait été obligé de lutter contre ces ſortes d'imperfections, & qui nonobſtant ces foibleſſes ne ſoit mort dans la foi, & l'amour de Dieu.

CHAPITRE XV.

Derniere ſource des repugnances que nous avons pour la mort. La crainte du jugement. Quelques remarques ſur ce ſujet.

LA derniere ſource de nos repugnances c'eſt l'apprehenſion du juſte jugement de Dieu, devant le tribunal duquel la mort nous conduit. Nous ſavons qu'un moment après avoir expiré nous comparoîtrons devant ce redoutable Juge, & ſerons obligez de lui rendre un compte exact de nos actions. Comme on craint le ſuccès de ce jugement, & qu'on apprehende d'y être condamné, il n'eſt pas étrange qu'on fuie tout autant qu'on peut de s'y preſenter, & que lors qu'on ne le peut, on ne s'y preſente qu'avec repugnance.

Cette crainte paroît legitime, car pourquoi n'apprehenderoit on pas un mal qu'on regarde avec raiſon comme redoutable, & qu'on n'eſt pas ſûr qu'on évitera, ou pour mieux dire dont on a lieu de ſe perſuader qu'on ſera accablé? Pluſieurs cependant condamnent abſolûment cette apprehenſion, & veulent qu'on l'étouffe, & qu'on s'en défaſſe, en ſe perſuadant qu'on ne comparoîtra devant le tribunal de Dieu que pour y être abſous. Il y en a même qui diſent que ceux qui y ſeront condamnez ne le

ſeront

ſeront que parce qu'ils ont manqué de cette aſſûrance.

Comme il y a du vrai & du faux dans ce qu'on debite de part & d'autre ſur ce ſujet, il faut tâcher de le démêler, & pour cet effet il y a trois remarques conſiderables à faire.

La premiere eſt que la crainte, comme les autres paſſions, peut être double. Elle peut être deliberée, & indeliberée.

La crainte deliberée eſt celle qui ſe termine à un objet enviſagé de tous les côtez, en ſorte qu'on en apperçoit le bien & le mal, & qu'ayant comparé exactement l'un avec l'autre, on ſe determine, ſoit à rechercher cet objet, ſoit à le fuir, ſelon qu'on croit voir que le bien ou le mal, qu'on y apperçoit, prédomine; en ſorte qu'on ſe porte à le rechercher ſi on juge qu'il y a plus de bien que de mal, & qu'au contraire on le rejette, on le fuit, ſi on juge qu'il doit faire plus de mal qu'il ne ſauroit produire de bien.

La crainte indeliberée eſt celle qui ſe termine à un objet qu'on ne regarde que d'un côté, ſur tout lors que ce côté a quelque choſe d'un peu frappant, & qui fait une impreſſion vive & bruſque, ſoit ſur les ſens externes, ſoit ſur l'imagination. Car dans ces occaſions il arrive avec quelque eſpece de neceſſité qu'on ſe porte, ſoit à rechercher cet objet, ſoit à le fuir, ſans ſe donner le loiſir d'examiner s'il n'a pas quelque autre qualité diſtincte de celle qu'on y apperçoit, & capable de produire un effet directement oppoſé à celui qu'il a fait naître.

Par exemple un homme marche par la rue ayant l'esprit occupé de quelque pensée. Il entend derriere lui un bruit éclatant, par exemple un coup de mousquet. Il tourne la tête pour voir ce que c'est, mais avant même que de le faire il se tremousse, & sent un mouvement confus & involontaire de crainte, qui se dissipe dès qu'il apperçoit ce que c'est.

C'est là ce qu'on appelle un crainte indeliberée, & qu'on regarde comme quelque chose de fort innocent, parce qu'on ne croit pas que cette crainte soit accompagnée de toute la liberté necessaire pour faire une action morale, & digne, soit de blâme, soit de louange. Et la principale raison qu'on a d'en faire ce jugement, c'est que Jesus-Christ lui-même n'en a pas été exempt, comme il paroît par ces paroles qu'il prononça dans son agonie, *Pere, s'il est possible, que cette coupe passe arriere de moi sans que je la boive.* En effet cette repugnance que ce grand Sauveur avoit pour la mort, n'auroit pas été innocente, si elle eût été deliberée. Comme elle ne l'étoit pas, & que ce n'étoit qu'une suite necessaire & inevitable de l'union de l'ame avec le corps, & des Loix sous lesquelles cette union s'est faite, elle n'avoit rien que l'on pût blâmer.

C'est là ma premiere remarque. Voici la seconde. Il y a deux sortes de personnes qui peuvent craindre la mort. Les uns sont en état de peché & de damnation, tels que sont tous ceux, qui ayant commis un, ou plusieurs crimes, n'en ont point obtenu la remission, parce

parce qu'ils ne s'en ſont point repentis, & n'en ont pas cherché l'abolition dans le ſein de la miſericorde infinie, & dans le merite de Jeſus-Chriſt. Les autres ſont en état de grace, ayant obtenu de la bonté de Dieu la remiſſion de tous leurs pechez.

J'ai tâché de faire connoître ce double état dans le Chapitre III. de ce livre, ainſi je puis me diſpenſer de m'y arrêter preſentement. Je me contenterai de dire qu'il eſt certain & inconteſtable que tous ceux qui meurent en état de peché & de damnation periſſent infailliblement, & qu'au contraire tous ceux qui meurent en état de grace ſont indubitablement ſauvez. C'eſt ſur quoi tous les Chrétiens ſont d'accord, & en effet il ne faut que comprendre la force des termes pour en être convaincu. Ainſi je ne croi pas qu'il ſoit neceſſaire de le prouver.

Il le faut d'autant moins, qu'il eſt hors de doute qu'il y a une liaiſon neceſſaire & indiſſoluble, non ſeulement entre l'état de peché & la damnation, auſſi bien qu'entre l'état de grace & le ſalut, mais encore entre ce qui nous met dans ce double état, je veux dire d'un côté l'incredulité & l'impenitence, & de l'autre, la repentance & la foi, & cette même damnation & ce ſalut, & qui ne peut être conteſtée par aucun de ceux qui ont quelque reſpect pour l'Ecriture, & quelque ſentiment de Religion.

A ces deux remarques j'en ajoûte une troiſiéme. C'eſt que comme tout le monde juge des choſes beaucoup moins ſur le pié de ce

qu'elles ſont effectivement, que ſur le pié de ce qu'on les croit être, ce qui eſt très ſouvent aſſez oppoſé à la verité, il ne ſuffit pas de faire attention à l'état où l'on eſt effectivement par raport au ſalut & à la damnation, il faut encore conſiderer ce que l'on en penſe.

Or il eſt certain qu'on en fait trois ſortes de jugemens. Les uns ſe croient être en état de grace, & par conſequent de ſalut. Les autres tout au contraire ſe croient être en état de peché & de damnation. Les derniers enfin ignorent l'état où ils ſont, ſoit qu'ils n'aient jamais pris le ſoin de rechercher ce qui en eſt, ſoit que s'y étant appliquez ils n'aient pû ſe determiner là deſſus, ne trouvant aucun fondement ſolide pour prononcer ſur cette queſtion.

J'ajoûte que ce jugement qu'on fait de ſoi-même & de ſon état, peut être vrai & faux, peut d'ailleurs être fondé ſur de bonnes & de mauvaiſes raiſons, peut enfin être accompagné de certitude & d'incertitude. Comme tout cela eſt évident, & hors de diſpute, je ne m'arrêterai pas à le prouver.

Voyons maintenant ce que c'eſt que l'on doit penſer de ces divers ordres de crainte, & tâchons de découvrir ce que châcun peut avoir de bon & de mauvais.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Où l'on examine les differentes especes de crainte qu'on a distinguées dans le Chapitre precedent.

JE dis donc en premier lieu qu'il est très possible qu'un homme, qui non seulement se croit être en état de grace, mais l'est effectivement, sente quelque mouvement indeliberé de crainte & de frayeur, en pensant d'une maniere un peu vive, d'un côté à ses pechez, & de l'autre à la severité & à l'exactitude du jugement de Dieu que l'on doit subir.

Cela est une suite necessaire de la constitution de nôtre nature, & d'ailleurs n'a rien de contraire à la pieté. On l'explique ordinairement par ce qui arrive à un chacun. On se trouve sur la plate-forme d'une haute tour, où l'on est environné de balustrades & de garde-fous, qu'on voit bien qui empêcheront de tomber. Cependant aussi-tôt qu'on regarde en bas on ne peut s'empêcher de se tremousser, & de sentir quelque apprehension

Tout cela est certain, pourveu qu'on ne parle que d'une crainte indeliberée, qui ne dure d'ordinaire que quelque moment, & qu'on ne l'étende point jusques sur des craintes durables & deliberées, comme font plusieurs, & qui

par là tombent dans des erreurs groſſieres & dangereuſes.

II. Je paſſe même plus avant, & ſoûtiens en deuxieme lieu qu'il peut très facilement arriver qu'un enfant de Dieu vraiment converti, regeneré, juſtifié, par conſequent en état de grace, mais qui s'imagine le contraire, craigne fortement l'enfer & la damnation; & les craigne d'une crainte durable & deliberée. C'eſt ce qui arrive principalement à trois ordres de perſonnes.

Premierement à des perſonnes travaillées de quelque indiſpoſition corporelle, qui leur ôte le libre uſage de la raiſon. Tels ſont en particulier les melancholiques, qui ne voyant rien qu'au travers des noires vapeurs qui les troublent & les offuſquent, s'imaginent d'être beaucoup plus méchans & plus corrompus qu'ils ne ſont, & vont ſouvent juſqu'à s'accuſer d'avoir peché contre le S. Eſprit, quoi qu'ils n'ayent rien fait qui approche de ce crime horrible. Sur, tout ceci arrive ſouvent à des Femmes, & à des Filles, en conſequence de certains accidens particuliers à leur ſexe, & aſſez connus.

Cela arrive en deuxiéme lieu à ces conſciences, qu'on appelle ordinairement *timorées*, & qui étant extraordinairement delicates ſur leur devoir, trouvent énormes & inſupportables les moindres fautes qui leur échappent, & de cette maniere regardent l'état preſent de leur ame comme un état de peché & de damnation.

Tels enfin ſont ceux qui ne connoiſſant point

point toute l'imperfection de nôtre regeneration pendant cette vie se font de la pureté que Dieu demande de nous comme absolûment necessaire pour être sauvé, une idée nullement juste, & qui ne répond, ni à la verité de la chose, ni à ce qu'ils trouvent en eux.

Tous ceux là peuvent facilement se tromper sur ce sujet, & en se trompant s'abandonner à la crainte, & quelque fois même à un espece de desespoir, dont-je pourrai parler dans la suite.

La crainte excessive, qui a sa source dans le déreglement de la machine, est sans doute très innocente, comme les autres desordres qui viennent du même principe. Aussi n'y a-t-il point d'autre remede à appliquer que ceux que la Medecine prescrit, & sur lesquels on doit tâcher d'attirer la benediction de Dieu par des prieres ferventes & reiterées.

Celle qui vient des fausses idées qu'on se fait des choses qui ont du rapport au salut, est digne d'un peu plus de blâme, mais elle est aussi plus aisée à guerir. Un peu d'instruction & de reflexion suffit pour cela. Elle est d'ailleurs assez rare, sur tout en ce temps de relâchement, où la securité fait par tout de si grands ravages.

III. Pour ce qui regarde ceux qui étant vraiment en état de grace ne doutent pas qu'ils n'y soient, je ne comprends point comment ils pourroient craindre pour leur salut. Il me semble même qu'il y a de la contradiction à poser ce cas comme arrivant actuellement.

D'un

D'un côté cet homme se trouvant en état de grace, comme on le suppose, a dès là même une foi vive & veritable, & par consequent est persuadé de tout ce qui est nettement, expressement, & formellement attesté de Dieu, comme l'est sans difficulté cette verité indubitable, que tout homme qui meurt dans la foi & l'amour de Dieu, tout homme qui se repent sincerement de ses fautes, & qui implore avec ardeur la misericorde de Dieu, sera infailliblement sauvé. De l'autre il craint d'être condamné, & puni éternellement; ce qui ne se peut, à moins qu'il ne juge que cela est possible. Et juger que cela est possible est-ce avoir une veritable foi?

D'ailleurs cet homme n'est pas seulement en état de grace. Il sait encore avec certitude qu'il y est. Cela veut dire qu'il est persuadé qu'il a déja obtenu la remission actuelle de tous ses pechez. Et sachant ceci, comment se peut-il qu'il craigne d'en être puni? Ne seroit ce pas faire deux jugemens tout contraires d'un même sujet, & regarder une proposition comme vraye & fausse tout à la fois?

Je puis dire aussi que je n'ai vû jamais le contraire. Il y a plus de cinquante ans que j'exerce le saint Ministere, & que je me mêle de diriger les consciences. Pendant ce long espace de tems il m'est passé par les mains un très grand nombre de mourans, & d'autres personnes travaillées de crainte, de frayeur, & d'inquietude, sur le sujet du salut. Mais, je n'en ai vû jamais qui le fussent, que parce qu'ils n'osoient s'assûrer qu'ils fussent en état de

de grace ; la plus part même l'étoient parce qu'ils s'assûroient positivement qu'ils n'y étoient point : ce qui venoit sur tout des trois sources que j'ai indiquées ; sur tout de la premiere, dont j'ai vû un très grand nombre d'exemples ; au lieu que je n'en ai remarqué que très peu des autres.

Cela fait que rien ne me paroît plus opposé au bon sens, rien plus mal entendu, que le procedé de ceux qui trouvant des personnes qui craignent pour leur salut s'imaginent de travailler efficacement à les rassûrer en leur produisant un grand nombre de passages de l'Ecriture, qui nous attestent que tous ceux qui meurent en la vraie foi sont infailliblement sauvez ; y a-t-il personne qui revoque en doute cette verité ? Et d'ailleurs la persuasion la plus forte de cette verité peut-elle être d'aucun usage pour rassûrer ceux qui ne craignent que parce qu'ils doutent de la sincerité de leur foi ?

Que pourra-t-on leur repliquer s'ils répondent à ce qu'on leur dit, *Epargnez vous la peine de me prouver qu'il n'y a rien à craindre pour ceux qui meurent en la veritable foi de Jesus-Christ, & par consequent en sa grace & en sa communion. J'en suis persuadé aussi fortement que vous, & j'en doute tout aussi peu, que de ce que je voi de mes propres yeux. Mes craintes ne viennent nullement de ce que je doute de cette verité capitale. Elles naissent uniquement des raisons que j'ai de me persuader que ma foi est une foi morte, vaine, & inutile. Si elle l'est, comme je le crains, tout ce que vous me dites ne m'empêchera*

pas

pas de perir; car il eſt auſſi vrai que ceux qui n'ont qu'une foi morte periront, qu'il l'eſt que ceux qui en ont une veritable ſeront ſauvez. Ne me dites donc plus qu'il n'y a rien à craindre pour ceux qui croient: mais faites moi voir que je croi, & que ce que j'ai de foi me ſuffit pour être ſauvé; ou plutôt donnez moi vôtre ſecours pour mettre ma foi dans un état qui me donne lieu d'eſperer que le ſouverain juge s'en contentera.

Je voudrois bien ſavoir ce qu'on pourroit oppoſer à cette réponſe. Pour moi je la croi ſans replique, & je ne voi pas ſous quel prétexte on la pourroit rejetter. Ainſi je ne croi pas qu'on doive perdre ſon tems à prouver que ceux qui meurent en état de grace n'ont rien à craindre, puis que perſonne n'en doute, ni n'en peut douter, pour peu de perſuaſion que l'on ait de la verité de l'Evangile, & de la divinité de la Religion Chrétienne.

On ſeroit à mon ſens beaucoup mieux fondé à demander à ceux qui ne doutent point qu'ils n'ayent fait leur paix avec Dieu, quels ſont les fondemens de la perſuaſion qu'ils en ont. Car comme il y en a une infinité qui ſe trompent en faiſant ce jugement d'eux mêmes, & de leur état; & que d'ailleurs cette vaine imagination eſt l'un des obſtacles qui les empêchent le plus efficacement de travailler à leur converſion; rien ne peut importer davantage à ceux dont je parle que de s'aſſurer s'ils ne ſont pas dans ce cas, & de voir ſi cette bonne opinion qu'ils ont de l'état preſent de leur ame n'eſt pas une illuſion de leur amour propre plutôt que

que le ſentiment d'un avantage réel qu'ils poſſedent, & qu'un effet du S. Eſprit dans leurs cœurs.

Mais j'eſpere de trouver dans la ſuite de cet ouvrage l'occaſion de parler plus amplement de ceci, qui eſt très-important. Je vai donc paſſer à ma quatriéme propoſition, qui concerne ceux qui ſavent, ou qui croient ſavoir, qu'ils ſont en état de peché.

CHAPITRE XVII.

Continuation du même ſujet. Reflexions ſur les deux derniers ordres des mourans, qui craignent l'enfer & la damnation.

IV. JE ſuppoſe en premier lieu qu'un pecheur peut, non ſeulement ſoupçonner, non ſeulement être perſuadé, qu'il eſt en état de peché & de damnation, mais encore le ſavoir avec certitude. La raiſon en eſt que l'Etat de peché a des caractéres très-certains, & en même tems très-ſenſibles, & dont il eſt très aiſé de s'apercevoir. Tels ſont par exemple ces deux, être engagé dans un peché d'habitude, être toûjours prêt à commettre un peché connu, pourvû ſeulement qu'on puiſſe en le commettant ſe procurer, ou ſe conſerver un bien temporel qu'on aime avec paſſion. Rien n'eſt plus aiſé que de ſavoir avec certitude ſi on ſe trouve dans quelle que ce ſoit de ces deux diſpoſi-

positions. Rien plus infaillible que la conſequence qu'on en peut tirer en ſe perſuadant qu'on n'eſt point en état de grace.

Figurons-nous donc un pecheur qui ſe trouvant ainſi diſpoſé reconnoît le triſte état où il eſt, & faiſant reflexion ſur le malheur épouventable qui le menace, le craint, & en eſt effrayé. On demande de quoi c'eſt qu'on le doit blâmer.

Je ſoutiens en premier lieu que ce n'eſt pas de juger qu'il eſt en état de peché. Qu'eſt-ce que ce jugement peut avoir qui merite qu'on le condamne, étant dans le fond, non ſeulement conforme à la verité, mais encore fondé ſur des raiſons ſolides & convaincantes?

Ce n'eſt pas non plus d'eſtimer qu'il court un très-grand danger. Ce ſecond jugement n'eſt-il pas auſſi veritable, & auſſi bien appuyé que le premier?

Ce n'eſt pas enfin de craindre le mal qu'on voit pendre ſur ſa tête. Rien n'eſt plus naturel, rien plus raiſonnable, rien plus conforme au bon ſens, qu'une telle crainte.

Si donc ce pecheur eſt digne de quelque blâme, comme il eſt ſans doute, c'eſt premiérement de s'être mis dans ce triſte état, ce qu'il a fait par tous les pechez où il eſt tombé, & de pas un deſquels il ne ſauroit ſe laver.

C'eſt en deuxiéme lieu de ce qu'il ne ſent pas d'une maniére aſſez vive tout le malheur de l'état, où il s'eſt jetté, & toute la grandeur du danger qui le menace. En un mot bien loin de le blâmer de craindre trop, je le blâme de

ce

ce qu'il ne craint pas assez, ses frayeurs n'étant nullement proportionnées à ce qu'a de terrible ce qui les fait naître.

Sur tout il est inexcusable de ce que voyant le mal qui le va accabler, il ne travaille pas avec assez d'ardeur & d'application à s'en garentir. Que ne devroit-il pas faire dans ce dessein? Et que fait-il qui approche de ce qu'il seroit juste qu'il fît?

De tout cela je conclus en premier lieu qu'il y a beaucoup plus à esperer pour le salut d'un pecheur convaincu du mauvais état de son ame, & effrayée du malheur qui la menace, que pour celui d'un de ces faux justes, qui s'imaginant mal à propos, & sans fondement que leur paix est faite avec Dieu & que toutes leurs fautes leur sont pardonnées, jouïssent d'une tranquillité qui les perd, & qui fait l'une des especes de la securité charnelle & profane, & par consequent de l'un des plus funestes états où le pecheur se puisse trouver.

Ces derniers sont tout autant de malades, qui ne sentant point leur mal, & s'imaginant de se bien porter, n'ont garde d'implorer le secours du Medecin qui les gueriroit, pourvû qu'ils s'abandonnassent à sa conduite, & moins encore de se resoudre à prendre les remedes amers & desagreables qu'on leur presente; au lieu que le pecheur dont je parle a dans les remords qui le déchirent, & dans les frayeurs qui l'accablent, autant de sollicitations qui le pressent de travailler à se convertir.

J'en conclus en deuxiéme lieu que rien n'est plus pernicieux que le procedé de ces Théo-

logiens, qui regardent toutes ces frayeurs, dont les pecheurs ſont quelquefois agitez, comme autant de tentations de l'eſprit malin, qu'on doit repouſſer, ou du moins comme autant de ſcrupules, dont il importe de ſe défaire. Bien loin d'entrer dans leur ſentiment, je ſuis perſuadé que ce ſont là tout autant d'effets d'une operation interieure, mais très-favorable, du S. Eſprit, qui à la verité n'habite pas encore dans l'ame, mais qui frappe à la porte pour y entrer, qui travaille à ébranler les fortereſſes du peché que le Demon y avoit élevées, & qui diſpoſe peu à peu le pecheur à la converſion. Ainſi je ſuis ſi éloigné de croire qu'on doive étouffer ces craintes, que je ſuis perſuadé au contraire qu'on doit tâcher de les rendre plus vives & plus durables, & par là même plus propres à triompher de l'obſtination de nos cœurs.

Qu'on craigne donc, pourvû que ce ne ſoit pas avec excez, & qu'on demeure toûjours perſuadé que nonobſtant les plus énormes excez Dieu eſt toûjours prêt à recevoir en ſa grace tous ceux qui recourront humblement à lui, & qui deſeſperant d'eux-mêmes ne mettront leur eſperance qu'en ſa bonté.

V. Ce que je viens de dire de cette eſpece de craintes, je le dis encore de celles qui naiſſent de l'incertitude où l'on eſt ſur le veritable état où l'on ſe trouve par rapport au ſalut & à la damnation. Chacun ſait qu'il y a une infinité de perſonnes, qui ne ſavent ſi leur paix eſt faite avec Dieu, ou s'ils ſont encore les objets de ſa redoutable colere. Les uns, comme

comme je l'ai déja remarqué, ne se sont jamais appliquez à cette recherche. Les autres y étant entrez n'ont rien trouvé qui leur ait paru suffisant pour leur donner le moyen de se déterminer là-dessus. De sorte qu'ils sont également incertains & sur leur état present, & sur leur état à venir, ce qui suffit pour les tenir dans la crainte & l'inquietude.

Il ne faut pas en effet s'imaginer qu'il n'y ait que les maux inevitables qu'on doive craindre. Il suffit pour rendre cette passion legitime que le mal qui la fait naître puisse arriver. Ainsi ceux qui ne savent quel est leur état regardant dès là même leur perte comme possible, ils ont raison de l'apprehender, & l'apprehension qu'ils en ont ne peut-être que legitime.

Ce n'est donc pas de cela que je les blâme. C'est de ce qu'ils ne se lassent point de demeurer dans un état aussi gênant, & aussi incommode que celui-ci. Ils sont comme suspendus entre l'esperance & la crainte. Ils voient une éternité qui les attend, & ils ne savent si ce sera, ou une éternité de bonheur, ou une éternité de misere. Se peut-il que cette incertitude ne les inquiete? Ils peuvent s'en affranchir; soit en s'éxaminant avec soin, soit en arrachant de leur cœur ce qui leur donne sujet de craindre, soit en se procurant ce qui pourroit leur donner lieu d'esperer. S'ils ne le font pas, meritent-ils qu'on les plaigne?

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici fait voir que la consideration du jugement de Dieu peut exciter dans l'ame des mourans divers mouvemens

de crainte, dont les uns ſont innocens d'eux-mêmes, & de leur nature; les autres ſont criminels, & dignes de blâme. Il eſt clair que ces derniers ne peuvent juſtifier les repugnances qu'on a pour la mort. Et pour les premiers, quelque innocens qu'ils puiſſent être d'eux-mêmes, ils ceſſent de l'être, & deviennent vicieux, & dignes de blâme, dès qu'ils s'oppoſent à l'éxecution de la Volonté de Dieu. Ainſi, il eſt toûjours vrai de dire que pour bien mourir il faut être entierement ſoûmis à cette regle ſuprême de nos actions, de nos paroles, & de nos penſées.

CHAPITRE XVIII.

La joye ſpirituelle convient admirablement à un mourant.

LA reſignation avec laquelle on vient de voir que nous devons recevoir la mort n'épuiſe pas nôtre devoir à cet égard là. J'avouë qu'elle ſuffiroit ſi la mort étoit un mal tout pur, ſans aucun mélange de bien. Dans cette ſuppoſition il ne faudroit que la ſouffrir conſtamment. Mais comme elle nous eſt très avantageuſe, il eſt juſte de la recevoir, non ſeulement ſans repugnance, mais avec joye.

C'eſt de cette maniere que les ſaints en ont uſé de tout temps. S. Paul diſoit aux fideles de Ceſarée, que rien ne lui faiſoit peine, & qu'il

ie regrettoit pas la vie, pourvû qu'il pût achever sa courſe avec joye. Ailleurs il aſſûre que out ſon deſir tend à déloger pour être avec eſus-Chriſt, ce qui lui eſt plus avantageux; & dans un autre endroit parlant de tous es fidelles il dit qu'ils aiment mieux être trangers de ce corps pour être avec le Seineur.

C'eſt ce qu'on a vû mille fois en la perſone des Saints Martyrs. Les plus effroyables upplices n'ont pû alterer la tranquillité de leur ſprit, ni troubler la pureté de leur joye. On es a veus gais & rians dans les bûchers, ſur les ouës; & ils ont beni Dieu, & ont chanté ſes ouanges, au lieu de ſe plaindre des douleurs qui es déchiroient.

Ceci ne me paroît pas étrange. Il faut ſeulement ſuppoſer qu'on eſt bien aſſûré de ſa paix & de ſa reconciliation avec Dieu, & qu'on ne oute nullement de ſa grace & de ſon amour. Ceci ſeul poſé eſt-il étonnant que la mort done de la joye.

On aime Dieu. On l'aime même ſouverainement, & par deſſus tout; & on ſe voit ſur e point de ſe preſenter devant lui, de contemler cette ſacrée face, dans laquelle il y a un aſſaſîment de joye, comme parle l'Ecriture ainte, & de s'unir ſi étroitement avec ce rand principe de nôtre bonheur, qu'il ſe- vrai de dire qu'il eſt tout entier en chacun e nous, & qu'il nous remplit de ſa pleniude.

On aime Dieu, & on va ſe trouver dans un tat ſi heureux, & ſi conforme aux deſirs, &

aux inclinations de cet amour, qu'au lieu de l'offenſer comme nous faiſons châque jour, on l'aimera parfaitement & de tout ſon cœur, on le louera, on le benira, & on ne fera abſolument rien qui lui deplaiſe.

On aime tendrement ſon ſaint Fils Jeſus, cet Epoux immortel, qui nous a été enlevé depuis ſi long-temps, & dont l'abſence nous fait verſer tant de larmes. Et on eſt ſur le point de l'aller joindre dans ſon Paradis pour ne s'en ſeparer jamais.

On gemit ſans ceſſe, tantôt des maux qu'on fait, tantôt de ceux qu'on ſouffre. On a mille orages à eſſuyer, mille combats à ſoutenir, mille tentations à vaincre; & on ſe voit ſur le point de gagner le port, & de triompher glorieuſement de tous les ennemis qu'on a ſur les bras.

Peut-on comprendre toutes ces choſes, & n'être pas comblé de ſatisfaction & de joye? N'eſt-il pas vrai même que ces raiſons de ſe réjouïr ſont telles, qu'elles abſorbent tout ce que la chair & le ſang ſont en état de leur oppoſer; un eſprit perſuadé un peu fortement de ce que je viens de dire, regrettera-t-il ce qu'il quitte ſur cette terre? Sentira-t-il la perte de ce peu de biens qu'il y peut avoir poſſedez, & de ces miſerables & troubles plaiſirs qu'il peut y avoir goûtez, la ſeparation de ſes proches & de ſes amis qu'il va quitter? Tout cela, dis-je, peut-il faire la moindre impreſſion ſur ſon eſprit, s'il vient à conſiderer la diſproportion infinie qu'il y a entre ce qu'il perd,

& ce qu'il eſt ſur le point de gagner, entre ce que la vie peut avoir d'aimable, & la felicité qu'il eſpere de poſſeder dans le Ciel.

J'ai déja remarqué qu'on ne s'aviſe pas de regretter ce qu'on perd, lors que cette perte procure quelque choſe de beaucoup plus excellent & plus precieux. Lors par exemple qu'on achete à vil prix une choſe neceſſaire, & dont on ne peut ſe paſſer, on n'a pas regret à ce qu'on en donne, & on s'en défait avec plaiſir. Pourquoi en uſeroit on d'une autre maniere en cette occaſion? Car n'eſt-il pas vrai que ce que la mort nous procure eſt, & plus excellent, & plus neceſſaire, que ce qu'elle enleve? N'eſt-il pas vrai même que l'inégalité & la diſproportion de ces deux ordres de biens eſt extrême, & exclut toute ſorte de comparaiſon?

La ſeule choſe qui pourroit alterer la joye du fidelle, c'eſt le ſouvenir de ſes pechez. Mais la certitude qu'il a que ces pechez lui ont été pardonnez, que Jeſus-Chriſt les a effacez par ſon ſang, & que Dieu ne s'en veut plus ſouvenir, bien loin de l'en punir, ou lui en faire des reproches; cette certitude, dis-je, ſuffit pour empêcher que cette penſée ne trouble la pureté de ſa joye, & pour faire qu'il s'y abandonne ſans craindre qu'elle puiſſe être exceſſive.

C'étoit la penſée de ce celebre Martyr, qui ſouffrit ſi courageuſement à Ferrare vers le milieu du ſiecle paſſé. Il faiſoit paroître une joye

extraordinaire dans le tems qu'on le menoit au ſupplice. On lui en demanda la raiſon, & on lui allegua l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui parut ſi triſte dans ſon agonie. Mais il repondit qu'il y avoit une difference extrême entre l'état de Jeſus-Chriſt & le ſien. *Mon Sauveur*, dit-il, *ne pouvoit que s'affliger, puis qu'il étoit chargé de mes crimes; & moi je me réjouïs de ſavoir qu'il m'en a affranchi, & que je ſuis ſur le point de joindre ce grand Redempteur qui les a effacez par ſon precieux ſang.*

Il eſt donc certain que la joye convient admirablement à un fidelle qui meurt. Il faut ſeulement appliquer à cette diſpoſition ce que j'ai déja dit ſur le ſujet de l'eſperance, dont elle eſt la ſuite. Il peut arriver qu'un veritable fidelle n'y ſoit pas ſenſible, parce qu'il eſt très-poſſible qu'il ne ſoit pas entierement aſſûré de ſa reconciliation avec Dieu. Mais comme il l'eſt ordinairement, comme d'ailleurs il doit toûjours l'être, & que c'eſt ſa faute s'il ne l'eſt pas, il eſt toûjours vrai de dire que la joye eſt l'une des diſpoſitions, qui conviennent le mieux aux mourans. C'eſt même l'une des choſes qui contribuent le plus à faire une mort heureuſe.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Derniere disposition, l'humilité.

ENfin la derniere disposition necessaire à un mourant, c'est une profonde humilité. En effet l'orgueil est bien toûjours ridicule & insupportable, sur tout en des creatures aussi viles, aussi miserables, & aussi criminelles que nous le sommes. Mais il faut avouër qu'il ne l'est jamais autant qu'à la mort.

Premierement cette mort elle même est la production du peché, & la suite funeste de la perte de nôtre innocence. *Les gages du peché sont la mort*, nous dit un Apôtre. Par consequent la mort ne sauroit se presenter à nous sans nous faire souvenir de nôtre peché, c'est-à-dire de l'objet du monde le plus humiliant.

D'ailleurs l'état où la mort nous met, nous privant, & nous dépouïllant de tout ce qui entretient nôtre vanité, & ne faisant de tout ce que les sens remarquent en nous qu'un objet d'horreur; cet état, dis-je, est si propre à nous abbattre, qu'il faut que nôtre orgueil soit épouventable, s'il ne l'aneantit tout à fait.

Enfin on se voit sur le point de comparoître devant le tribunal de Dieu, & de lui rendre conte de tout ce qu'on a fait, de tout ce

qu'on a dit, de tout ce qu'on a penſé depuis ſa naiſſance. La conſcience ſi elle n'eſt tout à fait éteinte & cauteriſée, met devant les yeux tout le mal qu'on a fait, & tout le bien qu'on a omis. Elle convainc par là même qu'on merite tout ce qu'il y a de ſupplices au fond de l'enfer. Eſt-il poſſible que l'orgueil ſubſiſte un moment avec de telles penſées? Et ne faut-il pas qu'il s'évanouiſſe dès qu'elles s'offrent à l'eſprit.

Qu'on juge par là de ce qu'on doit penſer de ceux dont la vanité dure encore alors, & qui non-ſeulement en ont tous les ſentimens dans le cœur, mais ne peuvent s'empêcher de les faire paroître par leurs actions & par leurs diſcours.

On en voit de ceux qui alors même ne peuvent ſouffrir les cenſures & les reproches de leurs Paſteurs, & qui bien loin de reconnoître leurs fautes, d'en gemir, & d'en ſoûpirer devant Dieu, & devant les hommes, les excuſent, les extenuent, ou même les nient.

On en voit de ceux qui donnent des ordres pour leurs funerailles, & qui ſouhaittent qu'elles ſoient les plus magnifiques qu'il ſera poſſible.

On en voit de ceux qui penſent toujours à ſe diſtinguer des autres, dans un temps où ils devroient s'eſtimer heureux de pouvoir ſe cacher aux yeux penetrans de la juſtice celeſte qui les pourſuit.

Peut-on imaginer une preuve plus éclatante de l'aveuglement de nôtre eſprit, & de la depravation de nôtre cœur? Peut-on concevoir une

une conduite plus folle & plus ridicule ? Sur tout y peut-il rien avoir de plus oppoſé aux diſpoſitions les plus neceſſaires à ceux qui veulent mourir ſaintement & Chrétiennement ?

Il eſt certain auſſi qu'on s'en moque dans le monde même. Mais on n'y cõdamne pas aſſez le procedé des vivans, qui faiſant ſemblant de vouloir faire honneur aux morts, en leur faiſant de ſuperbes & de magnifiques funerailles, ne travaillent qu'à ſatisfaire leur propre vanité, ſoit en affectant de paroître ainſi genereux & reconnoiſſans, ſoit en avertiſſant le monde de la nobleſſe & de la ſplendeur de leur race par les honneurs qu'ils font rendre aux perſonnes qui en ſont ſorties.

J'avouë que cette ſeconde eſpece de vanité n'eſt pas tout à fait auſſi inſupportable que la premiere. Mais je ſoutiens que la difference y eſt fort petite. C'eſt toûjours de la vanité, c'eſt-à-dire le plus ridicule & le plus mépriſable de tous les vices. C'eſt même une vanité d'autant plus inſupportable, qu'elle ſubſiſte avec l'idée de la mort, au moins avec celle de la mort des autres, qui nous avertit aſſez de la nôtre, & qui nous met dans la neceſſité d'y penſer.

Qu'on en juge donc comme l'on voudra. Pour moi je declare que rien ne me choque à l'égal de l'objet qu'offre à mon eſprit l'orgueil répandu ſur tout ce qui a quelque relation à la mort. Ces deux idées qui s'offrent à la fois à mon eſprit font un compoſé qui me paroît inſupportable.

Je

Je voudrois donc que les Chrétiens fussent toûjours humbles & modestes. Mais je voudrois sur tout qu'ils le fussent dans tout ce qui a quelque liaison avec la mort, soit avec la leur, soit avec celle d'autrui. Je voudrois que cet objet produisît toûjours son effet le plus naturel, qui est sans difficulté de nous humilier. Je voudrois qu'il nous fît souvenir de ce que nous sommes & de ce que nous serons un jour. C'est ce qui seroit très juste, & qui ne peut-être que salutaire.

CHAPITRE XX.

Qu'une bonne mort est un avantage beaucoup plus rare que la plûpart du monde ne s'imagine.

CE sont là à peu près les dispositions & les sentimens où il faut être pour bien mourir. Il paroît clairement par là que rien n'est plus vrai que ce que je disois au commencement de ce livre, qu'une bonne mort est un avantage aussi rare qu'il est excellent. En effet parmi tant de personnes que la mort enleve il y en a peu qui meurent de cette maniere. Il y en a peu qui avant que de mourir ayent fait leur paix avec Dieu, peu qui par une conversion sincere soient passez de l'état de peché à l'état de grace, peu qui ayent une foi vive, & un

un veritable & sincere amour pour Dieu & pour leurs prochains.

Pour s'en convaincre plus fortement, on n'a qu'à considerer combien est prodigieux le nombre de ceux qui meurent dans leurs pechez, pour me servir de l'expression du Sauveur du monde. On le verra plus distinctement, si on en fait divers ordres, & si on considère ensuite qu'il n'y a aucun de ces ordres, qui ne comprenne une infinité de personnes.

Le premier est de ceux qui meurent en pechant actuellement. Tels sont ceux qui meurent en murmurant contre Dieu, ou même en n'acquiescant point à sa volonté, qui les appelle à quitter le monde. Tels sont encore ceux qui periſſent en des entrepriſes injuſtes & criminelles. Tels ceux qui sont tuez se battant en duel, ceux qui se tuent eux-mêmes, & plusieurs autres qui ne cessent de pecher, qu'en cessant de vivre.

Le second ordre est de ceux qui n'ayant jamais été du nombre des enfans de Dieu & ayant vêcu, les uns dans la profanation, les autres dans l'hypocrisie, & la plûpart dans un, ou dans plusieurs pechez d'habitude, dont ils ne se sont jamais veritablement affranchis par une conversion sincere, sont emportez par des accidens impreveus, qui ne leur donnent pas un moment pour penser à eux-mêmes, ou par des maladies acompagnées de symptomes, qui leur ôtent le libre usage de leur raison, & par consequent les empêchent de faire leur paix avec Dieu.

Le

Le troiſiéme ordre eſt de ceux, qui ayant vêcu de la même maniere que les precedens, voyant approcher la mort, & ayant toute la liberté d'eſprit neceſſaire pour travailler à leur converſion, ou ne s'y appliquent point du tout; ou du moins ne s'y appliquent que foiblement & legerement; donnant preſque toutes leurs penſées au mal qu'ils ſouffrent, aux remedes qu'ils s'imaginent qui les pourroient ſoulager, à leurs affaires temporelles, ou à d'autres objets de même ordre.

Le quatriéme eſt de ceux qui s'y appliquant avec quelque ſoin, n'y en apportent pas aſſez, & quoi qu'il en ſoit ne vont pas juſqu'à une veritable & ſincere converſion, qui les faſſe paſſer de l'état de peché & de condamnation à l'état de juſtification & de grace. Ceux-ci ſont ſans difficulté le grand nombre; c'eſt pourquoi il ſera bon de les partager en divers rangs particuliers.

Le premier eſt de ceux qui bien loin de ſe repentir de quelques-uns de leurs plus grands pechez les ignorent, & ne penſent pas y être engagez. Tels ſont d'ordinaire les idolâtres, les perſecuteurs, les orgueilleux, les envieux, les médiſans, les malins, parmi leſquels il eſt aſſez rare d'en trouver de ceux qui ne s'imaginent qu'ils ſont exempts de tous ces defauts; quoi que non-ſeulement ils y ſoient ſujets, mais qu'ils les portent aux derniers excez. Ne le ſachant pas, comment s'en pourroient-ils repentir? Et ne s'en repentant pas, comment pourroient-ils en obtenir le pardon? Comment pourroient-

roient-ils mourir en la grace & en l'amour de Dieu ?

Le second est de ceux qui ne renoncent pas sincerement à de certains pechez dont ils ne peuvent douter qu'ils n'ayent été possedez, mais y demeurent engagez jusqu'aux derniers momens de leur vie. Par exemple ils ont des ennemis particuliers, & ils ne peuvent se resoudre à leur pardonner ; ou s'ils pensent le faire, ce pardon ne consiste qu'à ne leur faire, & à ne leur souhaitter point de mal, sans avoir pour eux une sincere & veritable affection. Ils ont ruiné la reputation du prochain par des calomnies, & ils ne pensent point à la rétablir par la confession de la verité. Ils lui ont enlevé son bien, & ils meurent sans le lui rendre.

Le troisiéme est de ceux qui faisant tout ce que je viens de dire, pardonnant, souhaittant toute sorte de biens, & de sujets de satisfaction, reparant les injustices qu'ils ont faites, & les prejudices qu'ils ont causez, ne le font que par un mouvement de crainte servile, & par un simple desir d'éviter l'enfer, sans que l'amour de Dieu y ait aucune part. Ce ne sont pas des enfans, ce sont des esclaves & des mercenaires.

Le quatriéme est de ceux qui ayant quelque amour pour Dieu n'en ont pas assez pour le préferer à tout sans exception. Ils ont diverses attaches pour des biens sensibles & temporels, dont ils ne sauroient se défaire, & qui sont tout autrement fortes que le desir

sir qu'ils peuvent avoir de plaire à Dieu, & de le servir. Par exemple, s'il ne faloit que commettre un peché connu pour éloigner la mort de quelques années, & pour recouvrer la santé, ils seroient prêts à le faire. Ils aiment donc la vie & la santé plus qu'ils n'aiment Dieu. Ils craignent plus la mort que le peché. Ils ne sont donc pas encore enfans de Dieu. Ils sont toûjours esclaves du vice.

Le dernier rang comprend ceux dont la conversion semble avoir tous les caracteres d'une conversion sincere, & qui néanmoins sont tellement disposez, que s'ils relevoient de leur maladie, ils retomberoient dans le peché, & se rengageroient tout de nouveau dans les plus criminelles de leurs habitudes. On sait que rien n'est plus ordinaire que cette sorte de conversions. On voit tous les jours des pecheurs qui en font paroître de telles dans des maladies qu'ils regardent comme mortelles, & qui ne le sont pourtant pas. Comme ils ne doutent point qu'ils n'aillent mourir, ils soupirent, ils gemissent, ils implorent la misericorde de Dieu avec toutes les demonstrations possibles d'une repentance sincere. Cependant tout ceci s'évanouït avec le danger, & leurs forces ne sont pas plutôt rétablies qu'on les voit aussi absolument soumis à la tyrannie du peché qu'ils l'étoient auparavant. S'ils fussent morts, on regarderoit leur conversion comme veritable, & on ne douteroit pas qu'ils ne fussent morts

au

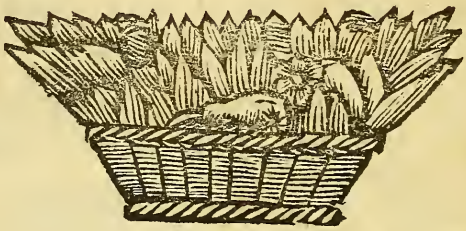
au Seigneur. Cependant la ſuite fait voir le contraire. Pourquoi ne pourroit-on pas ſoupçonner la même choſe de ceux qui ne donnent point d'autres preuves de la ſincerité de leur repentance ? Pourquoi au moins ne croit-on pas que parmi ceux qui ne ſe convertiſſent qu'au lit de la mort, il y en a pluſieurs qui ne ſe convertiſſent pas autrement, & qui par conſequent periſſent.

Voilà donc divers ordres de mourans, qui meurent dans le peché. Il n'y a aucun de ces ordres qui ne comprenne une infinité de perſonnes. C'eſt de quoi on ne peut douter. Combien eſt donc prodigieux le nombre qu'ils ſont tous enſemble ? & de combien excede-t-il le petit nombre des éleus ?

Je connois des gens qui ſoutiennent, qu'il y a celle de ces claſſes qui eſt incomparablement plus nombreuſe que toute celle des enfans de Dieu, & des heritiers de ſon Ciel. Par exemple ceux qui ayant fait des injuſtices ne les reparent, ni à la mort, ni pendant la vie, ne font qu'une partie d'une de ces claſſes. Cependant quel en eſt le nombre ? Qu'y a-t-il de plus ordinaire que ce peché ? Qu'y a-t-il de plus rare que de le voir reparer ? Que chacun en juge ſur ce qu'il en ſait. Pour peu qu'on s'y arrête, on en ſera épouvanté.

Combien peu de même voit-on de mourans, qui ne fuſſent prêts à commettre un peché connu, s'il ne faloit que cela ſeul pour guerir ? Je pourrois dire la même choſe des

autres classes. Mais comme chacun le voi
aussi bien que moi, il n'est pas necessaire qu
je m'y arrête. Il suffira de dire qu'il y a peu d
plus justes sujets, soit de trembler pour soi
même, soit de gemir pour les autres, que celu
que cette pensée fait naître.



LA MORT DES JUSTES,

OU LA

MANIERE DE BIEN MOURIR.

LIVRE SECOND.

De ce qu'on doit faire dans la ſanté pour ſe mettre en état de bien mourir.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a rien qui nous importe autant que de nous ſauver.

LE livre precedent fait aſſez comprendre ce que c'eſt que bien mourir. Il ne reſte maintenant qu'à voir comment c'eſt qu'on pourra ſe mettre en état de mourir de cette maniere. C'eſt ce qu'il y a de plus important, &

& c'eſt auſſi ce qu'on va tâcher d'éclaircir dans ce livre & dans les ſuivans.

Deux choſes ſont neceſſaires pour ſe mettre en état de bien mourir. L'une de le vouloir fortement & ſerieuſement ; l'autre d'y travailler de toute ſa force. La raiſon en eſt que, comme on le verra dans la ſuite, ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſe mettre dans cet état. Il y faut de grands efforts, beaucoup de contention, & beaucoup de perſeverance. On n'y ſauroit réuſſir qu'à force de travail, & d'application ; & ce travail & cette application ſuppoſent un violent deſir, & une volonté ferme, conſtante, & determinée.

Mais comment peut-on manquer d'une telle volonté, ſi on fait attention à deux choſes ? L'une qu'il n'y a rien qui nous importe autant que de nous ſauver ; l'autre que nôtre ſalut depend de la maniere en laquelle nous mourons. Ces deux veritez poſées peut-on ne ſe pas ſoucier de bien mourir ?

Si étant perſuadé de ces veritez on ne ſe mettoit pas en peine de la maniere en laquelle on doit mourir, on ne ſe ſoucieroit pas d'être heureux, & on pourroit même conſentir à être éternellement miſerable. On regarderoit le bonheur & la miſere comme deux choſes indifferentes, & qui n'ont rien qui les diſtingue l'une de l'autre, ou qui merite qu'on préfere la premiere à la ſeconde, ce qui ſeroit ſi viſiblement contraire à toutes les lumieres de la raiſon, & aux penchans les plus naturels du cœur, que je le croi abſolument impoſſible.

Mais

Mais auſſi d'un autre côté comment peut on douter ni de l'une, ni de l'autre de ces veritez, ſi on a quelque legere perſuaſion de ce que la Religion nous apprend? En particulier comment peut on ſavoir ce que c'eſt que le ſalut, & s'imaginer qu'il ne nous importe point de nous ſauver?

Le ſalut emporte deux choſes. L'une eſt la delivrance, l'exemption, de tous les malheurs compris dans la damnation, & qui ſont ſi grands, ſi terribles, que quoi qu'on n'en connoiſſe qu'une très petite partie, on n'y peut penſer ſans fremir. L'autre eſt la poſſeſſion d'une felicité immenſe, & éternelle, qui nous mettra dans une heureuſe impuiſſance de ſouhaitter quoi que ce ſoit davantage.

Comment ſeroit-il poſſible qu'on ne ſe ſouciât, ni d'éviter ces malheurs, ni de poſſeder ces biens? Ne faudroit il pas pour porter l'inſenſibilité juſqu'à cet excez étouffer & déraciner abſolûment l'amour propre, & au lieu de cette forte & invincible attache que nous avons pour nos interêts, nous donner, ou une haine poſitive, & implacable, ou du moins une indifference totale & abſolue pour nous mêmes. Et cela ſe peut-il ſans bouleverſer nôtre nature, ce que tout l'univers enſemble ne ſauroit faire?

Il eſt certain auſſi que perſonne ne doute de la neceſſité du ſalut. Le mal eſt qu'on n'y fait pas aſſez d'attention. Il n'eſt donc pas neceſſaire de la prouver. Auſſi bien le moyen de trouver des preuves plus évidentes que cette verité même qui eſt ſi palpable? Il faut

uniquement s'attacher à la faire ſentir, à la faire entrer dans le cœur. C'eſt à quoi il me ſemble que la meditation ſuivante pourroit être de quelque uſage.

MEDITATION.

IL m'eſt arrivé mille fois de m'amuſer à étudier la conduite de mes prochains, & à y faire des reflexions pour tâcher de la penetrer. Mais, mon Dieu! puis-je bien comprendre la mienne, & parmi tous ces prodiges qui me paſſent y en a-t-il de plus incomprehenſible que ce que je fais tous les jours?

Je n'ai qu'une ſeule affaire, & je n'y penſe preſque jamais. J'y travaille plus rarement encore, que je n'y penſe; & ma vie, qui ne devroit avoir que ce ſeul uſage, & qui ne devroit me paroître courte que dans cette veuë, cette vie ſe paſſe preſque toute entiere à toute autre choſe, & ſe conſume après mille vains & inutiles amuſemens.

De quel côté puis-je conſiderer mon ſalut, avouër que c'eſt le premier, & le plus grand de mes interêts, ou pour mieux dire mon ſeul interêt? Tout depend de là, bonheur, plaiſir, repos, ſatisfaction, honneur, gloire, tout ce qu'il y peut avoir de ſouhaittable & d'avantageux.

Si je manque cette ſeule affaire tout ſans exception eſt perdu pour moi. Il ne me reſtera rien que le fonds de cette miſerable nature, dont la perte & l'aneantiſſement total ſeroit une eſpece de conſolation & de bonheur, tant les au-

autres maux qui m'accableront me rendront cette exception inutile.

Oui, si je manque la grande affaire de mon salut, tout ce qui m'occupe ajourd'hui, ou pour mieux dire tout ce que j'adore, tout ce qui me paroît si charmant dans ce monde que j'idolâtre, tout cela est perdu pour moi, mais perdu pour toûjours, & l'éternité toute vaste, & toute immense qu'elle est, n'aura point de revolution qui me le rende, non pas même pour un moment.

Mais voici quelque chose de bien plus fort. Si je manque cette grande affaire, je perds infiniment plus que tout cela. Je perds Dieu, que je puis posseder, & qui peut être ma portion & mon heritage.

Oui, mon Dieu, si je suis assez malheureux pour me perdre, je te perdrai pour toute une éternité. Je perdrai les tresors inépuisables de ton essence. Je perdrai ce rassasîment de joie, je perdrai ces ineffables contentemens, qui sont inseparables de la contemplation de ta face. L'univers entier pourroit-il me dédommager d'une telle perte? Quel sera donc mon desespoir, si en te perdant il ne me reste absolument rien?

S'il étoit possible de réunir en moi seul la force & l'activité de tous les hommes ensemble, s'il étoit possible de réunir tout le temps que chacun d'eux a vêcu, & d'en composer une vie aussi longue que seroit celle qui resulteroit d'une telle multiplication, toutes les années, toutes les heures, tous les momens d'une telle vie, tous les soins qu'elle donneroit

le moyen de prendre, tous les efforts qu'elle permettroit de faire, n'égaleroient pas, au moins par rapport à moi, l'importance de cette seule & unique affaire, & ce ne seroit pas en acheter trop cher le succès, que de l'acheter à ce prix.

Mais pourquoi cette affaire ne seroit elle pas importante par rapport à moi, qui semble être le seul qu'elle concerne, puis qu'elle paroît telle à tout ce qu'il y a d'intelligent dans le monde, & hors du monde, à Dieu, à ses Anges, & aux Demons.

Les Demons ne negligent rien pour la traverser. Les Anges travaillent à la faire réussir. Dieu même, si je l'ose dire, s'en occupe dans le temps, & s'en est occupé dans l'éternité. Le dessein d'y travailler a fait la matiere de ces adorables resolutions, qui parmi tant de mysteres incomprehensibles qu'elles renferment n'ont rien de plus étonnant que de voir qu'une creature aussi vile & aussi abjecte que moi en ait pû être l'objet. L'Incarnation de mon Redempteur, sa naissance d'une Vierge, sa vie, sa mort, l'effusion de son precieux sang, tout cela peut passer pour tout autant de moyens, dont mon salut est la fin. Tout cela a été resolu, executé, employé, pour me sauver. Serai-je le seul qui ne m'y intereſſe point, moi qui y ai plus d'interêt que personne?

Que je réussisse dans tous mes autres desseins, & que je manque celui-ci seul, que fais-je? que gagnai je? Qu'au contraire je manque tout, & que je réussisse dans ceci seul, que perds-je?

Il

Il n'eſt pas neceſſaire que je gagne ce procez, que je m'éleve à cet emploi, que je me tire de cette affaire. Il n'eſt pas même neceſſaire que je vive. Mais il eſt abſolument neceſſaire que je me ſauve. Cette ſeule neceſſité eſt abſoluë & indiſpenſable. Ceci ſeul importe. Tout le reſte ſe peut negliger.

Cependant comment ſe fait-il que ce ſoit la ſeule choſe que je neglige? Je ſuis diligent, je ſuis empreſſé pour cent autres choſes, que je n'oſerois mettre en parallele avec celle-ci, & qui en effet n'en approchent point. Et je ſuis en repos à l'égard de celle-ci ſeule, qui devroit m'occuper le jour & la nuit, & me tenir inceſſamment en action.

Si l'importance de cette affaire étoit une choſe que j'ignoraſſe, il faudroit examiner de quelle nature ſeroit une telle ignorance, avant que de m'en ſervir à excuſer ma conduite. Mais je puis me paſſer d'entrer dans cette diſcuſſion. Je ſai, je ſuis convaincu, que rien n'eſt plus vrai que ce que je viens de dire. Il ne me reſte pas là deſſus le moindre doute dans l'eſprit. Où puis je donc trouver des excuſes pour me juſtifier devant Dieu, & pour me ſatisfaire moi même.

Je puis en chercher, mais je ne ſaurois en trouver. Il n'en eſt point dont la vanité & la fauſſeté ne parût d'abord par la ſeule conſideration de l'interêt que j'ai à faire ce que je neglige. Mais s'il n'y a point d'excuſe qui puiſſe juſtifier, ou colorer ma conduite, n'y a-t-il pas du moins quelque cauſe ſecrete d'où elle part? Il y en a ſans doute pluſieurs. Mais il n'y en

a point qui ne ſoit honteuſe, & dont je ne doive rougir.

Je neglige mon ſalut, parce que j'ai cent autre choſes à faire. Mais quelles ſont ces autres choſes qui m'occupent? Sont elles neceſſaires? Sont elles même fort importantes? Le ſont elles autant que mon ſalut? Il y auroit de l'extravagance à le penſer. Pourquoi donc faut-il que cela m'empêche de prendre les ſoins neceſſaires pour me ſauver?

Je ne fai rien pour l'éternité, parce que j'emploie tout mon temps à travailler pour le temps même. Mais ce temps eſt il en aucun ſens comparable à l'éternité? Puis-je penſer qu'il vaille mieux de jouir pendant quelques momens d'une felicité imaginaire, que d'en poſſeder une très réelle & très veritable pendant un eſpace qui ne finira jamais?

Si je m'applique à mon ſalut, & que pour y réuſſir je neglige les affaires de cette terre, quelques ignorans ſe moqueront de moi, & me mépriſeront. Mais ai-je un grand interêt à ce que ces ignorans m'eſtiment, & approuvent ma conduite? Quel avantage retirerai-je de cette approbation & de cette eſtime? Quel grand mal m'arrivera-t-il de leurs moqueries & de leur mépris?

Je neglige mon ſalut, parce qu'il conſiſte en des choſes qui ne frappent aucun de mes ſens. Je ne voi point, je ne goûte point, je ne touche point les biens que Dieu veut me donner dans ſon Paradis. Mais qu'importe que je ne les voie point, pourveu que je le croie, & que j'en ſois perſuadé? Ne me conduis-je pas tous

les

les jours par des connoissances qui viennent d'ailleurs que des sens ? Quand j'ensemence mes champs vois-je la moisson que j'en cueillirai ? Quand je prends un remede vois-je l'effet qu'il produira ? N'est ce pas assez que la raison me conduise ? Pourquoi donc ferois-je difficulté de conter sur la foi, qui est incomparablement plus seure que la raison ?

Je neglige mon salut, parce que les soins qu'il en faudroit prendre ne sont nullement agreables. Ils ont tous quelque chose d'amer & de dégoûtant. Mais ne devrois-je pas considerer que la perte de ce salut sera tout autrement fâcheuse & incommode que les soins qu'il faut prendre pour y travailler ? Et d'ailleurs ne fais-je pas tous les jours pour des interêts temporels cent choses aussi contraires à mes penchans que celles qu'il me faudroit faire pour me sauver ?

Enfin je neglige mon salut, parce que je ne souhaitte pas assez fortement de me sauver. Il y a cent autres choses qui me tiennent plus au cœur que celle-ci. Mais n'est ce pas là un aveuglement & une injustice extrême ? Car enfin qu'y a-t-il qui merite qu'on le souhaitte, & qu'on s'y interesse comme le salut ?

Je suis donc très fortement convaincu de l'injustice de mes sentimens, & de l'extravagance de ma conduite. Mais si cela est, d'où vient donc que je ne change pas de conduite & de sentimens ? D'où vient que je continuë toûjours de vivre comme j'ai vêcu ? D'où vient qu'au moins dans ce moment que je viens de faire ces reflexions, & qu'elles me paroissent si

soli-

ſolides, je ne romps pas abſolument toutes ces attaches pour les biens ſenſibles, qui ſont les principales cauſes de tout ce que je condamne dans mes actions?

Il eſt étrange que connoiſſant ſi bien mon devoir, j'aie ſi peu de reſolution & de force pour m'en aquitter. Cette reflexion doit m'humilier, & me faire ſentir toute ma miſere, mais elle ne doit pas me deſeſperer. Cette force qui me manque, & que je ne ſaurois aquerir jamais par moi-même, me peut être communiquée par l'action d'un principe ſurnaturel, qui agiſſe en moi, & independamment de moi, & de toute puiſſance créée.

Oui, ſaint & glorieux Eſprit, Auteur de toute ſorte de bons mouvemens, diſtributeur des dons de la grace, & reparateur des deſordres & des foibleſſes de la nature, & tu peux me fortifier, & me mettre en état de faire ce qui me paroît maintenant le plus difficile. Tu peux détacher mon cœur de la terre, & de ſes biens enchantez. Tu peux l'en degoûter, & lui en donner du mépris. Tu peux me remplir d'amour pour mon Dieu, & me faire ſoupirer avec autant d'ardeur après cette vive ſource de joie, que j'ai ſoupiré juſqu'ici après les objets de mes ſens. Comment cet effet excederoit-il tout pouvoir, puis que tu l'as produit tout autant de fois que tu as ſanctifié de cœurs & que tu en as conſacré pour être les temples de ta Majeſté ſuprême?

Mais auſſi d'un autre côté ſi tu peux produire en moi ce miracle, le refuſeras tu à la très-humble priere que je t'en fais? Comme tu me don-

donnes de voir & de comprendre ce que je dois faire, ne me donneras tu pas la force de le pratiquer ? Tu és un Esprit de force & d'amour. Tu és d'ailleurs un sceau, qui imprimes en quelque sorte tes divines perfections dans les cœurs sur lesquels il te plaît d'agir. Communique moi ces deux en la mesure que tu trouveras à propos. Donne moi d'aimer mes devoirs. Donne moi de les pouvoir accomplir, puis qu'aussi bien je ne saurois ni les accomplir sans les aimer, ni les aimer sans tâcher d'en faire les regles de ma conduite.

CHAPITRE II.

Que le salut depend de la maniere en laquelle on meurt.

IL n'importe pas moins de bien mourir que de se sauver. En effet le salut depend uniquement de la maniere en laquelle on meurt. Si on meurt saintement & Chrétiennement, il est certain & infaillible qu'un moment après on sera pleinement & parfaitement heureux, & que le ciel n'a point de couronnes, de richesses, & de plaisirs, qu'on ne doive posseder sans craindre d'en être privé. Si au contraire on meurt dans de mauvaises dispositions, on est perdu sans retour, & l'enfer n'a point de supplices qu'on ne doive souffrir éternellement.

Les

Les autres fautes qu'on peut commettre peuvent être facilement reparées. Le peché même, la plus grande, la plus groſſiere, & la plus funeſte de toutes les fautes, eſt effacé par la repentance; & le pouvoir de cette vertu eſt ſi admirable, que quoi que le paſſé ne ſe change point, elle fait que les pechez qui l'ont precedée paſſent pour non avenus. *En ces jours là*, dit un Prophete, *on cherchera les pechez de Jeruſalem, & on ne les trouvera point.*

Il n'en eſt pas de même d'une mort impie. C'eſt une faute irreparable, & un mal abſolûment ſans remede, ce qui vient de deux principales ſources.

La premiere qu'on ne meurt qu'une ſeule fois. Si on devoit mourir pluſieurs fois, on pourroit eſperer de reparer à la ſeconde, ou à la troiſiéme, ce qui auroit manqué à la premiere. Mais c'eſt ce qui ne ſauroit arriver. Chacun de nous n'a qu'une mort à ſouffrir. Par conſequent ſi nous mourons mal c'eſt une faute qu'il nous eſt impoſſible de reparer.

C'eſt là ce qui fait le deſeſpoir des damnez. Ils ſouhaitteroient avec paſſion de revenir dans le monde, pour y vivre, & pour y mourir au moins une fois, & pour reparer dans cette ſeconde vie, & dans cette ſeconde mort les faute qu'ils ont faites dans les premieres. Mais c'eſt là un ſouhait vain & inutile. La même loi qui nous aſſujettit à la mort, nous aſſujettit à ne la ſouffrir qu'une fois. *Il eſt ordonné aux hom-*

hommes de mourir une fois, dit le S. Apôtre Heb. IX.

La seconde raison qui fait qu'il n'y a point de remede pour une mauvaise mort, c'est que tout ce qui la suit, de quelque nature qu'il soit, est absolûment inutile. La repentance, les larmes, les prieres, tout ce qu'on peut faire ici de plus salutaire, & de plus utile, ne sert absolûment de rien dans la vie à venir.

Dieu a donné cette vie pour tout delai. Si un moment avant qu'elle se termine nous nous repentons saintement, sa grace nous est assûrée, comme j'espere de le faire voir dans la suite. Mais si nous attendons à nous repentir jusqu'à ce que cette vie soit éteinte, cette repentance, quelque vive, quelque sincere, qu'elle puisse être, ne nous servira de rien.

Je ne saurois me persuader que dans le moment que l'ame des reprouvez se presente devant le tribunal de Dieu, & que voyant d'un côté l'abîme où elle va tomber, & de l'autre la grandeur des crimes qui lui ont attiré ce malheur, elle n'en ait une douleur très sensible, qu'elle ne s'en fasse de cruels reproches, & quelle ne souhaittât fortement d'avoir mieux vêcu.

Voici ce que la Sagesse éternelle prédit aux pecheurs au chap. I. de sacrez Proverbes *Parce que j'ai crié, & que vous avez refusé d'ouir, que j'ai étendu ma main, & qu'il n'y a eu personne qui y prît garde, je me rirai de vôtre calamité, je me moquerai lors que vôtre effroi surviendra. Alors on criera après moi, mais je ne répon-*

répondrai point. On me cherchera de grand matin, mais on ne me trouvera point.

Mettez peine, disoit Jesus-Christ, *mettez peine d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que plusieurs tâcheront d'entrer & ne pourront. Et quand le Pere de famille sera levé, & aura fermé la porte, & que vous étant dehors vous mettrez à heurter à la porte, disant, Seigneur, Seigneur, ouvre nous, lui repondant vous dira; Je ne sai d'où vous êtes.* Luc. XIII. 24. 25.

Que l'on considere attentivement ce que le S. Esprit nous dit dans ces deux passages. Il assûre dans le premier qu'on criera après Dieu, & qu'on le recherchera de grand matin, c'est-à-dire avec beaucoup d'ardeur & d'empressement. Il declare dans le second que plusieurs tâcheront d'entrer. On souhaittera donc d'être reçu en grace. On le demandera. On fera des efforts considerables pour l'obtenir. Mais on les fera inutilement, parce qu'il se trouvera qu'on a trop tardé à les faire, & qu'on a laissé passer le temps auquel on pouvoit les faire avec succès.

Ce mal étant donc absolûment sans remede, il n'y a point d'autre parti à prendre que de faire tout ce qu'on pourra pour le prevenir. D'autant plus que, comme je l'ai déja dit, tout autant qu'il est sûr qu'on est perdu sans retour en mourant mal, tout autant est-il sûr qu'on n'a rien à craindre, & qu'on a au contraire tout à esperer, en mourant saintement & Chrétiennement.

Tout autant donc qu'il nous importe d'éviter l'en-

enfer, & de posseder le ciel & sa gloire, tout autant qu'il nous importe de nous mettre à couvert de la derniere misere, & de posseder la plus parfaite felicité, tout autant nous importe-t-il de bien mourir.

Il nous importe peu de mourir dans la gloire ou dans les richesses. Il nous importe peu d'être louez ou regrettez après nôtre mort. Il nous importe peu qu'on nous fasse de magnifiques funerailles, & qu'on nous éleve de superbes & de somptueux tombeaux. Mais il nous importe infiniment de bien mourir, parce qu'en effet toute l'éternité depend de ce qui se passe dans ce moment.

PRIERE.

C'Est un effet de ta bonté pour moi, ô mon Dieu, que de m'avoir mis au monde par la naissance. Mais je regarde comme un avantage tout autrement grand, & comme une grace incomparablement plus necessaire & plus precieuse, celle de m'en retirer par une bonne & heureuse mort. Sans cette seconde grace la premiere ne me seroit pas seulement inutile. Elle me seroit funeste, & il me seroit beaucoup plus avantageux de n'être point né, que d'être né, & d'avoir vêcu pour t'offenser & pour te perdre. Cela fait qu'après t'avoir remercié de ce que par un miracle de ta puissance tu m'as tiré de mon neant, je te supplie du

fond de mon cœur, que lors que tu trouveras à propos de m'ôter cette vie mortelle que tu m'as donnée, il te plaise de m'inspirer tous les sentimens, & de me mettre dans toutes les dispotions necessaires pour en posseder une plus heureuse dans ton Paradis. Dispose de moi à tout autre égard comme il te plaira. Accorde moi, ou me refuse les biens de la terre, selon que ta sagesse, & ta bonté, le trouveront à propos. Mais quoi qu'il en soit, Seigneur, donne moi de mourir en ton amour, & de ne me separer de ce corps mortel, que pour m'unir à toi l'unique source de ma vie. N'attends pas même à me donner ton secours dans ce dernier moment, où il me sera si absolument nécessaire. Accorde le moi dès cette heure même. Donne moi de bonne heure tout ce qui pourra me servir alors. Et comme aussi bien il n'y a point de moment où je ne puisse mourir, fai qu'il n'y en ait aucun, où je manque de pas une des choses dont j'ai besoin pour mourir en ta grace, & pour pouvoir regner en ta gloire.

CHA-

CHAPITRE III.

Qu'à conſiderer une bonne mort en elle-même, & independamment de ſes ſuites, c'eſt toûjours un bien qu'on ne ſauroit ſouhaitter avec trop d'ardeur.

TOut ce que j'ai dit juſqu'ici fait voir qu'une bonne mort a des ſuites qui nous intereſſent trop pour nous permettre de ne la pas ſouhaitter avec toute l'ardeur poſſible. Mais il n'eſt pas neceſſaire de porter nôtre penſée ſur ces ſuites pour nous convaincre de cette importante verité. Il ſuffit de conſiderer la mort des Juſtes en elle-même. Il ſuffit de faire attention à tout ce qui l'accompagne dans le moment qu'on la ſouffre, & qui precede la jouiſſance actuelle des autres biens qu'elle nous procure, pour nous perſuader que c'eſt un avantage dont on ne ſauroit faire trop d'état.

Pour n'en pas douter on n'a qu'à ſe repreſenter un enfant de Dieu, qui vient à mourir dans les diſpoſitions que j'ai indiquées. Il y a déja quelque temps qu'il a fait ſa paix avec Dieu. Il a de juſtes ſujets de n'en pas douter, remarquant dans toute la ſuite de ſes actions, & dans les mouvemens les plus ſecrets de ſon cœur, des marques certaines d'une regeneration veritable, quoi qu'imparfaite, & moins avancée qu'il ne ſouhaitteroit qu'elle fût.

Sur ce fondement il regarde tous ſes pechez, non-ſeulement comme expiez, mais encore comme actuellement, pleinement, & parfaitement pardonnez, en ſorte qu'il n'y en aura pas un ſeul, qui bien loin d'être puni dans l'enfer, lui ſoit reproché dans le jugement qu'il va ſubir dès qu'il ſera mort.

Il regarde Dieu comme un Pere tendre & charitable, qui l'honore de tout ſon amour, & qui lui reſerve toute la felicité, & toute la gloire de ſon Royaume. Il ne doute point qu'il ne doive la poſſeder, non après une longue ſuite de ſiecles, mais dès le moment que ſon ame aura quitté la priſon du corps.

Imaginons-nous enfin qu'il connoît en quelque ſorte le prix de cette felicité qu'il eſpere. Il n'ignore pas que l'excellence en eſt infinie, & hors de toute comparaiſon, qu'en particulier tout ce que la terre a de plus aimable n'en approche point. C'eſt pourquoi il ne ſouhaitte rien avec tant d'ardeur que de la pouvoir poſſeder. Tout le reſte lui paroît leger, vil, & mépriſable.

Je demande maintenant ſi un homme qui étant ainſi diſpoſé voit venir la mort, paroît fort à plaindre. Ou pour mieux dire je demande ſi l'état où il eſt n'eſt pas très heureux. Je demande même ſi on doit s'étonner de ce qu'on a vû très ſouvent, je veux dire des marques ſenſibles de joye, qu'on a apperçues dans les yeux, & ſur le viſage, de ceux qui mouroient dans ces ſentimens, par exemple dans S. Etienne, de qui l'Hiſtoire Sainte rapporte que ſon viſage parut à ſes ennemis mêmes, à ces

Juges

uges iniques, qui le condamnerent, comme
e visage d'un Ange.

Que l'on compare une telle mort avec quelle
ue ce soit de celles des reprouvez. On y re-
arquera des abîmes de difference.

Qu'on se represente premierement un pecheur
ux prises avec sa conscience. Cette conscien-
e a dormi pendant tout un temps, mais enfin
mort qui se presente dans le temps qu'on
attend le moins, la reveille, l'effraye, & l'ar-
ne de tous ses remords, qui sont d'autant plus
ensibles, qu'il y étoit moins accoutumé. Il ne
rouve, ni dans le passé, ni dans le present,
i dans l'avenir, ni en lui-même, ni hors
e lui, quoi que ce soit qui ne l'épou-
ante.

Le passé lui remet devant les yeux tous les
rimes qu'il a commis. Le present lui repro-
he tous les vices dont il est esclave, toutes les
assions auxquelles il s'est livré. L'avenir lui
ecouvre tous les supplices qu'il va souffrir.
'out lui paroît ennemi, Dieu, les Anges, les
)emons, lui-même. Il s'accuse, il se con-
amne, il se punit par avance, & il est en un
ot si malheureux, que dans l'enfer même il
e le sera gueres davantage.

Qu'on se represente en particulier un Athée,
ui n'ayant travaillé pendant tout le cours de sa
ie, qu'à éteindre les lumieres de sa Raison, &
étouffer la voix de la nature, & de la Con-
cience, qui nous apprennent si distinctement
u'il y a un Juge infiniment éclairé, qui veille
ur nos actions, & n'étant plus en état de se
ire la même violence pour s'empêcher de le

croire, eſt contraint de rendre les armes, & de reconnoître ce qu'il a tâché d'ignorer. Quelle eſt ſa frayeur, quel ſon deſeſpoir, ſe voyant forcé d'éprouver toute la ſeverité de ce Dieu, dont il s'eſt fait un ennemi en lui declarant une guerre ſi inſenſée?

Qu'on ſe repreſente un mondain, qui n'ayant, ni eſtimé, ni aimé, ni recherché, que les biens trompeurs de la terre, & en ayant fait tout ſon bonheur, & toute ſa joye, s'en voit privé tout d'un coup, ſans eſperance de les recouvrer, ni de trouver quoi que ce ſoit qui l'en dédommage. Quelle eſt alors ſa conſternation, ou pour mieux dire ſon deſeſpoir, & que peut-on imaginer de plus triſte que l'état où cette revolution le reduit?

Qu'on ſe repreſente enfin un de ces Demi-Chrétiens, qui n'ayant jamais été veritablement regenerez par l'operation de la Grace, ne poſſedent qu'une de ces ſanctifications imparfaites, qui n'affranchiſſant que de quelques vices, en laiſſent regner quelques autres dans le fond du cœur, & qui par conſequent n'empêchent en aucune façon qu'on ne ſoit toûjours l'eſclave de l'Eſprit malin, & l'objet de la vengeance celeſte. Celui dont je parle n'a point douté juſqu'à ce moment du contraire. Il a crû qu'il étoit du nombre des veritables fidelles, & cette imagination l'a jetté dans une ſecurité, qu'il a priſe très mal à propos pour la paix ſolide des enfans de Dieu. Mais il ſe deſabuſe aux derniers momens de ſa vie, & voit que tout ce qu'il a fait juſqu'à ce temps-là lui eſt inutile, & qu'il eſt auſſi loin que jamais du chemin du ciel.

Quel-

Quelle eſt alors ſa confuſion, quelle ſa douleur, & quel ſon accablement!

Que l'on compare maintenant l'état de quel que ce ſoit de ces divers ordres de mourans avec celui d'un veritable Chrétien, qui expire dans les diſpoſitions, & dans les ſentimens, que j'ai indiquez, & qu'on juge s'il eſt poſſible d'imaginer quoi que ce ſoit de plus oppoſé que la miſere des premiers, & le bonheur des ſeconds. Qu'on juge en un mot ſi à s'arrêter à cette ſeule conſideration, ſans porter ailleurs ſa penſée, on peut s'empêcher d'avouer que c'eſt un bonheur ineſtimable que de bien mourir.

Qu'on voye même ſi les autres ſujets de ſatisfaction qu'on peut avoir en mourant, approchent de celui-ci. Il eſt doux, je l'avoue, de mourir entre les bras de ſes proches, & de ſes plus fidelles amis. Il eſt doux de laiſſer ſes enfans placez, & en état de ſe paſſer des ſecours qu'on leur a donnez. Il eſt doux de laiſſer ſes enfans placez, & en état de ſe paſſer des ſecours qu'on leur a donnez. Il eſt doux de laiſſer après ſoi une bonne reputation, & de ſavoir qu'on ſera univerſellement regretté, & qu'on le ſera même pendant un long-temps. Mais qu'eſt tout cela au prix de mourir de la mort des Juſtes? Et quelle droiture d'eſprit pourroit-on avoir, ſi on trouvoit que la premiere de ces deux choſes approche de la ſeconde?

Qu'on manque de tout, pourveu ſeulement qu'on meure au Seigneur; on n'eſt point à plaindre. Que ceci ſeul manque ayant

tout le reſte, on ne peut être que malheureux.

PRIERE.

QUe j'ai de juſtes ſujets, ô mon Dieu, d'être peu content de moi-même! Je ſuis également inſenſible à mes plus indiſpenſables devoirs, & à mes plus preſſans interêts. Je ſai, je ſuis convaincu, que rien n'eſt plus juſte, rien plus utile, rien plus important pour moi, que de travailler de toute ma force à me mettre en état de pouvoir tranquillement & confidemment remettre mon ame entre tes mains paternelles, lors que tu me la redemanderas au temps que tu as marqué pour ma mort. Cependant malgré cette conviction je neglige ce que je ſai que je devrois faire, & je ne m'occupe qu'à ce que je devrois mépriſer. Je n'ai garde, ô bon Dieu, d'entreprendre de juſtifier, ou même d'excuſer une conduite ſi inſenſée. Au contraire, je la condamne, je la deteſte, & je t'en demande pardon. Mais comme je ſuis incapable de la reformer ſans ta grace, j'implore cette grace toute puiſſante, & je te ſupplie du fond de mon cœur de m'accorder ce ſecours. Aſſiſte moi, Pere charitable, & me mets en état de faire à cet égard, & à tout autre, ce que je dois. Donne moi tout ce qui m'eſt neceſſaire pour bien vivre & pour bien mourir, afin que lors qu'il te plaira de m'appeller à quitter le monde, je puiſſe répondre de telle maniere à ta vocation, qu'en

qu'en quittant la terre j'aille posseder ton ciel, & y jouïr éternellement des biens que tu m'y as preparez, & t'y louer avec tous les Anges, & tous les Saints. Accorde moi cette grace au nom de ton Fils, auquel avec Toi, & avec ton Esprit, soit honneur & gloire aux siecles des siecles, Amen.

CHAPITRE IV.

Qu'on ne doit rien negliger de ce qui peut servir à nous mettre en état de mourir saintement & Chrétiennement.

TOut ce que je viens de dire fait voir clairement qu'une bonne mort a trois qualitez qui doivent nous engager à la souhaitter avec passion, parce qu'en effet elle est I. un bien excellent en soi, II. un bien très utile, & qui procure des avantages inestimables, dont rien ne peut égaler le prix. III. un bien necessaire, & dont il est impossible de se passer.

Qu'on voye si parmi les biens de la terre il y en a un seul, qui à quel que ce soit de ces trois égards puisse entrer en comparaison avec celui-ci. Que ceux qui sont les plus enchantez des grandeurs mondaines, des richesses, & des plaisirs examinent, je ne dirai pas si ces biens trompeurs ont rien d'égal à ce que nous trouvons, dans la mort des Justes, mais s'ils ont quoi que ce soit qui en approche.

Rien donc n'eſt plus juſte que de ſoupirer après ce grand bien, & de dire avec cet ancien Prophete, *Que je meure de la mort des Juſtes, & que ma fin ſoit ſemblable à la leur.* Mais ſuffit-il de faire de tels ſouhaits ? Qui ne ſait que les plus violens ſont très inutiles dans toute ſorte d'occaſions, & ſur toute ſorte de ſujets, s'ils ne ſont accompagnez d'un travail proportionné à la nature du bien qu'on auroit envie de ſe procurer, & aux difficultez qui en traverſent l'acquiſition ?

C'eſt ce qui a lieu principalement dans nôtre ſujet. Car enfin pour mourir de la mort des Juſtes il ne ſuffit pas d'avoir quelque penſée dans l'eſprit, & de ſentir quelque mouvement dans l'ame, moins encore de prononcer quelques mots. On a vû dans le Livre précedent qu'il faut pour cet effet un grand nombre de diſpoſitions, d'actes, & de mouvemens, tous ſi elevez au deſſus de nôtre portée, & ſi oppoſez à la pente de nôtre cœur, qu'il n'y a que la grace qui puiſſe les produire en nous.

Pour acquerir ces diſpoſitions, pour faire ces actes, pour ſentir tous ces mouvemens, il faut faire de grands efforts, & travailler avec beaucoup de contention, & ce qui eſt bien plus, avec beaucoup de perſeverance. D'où vient l'exhortation du Sauveur du monde, que j'ai déja rapportée dans un autre endroit ; *Mettez peine d'entrer par la porte étroite, car je vous dis que pluſieurs tâcheront d'entrer, & ne pourront. Et quand le Pere de famille ſera levé, & aura fermé la porte, & que vous étant dehors*

hors vous mettrez à heurtrer à la porte, disant, Seigneur, Seigneur, ouvre nous, lui répondant vous dira, Je ne sai d'où vous êtes.

Qu'on ne me dise point que ces soins sont penibles & fatigans. Qu'on ne me dise pas qu'ils rendroient nôtre vie amere & ennuyeuse. Je veux que cela soit. De quoi cette consideration sert-elle, si on ne suppose que ces incommoditez qu'on m'objecte peuvent égaler, & contrepeser la grandeur du risque qu'on court en refusant de s'y assujettir? Est-ce là cependant une chose qu'on puisse penser, je ne dirai pas avec quelque verité, mais avec quelque ombre de vrai-semblance? Car enfin ces incommoditez sont extremement bornées, au lieu que le bien qu'on risque est absolûment infini.

Pour éclaircir un peu davantage cette matiere, je remarque qu'on peut pecher en trois manieres contre ce devoir. La premiere en se resolvant determinement à perir. La seconde en ne faisant absolûment rien pour se sauver. La troisiéme en faisant quelque chose dans ce dessein, mais en sorte qu'on ne fasse pas tout ce qui seroit necessaire.

Je croi le premier de ces trois excès impossible à ceux qui ont encore quelque-usage de leur raison. Il faudroit se haïr soi-même pour prendre librement un si effroyable parti. Et se haïr determinement soi-même est quelque chose de trop opposé à la constitution naturelle de nôtre cœur, pour croire qu'on le voye jamais.

Le second est possible, & presque aussi brutal

tal que le premier. Car que peut-on imaginer de moins raisonnable, ou même de plus ridicule, que de se proposer une fin, & de ne vouloir rien faire pour y parvenir ? N'est-ce pas aller directement contre toutes les plus communes notions du bon sens: Aussi voyons nous qu'en toute autre chose les plus fous, de même que les plus sages, suivent constamment la regle que je propose. Les uns & les autres voulant réussir dans quelque dessein cherchent des moyens qui puissent les y aider, & font ce qu'ils peuvent pour les mettre en œuvre.

Ce second excès est aussi assès rare, & il n'y a qu'un petit nombre de personnes extraordinairement profanes, & abruties, à qui on puisse le reprocher. C'est le troisiéme qui est le plus commun. Comme on l'a remarqué en d'autres endroits: tous font quelque chose pour se sauver, mais presque personne ne fait tout ce qu'il faudroit pour réussir dans ce grand dessein.

Peut-on cependant imaginer quoi que ce soit de moins sage qu'un tel procedé? Je le trouve plus ridicule que le précedent. Ne faire rien pour se sauver, est une terrible extravagance, il faut l'avouer. C'est perdre volontairement le bien du monde le plus precieux. Mais ne faire qu'une partie de ce qu'il faudroit pour ne pas perir est à mon sens quelque chose encore de moins supportable. C'est d'un côté perdre ce grand bien qu'on se pouvoit procurer, & de l'autre perdre ce qu'on fait pour se l'acquerir. C'est d'un côté se mettre hors d'état d'y

d'y réuſſir, & de l'autre y travailler inutilement.

Il eſt donc certain que ſi nous avons, je ne dirai pas de la pieté, mais ſeulement du bon ſens, nous ferons tout ce qui eſt abſolûment & indiſpenſablement neceſſaire pour nous ſauver. Mais ce n'eſt pas tout. Le bon ſens veut qu'on faſſe tout ce qui peut être neceſſaire, non ſeulement pour ſe ſauver, mais encore pour aſſûrer ce ſalut, & pour ſe mettre hors de tout danger de ſe perdre.

La raiſon en eſt que cet interêt eſt ſi grand, qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit permis je ne dirai pas d'y renoncer, je ne dirai pas de le negliger, mais de le riſquer. Or c'eſt riſquer une choſe que de ſe contenter d'une ſimple poſſibilité de l'acquerir, qui n'a rien d'incompatible avec une égale poſſibilité de la perdre.

La prudence permet-elle qu'on en uſe de cette maniere à l'égard des grands interêts? N'aſſûre-t-on pas tout autant qu'on peut la vie, l'honneur, la reputation, le bien même? Et ceux qui paſſent pour ſages & pour judicieux ne prennent-ils pas à cet égard toutes les precautions poſſibles, ſans excepter même celles qui paroiſſent les moins neceſſaires? Peut-on cependant ſoutenir qu'aucun de ces interêts ſoit comparable à ceux du ſalut?

Ainſi le ſalut dependant abſolument de la maniere en laquelle on meurt, il eſt evident que tous les ſoins qu'on peut prendre pour ſe mettre en état de bien mourir ſont abſolûment neceſſaires, & qu'il n'y en a aucun qu'il nous ſoit permis de negliger.

Mais,

Mais, dira-t-on, que faut-il faire pour cet effet? Je reponds qu'il y a deux sortes de soins à prendre. Les premiers comprennent ce qu'on doit faire dans la santé, & hors du danger. Les seconds comprennent ce qu'on doit faire dans la maladie & aux approches de la mort. Je parcourrai les premiers dans le reste de ce livre, & je reserve les autres aux deux suivans.

PRIERE.

QUe m'est-il permis de negliger, ô bon Dieu, parmi ce qui peut me servir utilement à me donner le moyen de te posseder? A quoi ne doit pas me porter une si belle & si glorieuse esperance? Mais aussi d'un autre côté de quoi suis-je capable sans ton secours? La foiblesse, ou pour mieux dire, l'impuissance absoluë, que je me sens, & dont j'ai fait tant d'épreuves, ne t'est nullement inconnuë. Quelque instruit que j'en sois, & par ta parole, & par ma propre experience, tu la vois bien plus distinctement que moi même, & elle n'a absolûment rien qui se dérobe à ta connoissance. Qu'elle n'ait rien, ô mon Dieu, dont ta grace & ton pouvoir ne triomphent. Opere en moi, & par moi, ce que je ne ferois jamais de moi-même. Eclaire moi de ta lumiere, condui moi par ton Esprit, soutien moi, & me fortifie par ta grace. Fai que comprenant ce que je dois faire pour ne te pas perdre, je le pratique exactement pendant tout le cours de

de ma vie, adreſſant mes actions, mes paroles, & mes penſées à ce dernier but, ſi digne de les terminer. En un mot, Seigneur, puis que tu veux bien te donner à moi, ne m'épargne aucune des choſes dont j'ai beſoin pour me prevaloir de cette bonne & favorable diſpoſition, où il te plaît d'être à mon égard, afin que de cette maniere toute la gloire t'en appartienne, & que tu ſois également l'auteur du commencement, du progrès, & de la conſommation de cet ouvrage.

CHAPITRE V.

Qu'il faut travailler de bonne heure à ſe mettre en état de bien mourir.

CE que je viens de dire eſt ſi évident, que j'ai de la peine à croire que perſonne me le conteſte. Chacun m'avouera ſans répugnance, & qu'il importe de bien mourir, & qu'il eſt juſte de ne rien negliger de ce qui peut nous en donner le moyen. Mais ſi cela eſt, dira peut-être quelqu'un, d'où vient donc qu'on le neglige? Et comment ſe peut-il que preſque perſonne ne prenne des ſoins que tout le monde regarde comme neceſſaires?

Il n'eſt pas bien difficile de découvrir la cauſe de ce deſordre. On eſt perſuadé qu'il faut travailler à cette importante affaire. On veut s'y appliquer, mais on ne veut le faire que le plus

plus tard qu'on pourra. On veut donner la vie & la santé aux affaires, aux divertissemens, aux plaisirs, & on se propose de penser à la mort dans la vieillesse, dans la maladie, dans les derniers momens qu'on passera sur la terre, ou quoi qu'il en soit dans l'avenir, soit qu'on détermine cet avenir, soit qu'on le laisse indéterminé. On s'imagine que cela suffit, & que le soin que nous devons prendre de nôtre salut ne nous oblige à rien davantage. Ainsi on s'en contente, & la vie se passe sans qu'on l'employe au seul usage qu'il seroit juste de lui donner.

Je ne m'arrêterai pas maintenant à examiner si ce procedé s'accorde, ni avec les maximes de la pieté, ni avec les regles de la justice. C'est ce que j'ai fait dans ma Morale abregée. Je me contenterai de remarquer que ceci ne satisfait point du tout à ce que j'ai mis en avant dans les chapitres precedens.

J'ai prouvé que nôtre salut depend uniquement de la maniere en laquelle nous mourons. J'ai fait voir que si on meurt sans avoir les dispositions, & les sentimens necessaires pour bien mourir, on est perdu sans ressource, on tombe dans un abîme d'où l'on ne se tirera jamais. On sait d'ailleurs qu'on n'a, ni ces dispositions, ni ces sentimens, & que mourant dans l'état où l'on est, on mourra très mal. Peut-on sans porter la stupidité & l'imprudence au dernier excez, perdre un moment pour se mettre à couvert de ce malheur effroyable, à moins qu'on ne soit bien sûr qu'on aura du temps, & tout ce qu'il

qu'il faut pour y pourvoir? Car s'il eſt également poſſible qu'on ait ce temps & ces moyens, & qu'on ne les ait pas, n'eſt ce pas negliger ſon ſalut de la maniere du monde la plus inſenſée que de differer tant ſoit peu à y mettre la main?

Il eſt pourtant vrai qu'il eſt tout au moins auſſi poſſible qu'on n'ait, ni ces moyens, ni ce temps, qu'il l'eſt qu'on les ait. Il eſt très poſſible que ce temps qu'on prend pour ſe preparer à la mort ne vienne jamais. On veut y travailler dans la vieilleſſe, & peut être mourra-t-on dans l'âge viril. On veut s'y appliquer pendant la maladie qui precedera la mort, & peut-être ne mourra-t-on pas de maladie. Peut-être ſera-t-on emporté par quelque accident prompt & impreveu.

D'ailleurs, combien n'y a-t-il pas de choſes qui ſont abſolûment neceſſaires pour travailler à ſe mettre en état de bien mourir, & dont on peut manquer fort facilement? Peut-on par exemple y vaquer ſi on n'a pas le libre uſage de la raiſon? Et qui peut s'aſſeurer de l'avoir alors? En combien de façons n'eſt-il pas aiſé qu'on le perde? Combien n'y a-t-il pas de maladies qui l'ôtent en tout ou en partie?

Peut on ſe diſpoſer à la mort ſans une grace ſurnaturelle, & une aſſiſtance particuliere du S. Eſprit? Et peut-on ſe promettre cette grace & cette aſſiſtance, lors qu'on ne les veut recevoir qu'aux derniers momens? Ne les rejette-t on pas preſentement? Ne veut on pas en être privé pendant tout le cours de la vie?

Et vouloir en être privé pendant tout le cours de la vie est ce le moyen de les obtenir à la mort? Qui est ce qui a de plus justes sujets de craindre d'être abandonné de Dieu aux derniers momens, que ceux qui pendant leur vie, ont étouffé si souvent ses inspirations, & ont refusé si opiniâtrement de lui obeir?

En effet, ne pas vouloir se mettre en état de bien mourir, c'est ne pas vouloir se convertir, n'y ayant que la conversion qui soit absolûment & universellement necessaire pour mourir en la grace & en l'amour de Dieu. Et ne pas vouloir se convertir, vouloir au contraire persister dans la pratique du vice, n'est-ce pas la disposition du monde la plus horrible? N'est-ce pas le comble de l'impieté? N'est-ce pas la plus efficace de toutes les causes qui operent enfin l'endurcissement spirituel, cet état affreux, d'où il est si difficile, pour ne pas dire si impossible de revenir.

Mais je veux qu'on soit à couvert de tous ces dangers. Peut-on me nier que le temps qu'on prend pour se disposer à bien mourir ne soit de tous ceux de la vie le moins propre à y travailler. En gros, plus on attend à le faire, moins on est en état de s'y appliquer avec succès, parce qu'en effet les habitudes mauvaises dont il faudroit se défaire pour y réussir, s'enracinent de jour en jour, & deviennent avec le temps plus fortes, & plus difficiles à vaincre. Il en est de même que des maladies, qui se rendent incurables, lors qu'elles sont negligées.

Mais outre cette consideration generale il est cer-

certain que la vieilleſſe & la maladie oppoſent chacune de ſon côté des obſtacles particuliers à l'execution de ce deſſein, & en rendent le ſuccès extremement difficile.

Il faut avoir obſervé fort negligemment les caracteres de chaque âge & de chaque état pour n'avoir pas remarqué que la vieilleſſe produit d'ordinaire d'auſſi fâcheux effets dans le cœur que dans le corps & dans l'eſprit. Chacun ſait que les vieillards ſont preſque toûjours chagrins, emportez, vanteurs, & par conſequent orgueilleux. Ils ſont plus intereſſez, & plus attachez à la terre, qu'ils n'étoient eux-mêmes dans un âge moins avancé. Enfin ils contractent une certaine ſechereſſe, une certaine dureté de cœur, directement oppoſés à la devotion, & à tous ces mouvemens vifs, tendres, & delicats, qu'elle inſpire pour tout ce qui regarde le ſervice de Dieu & le ſalut. Je ne dis pas que ceci ſoit perpetuel. Je n'ai garde de le pretendre. Je dis ſeulement qu'il eſt ordinaire, & que chacun peut le remarquer fort facilement.

Mais ceci poſé je demande ſi on pourroit prendre un temps moins propre que celui qui nous met d'ordinaire dans cet état pour travailler à ſe diſpoſer à mourir. Il faut pour cet effet exciter dans le fond du cœur tout ce que la pieté fait naître de ſaints mouvemens. Il faut tâcher de les rendre extremement vifs; & on prend pour y travailler un temps où ils ſont d'ordinaire très foibles & très languiſſans en ceux là mêmes qui s'y ſont exercez le plus pendant tout le cours de leur vie. Pour-

roit-on agir d'une maniere moins judicieuse ?

Je dis la même chose de la maladie. C'est le temps du monde le moins propre à prendre ces soins. La foiblesse du corps se communique en quelque façon à l'esprit, & le rend incapable des moindres efforts. La douleur, & les autres symptomes, l'occupent, & absorbent son activité. Le desir de la guerison le tient appliqué. Les pensées de la terre, & l'importunité de ceux dont on est assiegé plutôt qu'assisté, lui causent mille distractions. En un mot on ne sauroit imaginer une conjoncture moins propre à une action qui demande autant de force & de contention que celle-ci.

Le meilleur est donc d'y travailler de bonne heure, & de ne perdre pas un moment pour s'y appliquer. Mais ceci est si évident qu'il ne faut pas tant s'étudier à s'en convaincre, qu'à se l'imprimer profondement dans l'esprit. C'est à quoi la meditation suivante peut être de quelque usage.

MEDITATION.

IL ne s'est point passé de moment depuis ma naissance jusqu'à maintenant, où je n'aye pû mourir. Plusieurs causes que je connois, & plusieurs autres que j'ignore, ont pû produire facilement cet effet. Ceci est certain, & je ne puis en douter.

Cependant combien n'y a-t-il pas de ces momens, dans pas un desquels je ne pouvois mourir

rir sans me perdre? Avois-je en effet dans tous les dispositions necessaires pour mourir de la mort des justes? Avois-je la repentance, la foi, la Charité, & les autres vertus, sans lesquelles on ne peut qu'être l'objet de la colere de Dieu, soit dans la vie, soit dans la mort?

J'ai passé des espaces considerables de temps dans un assoupissement criminel. Il m'est arrivé plusieurs fois de tomber dans des fautes particulieres, & très atroces, & de negliger tout un temps d'en demander le pardon à Dieu. Lors que je le lui ai demandé ce n'a pas été avec la douleur & l'empressement necessaire pour l'obtenir. D'ailleurs quand je fais la reveuë des plus considerables periodes de ma vie passée, combien peu s'en presente-t-il à mon esprit, dans lesquels je puisse me rendre témoignage d'avoir été exempt de tout peché d'habitude?

Si l'on retranchoit de ma vie tout le temps auquel j'ai eu du ressentiment, de la haine, ou de l'animosité contre quelqu'un de mes freres, tout le temps auquel j'ai retenu injustement le bien qui lui appartenoit, tout le temps en un mot auquel j'ai eu des attachemens criminels pour des biens sensibles, étant toûjours prêt à leur sacrifier mon salut & ma conscience, par des pechez connus & deliberez, combien peu y en resteroit-il?

Où serois-je à cette heure, si je fusse mort dans un tel état? Je n'en puis douter. Je serois actuellement dans l'enfer, & j'y souffrirois ces mêmes supplices qui font le malheur de ceux que la justice divine y a condamnez. C'est en-

core ici une verité certaine, dont il ne m'eſt pas permis de douter.

Quelle obligation donc n'ai-je pas à la bonté immenſe de mon Createur d'avoir empêché par ſa Providence que ce qui pouvoit ſi facilement, & ſi naturellement arriver, ne ſoit arrivé en effet? Il n'a pas fait la même grace à pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance, à qui je n'oſerois me preferer. Je les ai vûs mourir, je les ai vûs emporter par des maladies, ou par des accidens imprevûs, qui m'ont épargné. Pourrois-je mettre cette grace à un trop haut prix.

Mais de quoi me ſervira-t-elle ſi je ne prends pas des meſures juſtes pour ne me plus expoſer au danger que j'ai couru juſqu'ici. Comme j'ai pû mourir dans chacun des momens de ma vie paſſée, je puis mourir dans le preſent, & dans chacun de ceux qui ſuivront. Il n'y en a aucun qui ne puiſſe être celui de la venuë de mon Maître. Ne dois-je pas faire en ſorte qu'il me trouve toûjours veillant, toûjours prêt à le recevoir?

Ne dois-je pas, ou me mettre en état de paix & de reconciliation avec Dieu, ou prendre toutes les precautions poſſibles pour m'aſſûrer que j'y ſuis effectivement, & ceci poſé me garder avec tout le ſoin dont je ſuis capable de faire quoi que ce ſoit qui puiſſe me ravir la poſſeſſion d'un tel avantage?

En un mot ne dois-je pas rompre abſolûment avec le peché, me défaire de l'amour des creatures, & me donner tout entier à Dieu,

pour

pour ne m'étudier qu'à lui plaire, & à le servir?

Je sens bien ce qui affoiblit dans mon cœur la resolution que j'en prends, & qui peut-être m'empêchera de l'executer. C'est l'attache que j'ai pour les biens sensibles. C'est la repugnance que j'ai à m'en priver. C'est la vaine & fausse esperance, dont la chair me flatte, d'accorder ensemble les interêts de la terre & ceux du ciel, soit en assignant le present aux premiers, & l'avenir aux seconds, soit en travaillant à la fois aux uns & aux autres.

Mais puis-je me laisser seduire par de si grossieres illusions? Puis-je premierement mettre en équilibre les interêts de cette vie, & ceux de la vie à venir? Quel seroit mon aveuglement si le desir de gagner la terre me faisoit perdre le ciel, & si pour être un peu plus à mon aise pendant ce peu de momens qui peuvent me rester à vivre, je m'exposois au danger d'être malheureux pendant toute la vaste étenduë de l'éternité qui m'attend?

D'un autre côté si je donne tout le present à la terre, suis-je assûré qu'il me restera un avenir, pendant lequel je pourrai travailler utilement pour le ciel? Si cet avenir que je me promets ne vient point, si la mort me l'enleve en m'enlevant moi-même de cette terre, de quoi me serviront tous les soins que j'aurai donnez à d'autres objets?

Enfin comment puis-je croire qu'un tems aussi rapide que celui qui peut me rester à vivre, puisse suffire à m'établir sur la terre, & à m'ouvrir la porte du ciel? A peine suffit-il pour

réüſſir dans quel que ce ſoit de ces deux deſſeins. Mais travailler à tous les deux à la fois, c'eſt le moyen de ne reüſſir, ni à l'un, ni à l'autre.

Si donc je demeure convaincu en moi-même, comme en effet je n'en puis douter, que rien ne m'importe autant qu'il m'importe de me ſauver, que c'eſt là le plus grand & le plus conſiderable de mes interêts, que c'eſt même mon ſeul interêt, & que tous les autres diſparoiſſent & s'évanouïſſent dès que je veux les comparer avec celui-ci, peut-il m'être permis de l'expoſer au moindre danger, & dois je lui refuſer, ni aucun des efforts dont je ſuis capable, ni aucun des momens que la miſericorde divine peut me donner après celui-ci?

Voici donc ma grande & importante affaire. Voici le ſeul legitime objet de mes ſoins. C'eſt à quoi je dois m'appliquer de toute ma force, trop heureux ſi en y travaillant de cette maniere j'y puis reüſſir! Mais dois-je parler ni de forces, ni de pouvoir, moi qui ne puis ignorer ma foibleſſe & mon impuiſſance? Moi qui ſais avec tant de certitude que je ſuis incapable des moindres choſes? Moi qui bien loin de pouvoir faire de bonnes actions ne ſuis pas en état de concevoir de bonnes penſées?

Cette connoiſſance me jetteroit dans le deſeſpoir, ô mon Dieu, ſi je ne ſavois que ta grace a plus de pouvoir que je ne puis avoir de foibleſſe. Je ne ſuis capable de rien, la choſe eſt certaine, mais tu peux me rendre capable de tout. Tu peux m'aſſiſter, & me ſoutenir,

&

& produire en moi ce que je ne puis entreprendre que vainement sans ton assistance.

Mais ce n'est pas tout. Tu n'as pas seulement assez de pouvoir pour suppléer à mon impuissance. Tu as encore assez de bonté pour ne pas refuser de le déployer en faveur de ceux qui se défiant d'eux-mêmes ne mettent leur confiance qu'en toi.

C'est là ma seule ressource, ô mon Dieu. C'est ce qui m'empêche de tomber dans l'abattement. J'espere que tu m'accorderas ce secours, qui m'est necessaire, & que je te demande du fond de mon cœur. N'attens pas, ô bon Dieu, à me secourir aux derniers momens de ma vie. Fai moi sentir dès cette heure même l'efficace salutaire de ton bon esprit. Arrache moi ce malheureux penchant que j'ai pour la terre & pour ses faux biens. Donne moi de ne soupirer qu'après ceux du ciel, ou pour mieux dire qu'après toi-même, qui es le seul tresor capable de m'enrichir.

Fai moi la grace de t'aimer souverainement, & par-dessus tout, & de te consacrer absolûment tous les mouvemens de ce cœur, lequel n'ayant été fait que pour toi ne peut sans s'avilir s'attacher à des objets inferieurs à toi. Saisi toi de ce cœur, ô Dieu, & ne dédaigne pas d'y élever ton trône, & de t'en assujettir tous les mouvemens, en sorte qu'il ne s'y en souleve jamais aucun qui ne soit conforme à ta volonté, & qui ne tende à l'avancement de ta gloire. En un mot, Seigneur, dispose de telle façon toutes choses, que je vive en ta

crainte, & que je meure en ta grace & en ton amour.

CHAPITRE VI.

Pour bien mourir il faut demander de bonne heure à Dieu la grace d'une bonne mort.

IL paroît par tout ce que je viens de dire qu'il n'y a ni de tems à perdre, ni de soins à negliger, pour se mettre en état de bien mourir. Mais que faut il faire dans ce dessein? On ne manque pas de moyens propres & efficaces pour y reussir. Il y en a plusieurs que la misericorde divine nous a donnez, & que sa parole nous indique. Chacun de ces moyens à son efficace particuliere. Mais il est certain qu'il ne faut pas se contenter d'en employer un ou deux. Il faut les employer tous, & c'est en les unissant de cette maniere, qu'on les rendra, non-seulement utiles, mais infaillibles.

La premier consiste à demander à Dieu tous les secours necessaires pour bien mourir. Je presuppose en effet ce que j'ai déja insinué, savoir que les dispositions, & les mouvemens du cœur & de l'esprit, qui sont les plus necessaires pour bien mourir, ne sont pas les ouvrages de la nature, mais les effets & les productions de la grace. Il est vrai de dire qu'ils renferment tout ce qu'il y a de plus beau, &

de

de plus sublime dans la pieté, & l'on sait bien que cette pieté est l'ouvrage du S. Esprit. On sait que de nous-même, comme de nous-mêmes, nous sommes incapables, même d'une bonne pensée. On sait que nous ne pouvons rien qu'en Jesus-Christ, qui nous fortifie, & que si ce grand Sauveur nous abandonne à nous-mêmes, & à nôtre propre conduite, nous ne pouvons que pecher, & que nous perdre.

Mais si la grace nous est necessaire pour bien mourir, qui peut douter qu'il ne soit de nôtre devoir de la demander? N'est-ce pas ici une regle generale, & qui ne souffre point d'exception, que nous devons demander à Dieu tout ce que nous n'avons pas, & que nous souhaittons d'avoir? Ignorons-nous ce que Jesus-Christ nous a dit, *Demandez, & vous recevrez. Cherchez & vous trouverez. Frappez à la porte, & on vous ouvrira.* Ignorons nous ce que S. Jaques nous dit, *Vous desirez, & n'obtenez point, parce que vous ne le demandez pas?*

Je sai que Dieu previent très-souvent nos demandes & nos souhaits, & nous accorde des graces auxquelles nous n'avons pas même pensé. Mais il y auroit bien de l'imprudence à s'endormir la-dessus, & à attendre que Dieu nous accordât de soi-même, & de son propre mouvement, soit cette grace particuliere dont nous parlons, soit les autres. Elles nous sont toutes trop necessaires pour ne pas meriter que nous ne negligions rien de ce qui peut nous le procurer. Nous devons tâcher de nous mettre,

tre, non-seulement dans la possibilité de les obtenir, mais dans l'impossibilité d'en être privez. Il faut tâcher de nous en assûrer la possession, & il n'y a que la priere qui puisse faire cet effet. Sans elle on peut obtenir, & n'obtenir point, mais avec elle on obtient toûjours infailliblement. Il n'est donc pas permis de la negliger, & le grand interêt que nous avons à reussir dans ce dessein nous obligeroit fortement & indispensablement à mettre ce moyen en œuvre, quand même il seroit incomparablement plus penible, & plus difficile qu'il n'est.

Mais ceci est si évident que je ne croi pas que personne me le conteste. J'ai même de la peine à croire qu'il y en ait beaucoup qui manquent absolûment à ce devoir, & à qui il n'arrive jamais de demander à Dieu la grace de bien mourir. Il faudroit pour cela une stupidité, & une profanation extraordinaire. Ce qu'il y a de plus important, c'est qu'il ne suffit pas de demander simplement cette grace à Dieu. Il faut la lui demander de telle sorte qu'on ait lieu d'esperer qu'il ne la refusera pas.

Pour cet effet il faut la demander en premier lieu avec une profonde humilité, étant vivement & fortement convaincu, non-seulement qu'on ne la merite pas, mais qu'on meriteroit d'en être privé, & qu'il faut necessairement que la bonté & la misericorde de Dieu soient immenses & incomprehensibles pour ne pas rejetter nos prieres, & pour ne nous pas refuser ce que nous prenons la liberté de lui demander.

Il

Il faut en deuxiéme lieu la lui demander avec ardeur, ſouhaitant fortement de l'obtenir, & ſe mettant pour cet effet dans l'eſprit tout le beſoin que nous en avons ; & toute l'étenduë du malheur qui nous accableroit ſi nous ne mourions pas ſaintement & chrétiennement.

Il faut en troiſiéme lieu ne ſe pas contenter de demander à Dieu cette grace une fois ou deux. Il faut reiterer cette demande le plus ſouvent qu'il ſera poſſible. En effet la perſeverance eſt une des conditions les plus eſſentiellement neceſſaires à une bonne priere, & rien ne peut la rendre plus efficace que cette ſainte opiniatreté, comme l'exemple de la Cananeënne, & la parabole du Juge inique le font voir ſi diſtinctement.

Enfin il faut accompagner cette priere d'une ſainte confiance en la bonté & en la miſericorde de Dieu. Car rien n'eſt plus conſtant que la maxime de S. Jaques, qu'il faut demander avec foi, ſi on veut obtenir, & le Fils de Dieu nous apprend qu'elle eſt cette foi, qui eſt ſi neceſſaire pour rendre nos prieres utiles & efficaces, diſant aux Apôtres ; *Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, & il vous ſera fait.* Matt. XI. 24.

Je me contente d'indiquer tout ceci en un mot, l'ayant expliqué plus au long dans le premier tome de mes Eſſais de Morale. Je dis ſeulement qu'en demandant de cette maniere on peut s'aſſûrer d'obtenir infailliblement, cette grace étant de l'ordre de celles que Dieu

ne

ne refuſe jamais à ceux qui les lui demandent en la maniere qu'il a preſcrite dans ſa parole.

Qu'on juge après cela s'il eſt permis de negliger un tel ſoin, & ſi ceux qui ayant refuſé de le prendre, & de demander à Dieu ſon ſecours pour la derniere heure, ne l'obtiennent point, & meurent dans l'impenitence, meritent qu'on les plaigne, & ne ſont pas dignes au contraire de toute la haine de Dieu, & de toute l'horreur de ſes creatures.

PRIERE.

JE ſai, Seigneur, que ta grace m'eſt neceſſaire, & pour bien vivre, & pour bien mourir. Je ſai d'ailleurs que le moyen le plus infaillible pour obtenir cette grace, c'eſt de te la demander avec foi, avec humilité, & avec ardeur. Mais quelque perſuadé que je ſois du beſoin que j'ai d'une telle grace, je ſens bien que je ne te la demande pas comme il le faudroit pour avoir une ferme & ſolide eſperance de l'obtenir. Rien n'eſt ſi froid, rien ſi languiſſant, que mes prieres, & que mes deſirs. Gueri moi de ces langueurs, ô mon Dieu. Inſpire-moi un deſir ardent pour ta grace, & pour tous les avantages qu'elle me peut procurer. Donne moi de regarder tout le reſte avec mépris. En un mot, Seigneur, accorde moi tout ce qui m'eſt neceſſaire pour te poſſeder, tout ce qui m'eſt neceſſaire pour l'obtenir de ta grace, & par conſequent tous les ſecours

dont

dont j'ai besoin pour te le demander comme il faut. Donne moi ton Esprit de priere, qui m'apprenne ce que c'est que je te dois demander, & comment c'est que je te le dois demander, ou plutôt qui m'inspire les demandes que je te dois presenter, & s'explique lui-même au fond de mon cœur par ces gemissemens & par ces soûpirs qu'il est impossible de representer. Accorde moi cette premiere grace, qui peut me procurer toutes les autres, & par elles tout ce qui je puis souhaitter. Commence de cette maniere ta bonne œuvre en moi. Mais après l'avoir commencée ne l'abandonne point, & ne cesse d'y travailler, jusqu'à ce que tu l'ayes conduite à sa perfection.

CHAPITRE VII.

Pour se mettre en état de bien mourir il faut bien vivre.

C'Est-là le premier moyen de bien mourir. Le second c'est de bien vivre. Je n'en connois point de plus necessaire, ni de plus efficace, que celui-ci. Sans ce second le premier dont j'ai parlé ne peut-être que très-inutile. Car comme le dit cet aveugle que Jesus-Christ avoit gueri, *Nous savons que Dieu n'exauce point les mechans, mais si quelqu'un est serviteur de Dieu, & fait sa volonté, il l'exauce.* C'est pourquoi Dieu disoit à l'ancien peuple par

par la bouche d'un de ſes Prophetes, *Quand vous étendrez vos mains je cacherai ma face arriere de vous. Quand vous multiplierez vos requêtes je ne les exaucerai point. Car vos mains ſont pleines de ſang.*

Quand je parle au reſte de bien vivre, je n'entends pas vivre en honnête homme ſelon le monde, & s'abſtenir ſimplement de quelques pechez groſſiers & exterieurs, dont les moins devots ſont choquez. J'entends vivre ſaintement & Chrétiennement, aimer veritablement Dieu & le ſervir, obſerver exactement les regles que ſa ſainte loi nous preſcrit, ſe rendre maître de ſes paſſions, mortifier ſa chair, & agir en toute ſorte d'occaſions en veritable Diſciple de Jeſus-Chriſt, en enfant de Dieu, & en heritier de ſa gloire & de ſon royaume.

C'eſt ce qu'il importe de pratiquer pour ſe mettre en état de bien mourir. En effet on a déja vû que pour bien mourir il faut principalement trois choſes. Il faut faire, ou avoir fait, ſa paix avec Dieu. Il faut être appliqué actuellement à ſon devoir lors que la mort ſe preſente. Il faut enfin exercer, & reduire en acte la plupart des vertus que la converſion fait naître. Mais comment peut on pratiquer quelle que ce ſoit de ces trois choſes qu'en vivant ſaintement & Chrétiennement?

Comment peut-on faire ſa paix avec Dieu, comment peut-on obtenir de ſa bonté la remiſſion des outrages qu'on lui a faits, que par une veritable & ſincere converſion? Et cette converſion pourroit elle être, ni ſincere, ni veri-

veritable, ſi elle étoit ſeparée de la pratique des bonnes œuvres, ou jointe à l'eſclavage du vice?

Comment ſe peut-il que la mort nous trouve appliquez à nôtre devoir, ſi pendant tout le cours de nôtre vie nous nous conduiſons par les mouvemens de la chair, & ne cherchons qu'à ſatisfaire les plus injuſtes de nos paſſions?

Enfin comment pourrons nous à l'heure de nôtre mort exercer les vertus que la grâce inſpire, ſi nous n'en aquerons de bonne heure les habitudes? Quels actes de foi, de charité, d'humilité, de reſignation, ferons nous alors, ſi nous ne ſommes ni fidelles, ni charitables, ni humbles, ni ſoumis à la volonté de Dieu? Qui ne ſait qu'en toute ſorte de ſujets rien n'eſt plus difficile que de faire des actes tant ſoit peu parfaits & reguliers, ſi on ne s'y eſt exercé & appliqué de bonne heure?

Lors qu'on meurt on ſoutient un combat terrible. On a ſur les bras tous les ennemis de nôtre ſalut, la mort, le Demon, les foibleſſes de la nature, la conſcience. Quelle force & quelle adreſſe ſpirituelle ne faut-il pas pour être victorieux dans un tel combat? Et quoi que le bonheur éternel, & l'éternelle miſere dependent de ſon ſuccez, on ne daignera pas ſe preparer pour le ſoutenir? on ne s'exercera pas par avance? Comprend-on une telle ſtupidité?

C'eſt tout ce qu'on peut faire que de bien mourir après avoir bien vêcu. Encore faut-il pour cela des ſecours très-particuliers du S. Eſ-

prit. Mais une mauvaiſe vie ne peut être naturellement ſuivie que d'une malheureuſe mort. Il eſt vrai que je ne pretends pas nier que le contraire ne puiſſe arriver. J'eſpere même de le prouver dans la ſuite. Mais je ſoutiens que rien n'eſt plus rare que ce miracle. On n'en trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire Sainte, & on doit conclure de là que c'eſt quelque choſe d'extraordinaire. Ainſi ce ſeroit porter l'imprudence au dernier excès que de s'endormir là-deſſus, & de vivre dans l'impenitence en eſperant de ſe repentir à la mort.

J'ajoûte que quand même on ſe convertiroit en mourant, & que cette converſion ſeroit veritable, & par conſequent ſalutaire, il ſeroit, ou impoſſible, ou du moins extremement difficile, de s'aſſûrer de ſa ſincerité, & conſequemment de ſon utilité. La raiſon en eſt qu'elle ſeroit deſtituée du plus ſenſible, & du plus certain de ſes caracteres, qui eſt l'amendement. Car il eſt certain que l'amendement ne paroît que lors qu'on laiſſe paſſer un grand nombre d'occaſions de retomber dans les mêmes fautes, ce qui demande viſiblement un eſpace conſiderable de temps.

Ce caractere donc qui eſt le principal, manquant toûjours aux converſions que la grace n'opere qu'aux derniers momens, il eſt extremement difficile qu'elles ſoient accompagnées d'une certitude entiere de leur ſincerité, & par conſequent de la paix de la conſcience. Ceci ſeul ne devroit-il pas porter efficacement à ſe convertir de bonne heure? Car qu'y peut il avoir

voir de plus triſte que de mourir ſans ſavoir ſi c'eſt l'Enfer ou le Paradis qu'on eſt ſur le point d'avoir pour partage?

Qu'on s'applique donc de bonne heure à l'étude & à la pratique de la pieté, ſi on ſouhaitte de mourir dans l'amour & dans la grace de Dieu, & dans le ſentiment de cette grace & de cet amour. Qu'on vive de la vie des juſtes, ſi on veut mourir de leur mort. Qu'on ſe mette en état de pouvoir dire avec l'Apôtre, *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma courſe, j'ai gardé la foi*, pour pouvoir ajoûter de même que lui; *Quant au reſte la couronne de juſtice m'eſt reſervée, laquelle le Seigneur juſte juge me rendra en cette journée là.*

PRIERE.

JE ne manque pas de motifs, ô Dieu, pour m'appliquer à l'étude de la ſainteté & de la juſtice. Toute ſorte de raiſons m'y engagent de la maniere du monde la plus preſſante. Avec cela néanmoins j'ai de la peine à m'y reſoudre, & beaucoup plus à l'executer. Tout au plus je forme de tems en temps quelques vains projets; mais lors qu'il faut venir à l'execution le plus leger obſtacle m'arrête, & je me trouve incapable des moindres efforts. En un mot, Seigneur, je ſuis foible, & ton aſſiſtance m'eſt neceſſaire. Ne me la reſuſe pas, ô mon Dieu, quelque indigne que j'en puiſſe être. Remedie par ta grace à toutes les imperfections & à tous les déreglemens de ma miſera-

ble nature. Arrache de mon cœur ce malheureux penchant qu'il a pour le mal. Mets en sa place une puissante inclination pour le bien; j'entends le bien veritable, qui est la pieté. Fai que je m'y porte de tout mon poids. Fai pour cet effet que je l'aime fortement & sincerement, qu'il fasse tout mon plaisir & toute ma joye. C'est ainsi que je le pourrai pratiquer, & par consequent te plaire pendant la vie, & te posseder après la mort.

CHAPITRE VIII.

Pour se mettre en état de bien mourir il faut de bonne heure se détacher de la terre.

LE troisiéme moyen est également propre, & à nous mettre en état d'employer utilement & efficacement le second, & à nous faire réussir dans le dessein principal, qui fait qu'on les employe tous deux, pouvant servir également à faire qu'on vive bien, & qu'on meure bien. On fera en effet l'un & l'autre si on se détache de la terre, & de ses faux biens, & si en reconnoissant le neant & la vanité de ces objets trompeurs on cesse d'en être aussi enchanté qu'on l'est ordinairement.

Car pour le premier pourquoi peche-t-on si souvent, soit en negligeant les devoirs que Dieu nous

nous prescrit, soit en se portant aux excez qu'il nous defend, que parce qu'on aime les biens de la terre, sa gloire, son éclat, son élevation, ses richesses, & ses plaisirs, & qu'on veut absolûment en jouïr, & les posseder? Qu'on retranche les pechez que cet amour déreglé des biens perissables nous fait commettre, qu'on les retranche, dis-je, de la multitude presque infinie de ceux que nous commettons; à peine en restera-t-il un seul. Ainsi nous guerir de l'attache que nous avons pour ces vains objets ce seroit aller au devant de la plûpart des fautes où nous tombons, & par consequent rendre nôtre vie aussi pure qu'elle est déreglée.

D'un autre côté d'où vient la repugnance que nous avons pour la mort, que de ce même amour criminel des biens de la terre? Nous ne pouvons nous en détacher. Ainsi la mort devant nous les enlever, & les aneantir tous à nôtre égard, il n'est pas étonnant qu'elle nous paroisse extraordinairement affreuse, & que nous la regardions avec horreur.

Tout cela n'arriveroit pas si nous n'avions point d'attache pour les biens sensibles, ou du moins si nous ne les estimions & ne les aimions qu'autant qu'ils le meritent. Comme leur utilité & leur excellence sont extremement bornées, nous ne les aimerions presque point, & cela étant, d'un côté leur consideration ne nous porteroit jamais à offenser Dieu, & à risquer le grand interêt de nôtre salut, & de l'autre nous ne laisserions pas de recevoir la mort a-

vec joye ; encore qu'elle doive nous les enlever.

Peu de gens me nieront ce que je viens de dire, mais il y en aura moins encore qui le pratiquent. Je n'en excepte pas ceux là mêmes qui s'imaginent de le pratiquer le mieux. On se fait deux illusions extremement dangereuses sur ce sujet.

La premiere, qu'on s'imagine de remplir suffisamment ce devoir en se détachant de quelque bien particulier qu'on voit très distinctement qu'on ne peut rechercher sans crime, encore qu'on demeure toûjours également enchanté d'un autre dont l'amour n'est peût-être pas plus innocent. On renoncera au plaisir, & on demeurera esclave de l'interêt. On se mettra audessus de l'interêt, & on aimera excessivement le plaisir. On renoncera à l'un & à l'autre, & on s'abandonnera à l'ambition, on à la vengeance, ou à quelque autre semblable passion.

Ce n'est pas là le détachement que Dieu demande de nous. Ce n'est pas là celui qui peut nous donner le moyen, soit de bien vivre, soit de bien mourir. C'est un détachement general & universel, qui ne renonce pas à un bien sensible pour en prendre un autre de même nature, mais qui renonce à tous pour ne nous attacher qu'à Dieu.

La seconde illusion n'est gueres moins dangereuse que la premiere, & est d'un autre côté plus commune & plus generale. Elle consiste à s'imaginer que les objets qui ne sont pas expressement defendus ne sont pas partie de ce mon-

monde, dont Dieu nous ordonne de nous détacher, ou ce qui revient à la même chose, que lors que l'attache que nous avons pour ces biens ne nous porte pas à commettre quelque peché expressement marqué dans la loi de Dieu, cette attache ne peut avoir rien de criminel.

Sur ce fondement on en voit une infinité, qui ne doutent point que leur conduite ne soit irreprehensible, sous pretexte qu'ils ne tombent dans aucun de ces pechez grossiers & exterieurs, qui sont si ordinaires aux impies & aux scelerats, quoique d'ailleurs ils soient éternellement dissipez, qu'ils mênent une vie molle & voluptueuse, qu'ils soient extremement jaloux de leur reputation, & sensibles aux plus legeres marques de mépris.

Peut-on imaginer une erreur plus grossiere que celle-ci? Car enfin toute attache à la creature, qui se termine à elle, & qui ne conduit point au Createur, est dès là même très criminelle, comme on l'a fait voir dans un autre ouvrage. Dieu seul est le veritable centre des cœurs. Il est seul la fin legitime de leurs mouvemens, & il ne nous est permis de chercher nôtre repos qu'en sa seule possession. Ainsi si nous souhaittons, soit de bien vivre, soit de bien mourir, détachons nous de tous les objets creés, quels qu'ils soient, & ne donnons nôtre cœur qu'à Dieu, qui seul est capable de le rendre heureux. On trouvera dans la meditation suivante les motifs qui doivent nous porter à la pratique de ce devoir.

MEDITATION.

J'Ai lû mille fois dans l'Ecriture que le monde n'a rien d'aimable, que ce n'eſt autre choſe qu'une vaine & creuſe figure, qu'une ombre qui paſſe & s'évanoüit. Et il eſt certain que l'autorité ſupreme du Dieu, dont ce livre ſacré eſt la parole, doit ſuffire pour m'empêcher d'en douter. Mais il n'eſt pas neceſſaire d'avoir recours à la foi pour m'en perſuader. Ma propre experience peut m'en convaincre.

A quoi me ſuis-je appliqué depuis que j'ai quelque uſage de ma raiſon? Mille differentes occupations ont juſqu'ici partagé ma vie. Elles ont été ſi peu ſemblables les unes aux autres, qu'on diroit qu'elles avoient des principes tout oppoſez. Cependant, quand j'y penſe avec quelque application, je voi que toutes ces occupations, qui paroiſſent ſi differentes, venoient d'une même ſource & tendoient à un même but. J'ai été poſſedé de l'amour du monde. Je l'ai cherché, je l'ai ſervi, je l'ai adoré. C'eſt là en un mot le precis & l'abregé de ma vie.

Je n'ai penſé la nuit, & je n'ai travaillé le jour, qu'à cela ſeul. Mais quel ſuccès a eu ce travail? Et quel eſt le fruit de toutes ces peines? Premierement, j'ai formé une infinité de deſſeins, que j'ai été contraint d'abandonner après avoir fait divers efforts pour y réuſſir. Tantôt l'experience m'a fait voir que je n'avois pas pris des meſures juſtes. Le temps m'a découvert

vert des obſtacles que je n'avois pas prevus, on m'a convaincu de la grandeur des difficultez qui m'avoient paru faciles à vaincre. Tantôt un concurrent importun a rompu toutes mes meſures, & ma ſupplanté. Tantôt un ami infidelle, ſur le quel je contois comme ſur moi-même, m'a manqué au beſoin. Tantôt un ennemi découvert m'a traverſé tout ouvertement, & a eu plus de pouvoir & plus de credit que moi.

J'ai réuſſi quelquefois. Mais, outre que ces evenemens heureux ont été aſſez rares, de quoi m'ont ils profité? Mes paſſions en ont elles été moins vives, & mon cœur en a-t-il eu plus de ſatisfaction ou plus de repos? Tout au contraire ce feu eſt devenu plus âpre à proportion qu'il a eu plus de nourriture. Je n'en ai été que plus hardi & plus entreprenant, & je ſens bien, que ſi je n'avois réuſſi, ma vie n'en auroit été que moins agitée.

Mais quand même le ſuccès auroit toûjours repondu à mes deſſeins, puis-je bien m'imaginer que j'en aurois été plus heureux? Ces biens après leſquels j'ai tant couru juſqu'ici, ont ils le pouvoir de calmer mes inquietudes? Pourroient-ils bien aſſouvir toute l'avidité de mon cœur? Comment pourrois-je me l'imaginer, puis que ma propre experience me convainc aſſez que ce qui paroît le plus doux lors qu'on le pourſuit, eſt ce qui dégoute le plus lors qu'on le poſſede?

Quand même j'en ſerois content, ne ſeroit-ce pas aſſez de ſavoir que je n'aurois aucune raiſon de l'être? En effet, ni quel que ce ſoit

de ces biens, après lesquels j'ai tant soûpiré, ni tous ensemble ne sauroient me guerir de mes veritables maux, ni pourvoir à mes plus pressantes necessitez. Ils ne sauroient, ni me rendre veritablement heureux, ni m'empêcher même d'être miserable.

Quels sont les plus dangereux & les plus fâcheux de mes maux? Ce sont sans difficulté les tenebres de mon esprit, & les mauvais penchans de mon cœur. C'est mon ignorance, mon incapacité pour connoître la verité celeste & surnaturelle, mon attachement pour les creatures, ma negligence, mon indifference pour le Createur, ma legereté, mon orgueil, mon attache à mon propre sens, les playes que mes pechez actuels ont faites, non à mon corps, mais à mon ame, la colere de Dieu qu'ils m'ont attirée, les remords qu'ils me font sentir, & la foiblesse où ils me laissent, & qui m'empêche de travailler avec la contention necessaire au grand ouvrage de mon salut.

Ce sont là mes veritables maux. Ce sont ceux dont il m'importe le plus de guerir. Les biens du monde ont ils le pouvoir de m'en delivrer. Peuvent ils même les diminuer & les adoucir? Tout au contraire ils les augmentent, & les rendent plus dangereux & plus incurables.

D'ailleurs, quand même ils auroient quelque utilité, cette utilité se borneroit dans le court espace de cette vie, dont une bonne partie a déja passé avec une rapidité qui m'étonne, & dont

dont l'autre eſt très incertaine, & quoi qu'il en ſoit ne ſauroit aller bien loin.

Mais ils ſont abſolûment inutiles pour toute l'éternité qui m'attend, pour cette éternité qui m'abſorbera, & qui dès maintenant même abſorbe la petite capacité de mon eſprit, & confond toutes mes penſées.

Quoi que mon cœur ſoit en poſſeſſion de faire à mon eſprit les plus groſſieres illuſions, quoi que je ne ſois que trop ſujet à me perſuader ce que je ſouhaitte, je ſens bien que je ne ſaurois m'imaginer, pas même pendant un moment, que ces biens que j'ai tant aimez, puiſſent être de quelque uſage dans la vie à venir, ni m'empêcher de douter que tout ce qui m'en peut reſter pendant ce periode d'une ſi immenſe étenduë, ne ſoit d'un côté le ſouvenir des excez où ils m'ont porté, & de l'autre la confuſion que j'aurai de leur avoir donné un temps & des ſoins qui pouvoient avoir un meilleur uſage.

Puis que c'eſt ainſi que j'en dois juger dans toute l'éternité, dans cet état où la verité ſe découvrira toute nuë, & où l'on ne ſera plus abuſé, ni par les prejugez, ni par les paſſions, ne dois-je pas en faire le même jugement dès cette heure? Ne dois-je pas concevoir un ſouverain mépris pour ces vains objets, dont la recherche m'a juſqu'ici coûté tant de peines, m'a fait expoſer à tant de dangers, & ce qui eſt incomparablement plus fâcheux, m'a fait commettre tant de pechez, dont le ſouvenir m'accable?

Je vous abandonne donc, vains & miſerables amu-

amuſemens, fantômes trompeurs, creuſes & fauſſes images, qui n'avez rien de réel & de veritable, que le funeſte pouvoir que vous avez de nous éblouïr, & conſequemment de nous perdre. Je n'aurai plus que mépris & qu'indifference pour vous.

C'eſt après toi ſeul que je commence de ſoupirer, Ocean immenſe de toute ſorte de biens, inépuiſable ſource de lumiere, de force, de vie, de ſatisfaction, de bonheur. Laſſé de courir après les chimeres qui m'ont ébloui, j'ai recours à toi, & je te prie de fixer enfin mes agitations, & de calmer mes inquietudes.

Je ne crains pas que tu me rejettes, miſericordieux, & charitable Redempteur des hommes. Je ne crains pas que tu dédaignes d'accepter un cœur qui ne t'eſt offert qu'après t'avoir été ſi inſolemment refuſé dans le temps que tu t'abaiſſois à le demander. Tu le pourrois ſans doute ſans intereſſer ta juſtice. Tu le ferois même ſi cette juſtice étoit l'unique principe de tes actions. Mais comme tu és auſſi miſericordieux que juſte, comme cette miſericorde eſt inépuiſable, & ne ſe laſſe, ni ne ſe rebute jamais, j'ai lieu d'eſperer que tu accepteras ce vil, ce miſerable preſent que j'oſe te faire, ou pour mieux dire j'en ſuis plus ſûr que je ne le ſuis de ce que je voi de mes propres yeux.

Je ne crains donc rien de ce côté là. Mais mon Dieu, c'eſt ma foibleſſe, c'eſt ma legereté, c'eſt mon inconſtance, qui m'épouvante. Je crains que ce cœur, qui te cherche preſente-

tement, t'abandonne dans quelque temps, & retourne aux vains & criminels objets qu'il a tant ſuivis. Je le connois aſſez pour ſavoir qu'il n'y a point d'extravagance, ni d'injuſtice, dont il ne ſoit très capable.

Mais, mon Dieu, je connois auſſi en quelque maniere l'étenduë immenſe de ton pouvoir & de ta bonté. Je ſai que tu peux captiver & fixer ce cœur. Je ſai qu'il t'eſt aiſé de t'en rendre maître, & de l'attacher à toi par des nœuds qui ne ſe rompent jamais. Tu ne manques d'ailleurs, ni de miſericorde, ni de bonté pour le faire. Ne puis-je pas eſperer d'en reſſentir les effets?

Ne me les refuſe pas, ô mon Dieu. Ne me refuſe aucun des ſecours de ta grace, qui me peuvent être neceſſaires pour m'attacher tellement à toi, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautez, ni les puiſſances, ni les choſes preſentes, ni les choſes à venir, ni la hauteſſe, ni la profondeur, ni aucune autre creature, ne ſoient jamais capables de me ſeparer, ſoit de l'amour, dont tu m'honores en Jeſus-Chriſt, ſoit de celui que je m'oblige preſentement d'avoir pour toi dans le temps & dans l'éternité.

CHA-

CHAPITRE IX.

Pour se mettre en état de bien mourir il faut de bonne heure regler ses affaires.

LOrs qu'on a dit dans le chapitre précedent qu'il importe de se détacher de la terre, & de ses petits interêts, on n'a pas entendu qu'il fût necessaire d'y renoncer tout à fait. Il ne faut sans doute, ni leur donner tout nôtre cœur, ni en faire, soit l'unique, soit même le principal objet de nos soins. Mais rien n'empêche qu'après avoir cherché premierement, & avant toutes choses, le Royaume de Dieu, & sa justice, nous ne donnions quelques legeres pensées, & n'employons quelques momens, aux affaires temporelles. Il y en a de très legitimes. Il y en a même de necessaires. En particulier il est bon de prendre garde à la maniere en laquelle on dispose de ses biens, lors qu'on ne les peut plus retenir, & les partager avec le plus de justice, & le plus de charité qu'il sera possible.

Mais ce qu'il y a de plus important à remarquer sur ce sujet, c'est qu'il ne faut pas renvoyer ce soin aux derniers momens de la vie. Il faut le prendre dans la santé. Car outre qu'on est alors plus libre, & mieux en état d'y penser avec toute l'application necessaire, il faut reserver pour les soins de la vie à venir tout le

le temps qui précede immediatement la mort. Ces soins sont si importans, qu'il faut regarder comme un grand malheur celui d'en être distrait tant soit peu, & il n'y a point de doute que ce ne soit ici l'un des pieges les plus dangereux que le Demon nous tend dans ces occasions.

Cet esprit malin, qui redouble ses efforts dans ces momens, où il voit que nous lui allons échapper, s'applique principalement à quatre choses. La premiere à éteindre absolûment nôtre foi, en nous persuadant que l'Evangile n'est qu'une fable, & une imagination de l'esprit humain. La seconde à nous jetter dans le desespoir, en nous persuadant que nos pechez sont trop grands, pour nous promettre que Dieu nous en accorde la remission. La troisiéme à nous plonger dans la securité en nous persuadant mal à propos que nous avons plus de sanctification & de pieté qu'il n'en faut pour être sauvez. La quatrieme enfin à nous empêcher de penser à nôtre salut, en nous suscitant mille distractions, & nous détachant quelcun de ses emissaires, qui nous troublent, & nous appliquent à d'autres objets, auxquels il seroit bon de ne pas penser, pour nous donner tout entiers à la grande affaire de nôtre salut.

De ces quatre tentations la derniere est d'un côté la plus ordinaire, & de l'autre la plus dangereuse. Car pour la premiere, bien loin que ceux qui ont quelque persuasion de la verité pendant la vie, s'avisent de l'étouffer à leur mort, tout au contraire les plus incredules se de-

defont alors de leur incredulité, & rien n'eſt plus ordinaire dans ces occaſions, que de voir les plus libertins revenir à eux, & donner les mains aux veritez qu'ils ont combattuës.

La ſeconde eſt preſque auſſi rare que la premiere. Si les mourans craignent, ce n'eſt pas qu'ils doutent de la miſericorde de Dieu pour ceux qui ſe repentent veritablement & ſincerement, c'eſt qu'ils doutent de la verité & de la ſincerité de leur repentance. Ces craintes au reſte ne viennent nullement du Demon. Elles ſont trop propres à porter le pecheur à ſe convertir, & à implorer la miſericorde de Dieu de la maniere la plus propre à en obtenir les effets, pour nous perſuader que le Demon les excite. L'Evangile eſt d'ailleurs ſi exprès pour nous perſuader qu'il n'y a point de peché dont une repentance ſincére ne puiſſe obtenir le pardon, qu'il faut s'aveugler volontairement pour douter de ceci, ſi on demeure d'ailleurs perſuadé de la verité de cet Evangile. Ainſi il eſt extrememment rare que le Demon attaque un mourant de ce côté là.

Il s'attache bien plus ſouvent à nous plonger dans la ſecurité, en nous perſuadant que nous avons plus de ſanctification & de pieté que nous n'en avons en effet. Cette troiſiéme eſpece de tentations eſt très-dangereuſe. Car un pecheur prevenu de cette penſée qu'il eſt veritablement converti, n'a garde de travailler à ſa converſion, & de s'efforcer de faire ce qu'il croit avoir déja fait. Ainſi ne doutant point de ſon ſalut, il ne fait rien pour y travailler, ou du moins

moins il ne fait pas tout ce qui seroit nécessaire.

Mais la plus dangereuse, & en même temps la plus ordinaire de toutes les tentations que le Demon nous livre dans ces occasions, est celle des distractions qu'il nous suscite. Il nous remplit l'esprit, ou de l'idée de nos maux, ou de celle des remedes qui peuvent les faire cesser, ou des soins & des pensées de la terre, qui sont alors si peu de saison, & dont il seroit si nécessaire de s'affranchir, pour se donner tout entier à la grande affaire du salut, qui ne peut plus être differée.

Pour ne pas donner dans ce piege il faut terminer de bonne heure ce qui pourroit nous occuper, & nous distraire dans ce moment. Il faut regler tout de telle sorte, qu'il ne soit plus nécessaire d'y penser, & qu'on puisse s'attacher uniquement à ce qui presse davantage, & dont on ne pourroit prendre trop de soin.

CHAPITRE X.

Pour se mettre en état de bien mourir il faut penser souvent à la mort.

CE moyen a ceci de commun avec quelques-uns des precedens, qu'il n'est pas seulement propre à rendre nôtre mort heureuse, mais encore à rendre efficaces les autres moyens

dont on a parlé. Qu'y peut-il avoir de plus utile, soit à nous détacher de la terre, soit à nous inspirer l'amour de la pieté, & le soin d'en observer les sacrées loix, soit à nous donner l'ardeur nécessaire pour demander à Dieu la grace de bien mourir, & pour l'obtenir de sa bonté, que de penser souvent à la mort?

Si cette pensée nous occupoit un peu fortement, sur tout si elle revenoit souvent, je ne comprends pas comment nous pourrions faire aucun état des biens de la terre, voyant si distinctement l'impossibilité d'en joüir long-tems, & la nécessité absoluë d'en être bien-tôt privez pour toûjours.

Je comprends tout aussi peu quel pouvoir il pourroit rester aux tentations, & quelle grande difficulté il y auroit à leur resister, soit qu'elles viennent des maux qu'on veut éviter, soit qu'elles naissent des biens qu'on veut posseder. On verroit clairement que ces maux ne sauroient être fort redoutables, ni ces biens extrémement precieux, puis que la mort doit au plutôt les aneantir tout à nôtre egard, & nous mettre dans le même état où nous serions s'ils n'avoient jamais été.

Enfin je ne comprends pas comment il se pourroit faire qu'il y eût de la tiedeur & de la négligence dans les prieres par lesquelles nous demanderions à Dieu la grace de bien mourir, puis que nous verrions si distinctement combien cette grace nous est nécessaire, & quel seroit nôtre malheur s'il plaisoit à Dieu ne nous la pas accorder.

Mais

Mais sans nous arrêter maintenant à l'influence que ce moyen a sur tous les autres, je me contente de dire qu'il est de lui-même très-efficace, & très-propre à nous procurer l'avantage de bien mourir. Une des causes qui contribuent le plus à faire qu'on ne meurt pas avec les dispositions & les sentimens necessaires, c'est le trouble où l'ame se trouve dans ces momens. On est tellement saisi de la presence impreveuë de ce grand objet, qu'on ne sait, ni ce qu'on fait, ni ce qu'on doit faire.

Mais ce trouble d'où vient-il, que de la surprise causée par la presence d'un objet qu'on ne croyoit pas si proche, & qu'on ne connoissoit, que confusement ? C'est ce qui n'arriveroit pas, si d'un côté on s'en étoit fait une idée plus juste, & si de l'autre on se fût mis dans l'esprit qu'il pouvoit venir naturellement, & dans ce moment, & dans chacun des autres où il n'est pas venu. On auroit prevû ce qui arrive. On y auroit pourvû. En un mot on se seroit mis en état de pouvoir agir avec toute la liberté néceſſaire dans une rencontre si importante.

On ne meurt pas encore comme on devroit, parce qu'on ne sait, ni ce qu'il faut penser, ni ce qu'il faut faire, pour bien mourir. Et pourquoi ne le sait on pas, que parce qu'on n'a pas pris le soin nécessaire pour s'en instruire ? Et comment peut-on s'en instruire sans y penser ?

Enfin on ne meurt pas comme on devroit, parce qu'on n'a pas les dispositions nécessaires pour bien mourir, & on ne les a pas, parce

qu'on a laiſſé paſſer le tems le plus propre pour les aquerir, je veux dire celui de la vie & de la ſanté, où l'on auroit pû ſe les procurer, ſi on en avoit bien connu la néceſſité, comme on l'auroit pû, ſi on avoit voulu ſe donner la peine de penſer ſerieuſement à la mort.

C'eſt par cette raiſon que les Sages ſe ſont toûjours impoſé la néceſſité de penſer ſouvent à ce grand objet. Je laiſſe ce qu'on en trouve dans les écrits des Payens, & que mille Auteurs ont rapporté. Je me contente de dire que les Saints ne ſe fiant pas à cet égard à eux-mêmes, ſe ſont adreſſez à Dieu, & lui ont demandé qu'il lui plût d'imprimer de telle ſorte cette penſée dans leur eſprit, qu'elle ne vint jamais à s'y effacer. *Enſeigne nous à conter tellement nos jours, que nous en ayons un cœur de ſageſſe*, lui diſoit Moyſe en ce ſens. Et David au Pſeaume 39. *Seigneur, fai moi connoître ma fin, & quelle eſt la durée de mes jours. Que je ſache de combien petite durée je ſuis.*

Cependant quelque juſte que ſoit ce devoir il y a trois divers ordres de perſonnes qui le négligent. Les uns ne penſent jamais à la mort. Les autres n'y penſent que rarement, & les derniers ſe laſſent d'abord d'y penſer, & détournent tout incontinent leur eſprit de cet objet, qu'ils trouvent inſupportable. Tout revient à peu près à la même choſe. En effet ne penſer que rarement & legerement à la mort, ſert tout auſſi peu que de n'y penſer point du tout, n'y ayant que des meditations fortes, appli-

pliquées, & continuées durant un long temps, qui puiſſent faire quelque impreſſion dans le cœur, & avoir des ſuites tant ſoit peu conſiderables.

Les penſées qui excitent dans nôtre cœur les mouvemens de la pieté ont deux grands deſavantages. Le premier qu'elles ne ſont apperceuës que par la foi, qui eſt une connoiſſance obſcure & énigmatique, ou par des raiſonnemens abſtraits, & par conſequent incapables de faire la même impreſſion dans l'ame, que les objets qui frappent les ſens. Le ſecond que les mouvemens que ces penſées doivent exciter ſont directement oppoſez à la pente naturelle de nôtre cœur, qui ne nous porte qu'au mal, & qui nous y porte de tout nôtre poids.

Comment donc pourroient-elles faire quelqu'effet, ſi d'un côté elles ne viennent que rarement, & ſi d'ailleurs elles paſſent comme des éclairs? Quelle apparence y a-t-il que n'étant, ni plus fixes, ni plus appliquées, elles ſoient capables d'ébranler puiſſamment nôtre ame, & de l'élever autant au-deſſus d'elle-même qu'il le faudroit pour nous mettre en état, ſoit de bien vivre, ſoit de bien mourir?

Rien donc n'eſt plus inutile que ces reflexions paſſageres, que ces penſées legeres & ſuperficielles, qui s'évanoüiſſent au moment même qu'elles ſe forment, & qui laiſſent le cœur tout tel qu'il étoit, tout auſſi enivré de l'amour du monde, & tout auſſi négligent & ſtupide pour le ſalut, qu'il l'étoit avant qu'elles ſe formaſ-

ſent. Rien n'a moins de rapport avec ces meditations profondes & pourſuivies, qui ſont ſi ordinaires aux veritables enfans de Dieu, & qui enviſageant leur objet de tous les côtez le penetrent, l'épuiſent, & n'y laiſſent rien qu'elles ne faſſent appercevoir.

Deux choſes principalement font qu'on eſt inexcuſable ſi on ne s'y applique. L'une eſt l'importance du ſujet, l'autre eſt la multitude des occaſions qu'on a d'y penſer. Car pour le premier il ne s'agit pas de quelque leger interêt. Il s'agit de tout le ſalut qui comme je l'ai déja dit, & comme chacun le comprend aſſez de ſoi-même, depend de la maniere en laquelle on meurt. Ainſi rien ne contribuant davantage à former les diſpoſitions neceſſaires pour bien mourir, que les penſées dont je parle, il eſt évident qu'on ne ſauroit, ni ſe les rappeller trop ſouvent dans l'eſprit, ni les y conſerver trop long-tems, ni s'y appliquer avec trop de contention & de vehemence.

D'un autre côté il y a très-peu de momens, où il ne s'offre à nôtre eſprit quelque objet capable de les exciter. Je laiſſe les images que la nature nous en preſente. Je ne dis rien, ni de l'hyver, ni de la nuit, ni du ſommeil, qui ont tant de reſſemblance avec la mort. Les alimens dont nous nous ſervons, les ſoins que nous prenons pour nous mettre à couvert des dangers qui nous menacent, les maladies qui nous attaquent, ou qui attaquent nôtre prochain, les ravages que la mort fait chaque jour, ſoit dans les villes, ſoit dans les armées, ſoit dans la guer-

guerre, soit pendant la paix, tout cela, qui revient si souvent, ne nous avertit-il pas bien formellement de nôtre condition mortelle?

Que nous sommes donc stupides, si tant d'advertissemens differens ne sont pas capables de nous en faire souvenir, & de nous y faire penser fortement & serieusement? J'avouë que ces pensées ne sont nullement agreables. J'avouë que nôtre delicatesse ne sauroit s'en accomoder. Mais bien loin que ceci puisse nous servir d'excuse, il est certain au contraire que cette consideration devroit redoubler nos soins, & nous porter à faire de plus grands efforts pour nous donner le moyen de nous aquitter d'un devoir qu'on ne remplira jamais si on ne se contraint, & si on ne se fait de la violence.

Il faudroit donc s'accoutumer à ne voir rien qui nous avertisse de la necessité de mourir, sans y penser actuellement, & le plus long-tems qu'on pourroit. Mais ce n'est pas tout. Il seroit bon de choisir une certaine heure dans chaque jour, dans laquelle on s'obligeât à rapeller cette pensée dans l'esprit. Il seroit bon de s'en faire une loi qu'on ne violât jamais.

Je crains que plusieurs traitent ceci de superstition & de minutie. Mais on se garderoit bien de le faire si on vouloit se donner la peine de considerer deux choses, l'utilité & l'importance de ces pensées, & l'inutilité des resolutions vagues & confuses, qui s'évanouissent si facilement, & qui sont si rarement suivies de

l'execution. Que chacun refléchiſſe un peu ſur les projets de cet ordre qu'il lui eſt arrivé de faire, & ſur les ſuites qu'ils ont euës. Si on veut agir de bonne foi, il y en aura peu qui ne m'avouënt qu'il faut quelque choſe de plus precis, de plus groſſier, & de plus marqué, pour fixer des eſprits auſſi diſtraits & auſſi diſſipez que les nôtres le ſont ordinairement.

PRIERE.

JE te confeſſe, ô mon Dieu, que je ſuis abſolûment inexcuſable de ne pas penſer à la mort, comme il ſeroit ſi juſte & ſi neceſſaire que je le fiſſe. La ſtupidité & l'inſenſibilité qui m'en empêchent ont quelque choſe d'incomprehenſible, & j'y voi moi-même, des abîmes, qui me paſſent. Mais quoi que les reproches que je m'en fais m'accablent & me confondent, ce n'eſt pas là ce qui m'inquiette le plus. Le ſouvenir du paſſé me fait moins de peine que la crainte de l'avenir. J'apprehende, Seigneur, d'être deſormais à cet égard auſſi negligent que je l'ai été juſqu'ici. Je crains que mon eſprit s'applique auſſi peu à ces importantes reflexions qu'il s'y eſt appliqué juſqu'à maintenant. Il eſt toûjours auſſi diſtrait & auſſi diſſipé qu'il l'a été. Mon cœur a toûjours la même averſion pour ces ſalutaires penſées. Mais comme il eſt en ton pouvoir de vaincre cette averſion, & de fixer cette legereté & cette inconſtance, je te demande du fond de mon cœur cette double grace. Je te ſupplie qu'au moins à l'a-

à l'avenir je pense sérieusement à ma fin, & que ni l'importunité des objets exterieurs, ni l'inconstance de mon propre esprit, ni la depravation de mon cœur, ne m'empêchent pas de m'aquitter d'un devoir si juste & si necessaire. Tu ne manques pas de moyens pour produire cet heureux effet. Choisi les plus propres & les plus efficaces, Pere charitable, & fai que de cette maniere mon salut s'avance de plus en plus, & que chaque moment de ma vie m'approche du but de ma vocation.

CHAPITRE XI.

A quoi c'est qu'on doit appliquer l'esprit lors qu'on pense à la mort.

MAis ce n'est pas tout que de penser à la mort. Il faut tâcher d'y penser de la maniere la plus propre à faire naître en nôtre ame les dispositions les plus necessaires pour bien vivre & pour bien mourir. En effet il y a des gens si effroyablement corrompus, que la pensée de la mort, bien loin de leur profiter, ne sert qu'à les confirmer dans le vice, & leur inspirer la resolution de s'y enfoncer davantage. Témoin ces impies qui déja du temps d'Esaïe disoient, *Mangeons, beuvons, car demain nous mourrons.* Voici à mon sens ce que la mort offre à nôtre esprit de plus salutaire.

1. Il faut premierement en considerer l'inflexible necessité. Il faut se representer qu'à moins que de vivre jusqu'au dernier jour, à quoi il y a très-peu d'apparence, & qui d'ailleurs est tel, qu'il ne change rien dans les sentimens que la mort doit nous inspirer; à moins, dis-je, que de ceci, il est certain & infaillible que nous mourrons. Nous subirons la loi generale imposée aux hommes dès la naissance du monde. Rien ne nous en sauroit dispenser; ni dignitez, ni richesses, ni adresse, ni santé, ni force, ni quoi que ce soit.

2. Il faut ajoûter en deuxiéme lieu, qu'il n'y a aucun moment dans la vie, auquel elle ne puisse très-facilement être terminée. Il y a une infinité de causes internes & externes, violentes & naturelles, qui peuvent produire ce triste effet. Le nombre même de ces causes est si prodigieux, elles peuvent d'ailleurs le produire avec tant de facilité, on a si peu de ressources & de moyens pour en empêcher l'effet, enfin ceux qu'on a sont si incertains, qu'il n'est nullement étonnant qu'on voie mourir tant de gens. Il l'est bien plus de voir qu'il n'en meurt pas davantage.

3. Il n'est pas seulement possible qu'on meure dans quel que ce soit des momens qui suivront celui où l'on fait cette reflexion. On est encore dans une ignorance totale & absoluë du moment precis auquel on mourra. On ne sait si on a un, ou plusieurs jours, un ou plusieurs ans à vivre. Non-seulement on n'en a point de certitude. On n'en sauroit même avoir une simple probabilité, toutes les raisons qu'on pourroit

roit produire ſur ce ſujet pouvant être combattuës par des raiſons d'une égale force, ſans parler d'une infinité de raiſons cachées, & inconnuës, non ſeulement à chacun de nous, mais à tous les hommes. Ainſi l'ignorance & l'incertitude où nous ſommes à cet égard ne ſauroit être, ni plus generale, ni plus abſoluë.

Avant que de paſſer à la quatriéme reflexion qu'on doit faire ſur la mort, il ne ſera pas inutile de remarquer le fruit qu'on peut tirer de la derniere de celles que je viens de faire. Elle eſt très-propre à nous faire voir la groſſiereté d'une illuſion que nous nous faiſons ordinairement. Une des choſes qui nous empêchent le plus efficacement, ſoit de penſer à la mort, ſoit de nous y preparer comme nous devrions, c'eſt que nous nous imaginons qu'il y aura encore du tems pour le faire, qu'il eſt bon d'y penſer, mais que cela n'eſt pas ſi preſſé, parce qu'en effet nous nous imaginons que nous avons encore quelque temps à vivre.

Ce qui contribuë le plus à nous retenir dans cette erreur, c'eſt d'un côté la facilité que nous trouvons à nous perſuader ce que nous ſouhaittons, & de l'autre une ridicule reflexion que nous faiſons ſur ce qui nous eſt arrivé. On nous a dit mille fois que nous pouvons toûjours mourir. Nous nous le ſommes dit nous mêmes. Cependant nous vivons encore. Nous pouvons donc auſſi vivre de même dans un an, dans dix, dans vingt ans d'ici.

Mais

Mais ce que je viens de dire fait voir clairement combien peu cette imagination eſt ſolide. Qu'on ſe garde ſeulement de confondre deux choſes, qui ſont ſi diſtinctes, qu'il ſemble impoſſible de s'y méprendre. L'une être ſûr qu'on mourra dans un certain tems, l'autre n'être pas ſûr qu'on vivra juſqu'à ce tems là. Je ne dis pas le premier. Je dis ſeulement le ſecond. Je ne dis pas poſitivement que nous mourrons dans un jour, dans un an, dans dix ans. Je dis ſeulement que nous ignorons ſi nous avons, je ne dis pas dix ans, je ne dis pas un an, je dis ſeulement un jour, ou une heure à vivre. C'eſt à quoi je me reduis, & c'eſt ce qui ne peut m'être conteſté.

Mais ceci poſé quel bon ſens y peut-il avoir à s'imaginer poſitivement qu'on vivra pendant un certain eſpace de temps, quelque court qu'il ſoit, & à negliger ſur ce fondement de penſer à la mort, & de travailler à s'y preparer? N'eſt ce pas ſe tromper volontairement? Car enfin ce n'eſt pas ſeulement ſe tromper que de ſe perſuader une choſe fauſſe. La même choſe arrive lors qu'on s'aſſûre poſitivement & determinément ce qui eſt incertain. Ainſi rien n'étant plus incertain que le temps de nôtre mort, rien ne ſauroit être plus ridicule que de s'imaginer quoi que ce ſoit ſur ce ſujet, & ſur-tout de regler ſa conduite ſur cette vaine imagination.

C'eſt ici en effet ce qu'il y a de plus remarquable. Car enfin ſi on ſe contentoit de penſer qu'on vivra pendant un certain temps, ſans agir

agir sur cette supposition, il y auroit bien toûjours de la temerité, & de l'imprudence dans cette pensée, mais cette imprudence pourroit n'avoir pas de suites fâcheuses. L'extravagance consiste, non à penser simplement qu'on vivra, mais à agir de même qu'on agiroit, si on étoit sûr de ce qu'on pense, & particulierement à negliger de se preparer à la mort, comme il semble qu'on le pourroit si on étoit sûr de ne pas mourir plutôt, quoi que même dans cette supposition, cette negligence ne seroit pas raisonnable, comme on le verra dans la suite.

Je ne sai si je vivrai encore un an, ou si je mourrai plutôt. Tout au plus l'un & l'autre est également possible. Que dois-je faire dans cette incertitude? Je dois observer la regle constante & perpetuelle que les Sages suivent sur toute sorte d'affaires, & dans toute sorte d'occasions. Je dois prendre le parti le plus sûr. Dans les choses douteuses, dit-on d'ordinaire, il faut risquer le moins que l'on peut. C'est là la regle que je dois suivre.

Quel est le parti le plus sûr dans l'affaire dont il s'agit? C'est ce qui ne souffre point de difficulté? C'est sans doute de me preparer de bonne heure à la mort. En usant ainsi je ne risque rien. En faisant le contraire je risque tout. L'incertitude fait donc ici le même effet que la certitude, & je dois agir chaque jour de la même maniere que j'agirois si je savois certainement que je dûsse mourir ce jour même. Ainsi rien n'est plus sage, rien plus judicieux, que cette pensée si commune, mais

aussi

auſſi ſi mal obſervée, qu'on doit paſſer chacun des jours de la vie de la même maniere qu'on le paſſeroit, ſi on ſavoit avec certitude que ce dût être le dernier.

4. Je reviens à mes reflexions, & je dis qu'après avoir penſé tout ce que je viens de dire, il faut ſe repreſenter que la mort eſt le milieu, qui joint enſemble le tems & l'éternité, ou ſi on veut que c'eſt par ce point imperceptible qu'on paſſe de l'un de ces deux eſpaces dans l'autre. Un moment après la mort le tems eſt fini pour nous, l'éternité commence, & ce qu'il y a de conſiderable, elle commence pour ne finir point.

5. Tout ce qui eſt ſujet au temps finit auſſi & s'aneantit, ſi non abſolûment en ſoi-même, du moins par rapport à nous. Un moment après que nous ſommes morts le monde entier exiſte tout auſſi peu à nôtre égard, qu'il exiſtoit avant que Dieu l'eût créé, ou qu'il exiſteroit ſi Dieu venoit à l'aneantir. Grandeurs, dignitez, richeſſes, éclat, magnificence, divertiſſemens, plaiſirs, idoles que le monde adore, objets de ſes deſirs, unique but de ſes peines, tout cela n'eſt plus par rapport aux morts. *Ils n'ont plus aucune part*, dit le Sage, *en tout ce qui ſe fait ſous le Soleil.*

Mais ſi cela eſt l'utilité de ces biens eſt donc bien bornée, & il y a peu de bon ſens à en faire beaucoup d'état. C'eſt donc une grande extravagance de ſe donner beaucoup de peine pour les aquerir. Sur tout rien n'eſt plus inſenſé que d'y employer la vie toute entiere, comme ſont ordinairement la plûpart. Car enfin que

que gagne-t on en les aquerant, puis qu'après les avoir aquis on ne sauroit en jouïr? Mais l'extravagance va encore plus loin, & passe jusqu'à la fureur, lors que le desir d'aquerir ces biens, les soins, & le tems qu'on y employe, empêchent de travailler pour l'éternité, & à plus forte raison encore lors que non-seulement ils empêchent d'y travailler, mais portent à agir d'une maniere qui ne peut avoir d'autre effet que de rendre cette éternité malheureuse. C'est ici sans doute le dernier excès de la rage & de la fureur, & il seroit impossible d'y rien ajoûter. C'est pourtant ce qui arrive chaque jour, & ce qu'il y a de considerable c'est ce qui arrive, non à des gens d'un autre monde, non à des Americains, ou à des Japonnois, mais à chacun de nous en particulier.

6. La mort termine les maux de la vie, tout comme les biens. Dès qu'on l'a soufferte on n'a plus rien à craindre ni la pauvreté, ni la maladie, ni la douleur, ni les coups, ni la captivité, ni l'oppression, ni aucun autre de ces malheurs vrais ou faux, réels ou imaginaires, qui nous font tant de peur, & qui lors que nous les souffrons actuellement nous paroissent si insupportables. La mort est un asyle contre tous ces maux, que ni les plus malins, ni les plus puissans de tous les hommes ne sauroient violer, & où nous sommes absolûment à couvert de leur violence.

Mais si cela est ces maux ne sont pas donc fort à craindre, & une constance mediocre peut suffire pour les supporter. Quoi qu'il en soit on

on ne doit pas en avoir la même apprehenſion qu'on a de ces autres maux, dont l'éternité ſera la durée, & qui ne finiront jamais, s'ils ont une fois commencé. C'eſt à éviter ceux-ci qu'il faut employer tout ce que nous pouvons avoir d'adreſſe, de vigilance, & de precaution. Sur tout il ne faut pas que l'apprehenſion des premiers, qui doivent durer ſi peu, nous faſſe expoſer au danger de ſouffrir les ſeconds, qui ſont ſi durables, & par conſequent ſi terribles.

7. La mort détruira ce corps en un certain ſens. Elle ne l'aneantira pas, je l'avouë. Elle n'en ſauroit ruiner la plus petite partie, ni empêcher la main de Dieu de nous les rendre toutes au dernier jour. Mais il eſt certain au moins qu'elle le met dans un état, où il a tout auſſi peu de plaiſir, & ſe prevaut tout auſſi peu de tout ce qu'il y a dans le monde, que s'il ceſſoit abſolûment d'exiſter.

Il n'en eſt pas de même de l'ame. Après la mort elle eſt en état d'agir, de connoître, d'aimer, de haïr, & de faire toutes ſes autres fonctions, non ſeulement avec la même liberté qu'elle les faiſoit ſur la terre, & pendant la vie, mais avec plus de facilité & de liberté ſans comparaiſon.

S'il y a donc quelque choſe à faire pour ces deux parties, dont nous ſommes compoſez, il faut que ce ſoit pour l'ame, qui ſubſiſtera toûjours, & non pas pour le corps, qui doit être ſi tôt détruit. D'autant plus que ce que nous faiſons pour le corps ne lui ſervira de rien, ni

après

après sa mort, ni après sa resurrection. Ainsi tout ce que nous faisons pour l'orner, pour lui donner du plaisir, est très-mal employé, & peut passer pour un travail perdu, & pour une peine inutile.

8. Avant que la mort confonde ce corps avec les elemens, elle le reduira à l'état du monde le plus affreux. Elle en fera un cadavre infect, l'horreur des yeux, & de l'odorat, que ni les meilleurs amis, ni les plus proches parens, ne sauroient souffrir. Ils seront forcez de l'éloigner, de le cacher, & de l'enfoncer dans la terre, pour s'affranchir de l'horreur qu'il leur donneroit s'ils étoient contraints de le voir & de le souffrir dans la maison où il habitoit.

Qu'y peut-il donc avoir de plus ridicule, & de plus mal entendu que la vanité de ceux & de celles, qui sous pretexte que ce miserable corps a quelque agrément s'imaginent que si peu de chose doit les faire considerer, & leur donner le droit de se preferer interieurement à ceux qui ne possedent pas le même avantage ?

9. Le bonheur ou le malheur éternel, qui nous attend, depend uniquement de l'état où nous nous trouverons à la mort. Ainsi ce moment imperceptible decide de l'éternité, & en fait en quelque façon le destin. Si nous mourons saintement nous serons heureux, & infiniment heureux, aux siecles des siecles. Si nous mourons dans de mauvaises dispositions, il n'y aura ni fin, ni adoucissement, ni conso-

lation à nos peines. Il n'y aura pour nous que misere & que desespoir.

Qu'il importe donc de travailler à faire qu'on puisse mourir saintement! & que tout autre soin est vain & inutile en comparaison de celui-ci! Qu'on ne me dise pas en effet qu'il paroît contraire au bon sens de consumer toute la vie à travailler pour ce seul moment. Que l'on considere au contraire que travailler pour ce moment c'est travailler pour l'éternité. Qu'on juge si cette éternité ne merite pas d'occuper la vie toute entiere. Qu'on juge même si elle ne le meriteroit pas, quand bien elle seroit mille fois plus longue qu'elle ne l'est.

10. La mort est l'entrée de l'éternité. La mort nous conduit devant le tribunal de Dieu, & nous expose à son jugement. Mais ces deux reflexions sont trop importantes pour être confonduës avec les autres, qui font la matiere de ce chapitre. Elles meritent d'être proposées plus distinctement. C'est ce qu'on va faire dans les chapitres suivans.

PRIERE.

IL faut bien, ô Dieu, que mon endurcissement soit extrême, puis que tant de grands objets, qui me passent sans cesse devant les yeux, ne font aucune impression, ni sur mon cœur, ni sur mon esprit. Je sai qu'il faut que je meure. Je sai que j'ignore le tems de ma mort. Je sai que je ne puis me promettre positive-

ment:

ment, & avec certitude, seulement une heure de vie. Cependant je n'ignore pas que mon salut depend absolûment de l'état où la mort me trouvera. Je sai que si je meurs dans de mauvaises dispositions, je suis perdu sans ressource. Que ne devrois-je pas faire pour me mettre à couvert de ce grand malheur? Et que fais-je dans ce dessein? Je ne daigne pas même y penser, & je demeure à cet égard dans un assoupissement effroyable. Qu'il paroit clairement par là qu'il faut quelque chose de plus que des objets exterieurs pour inspirer les sentimens de la pieté! Qu'il faut être aveugle pour ne pas reconnoître la necessité d'une grace toute puissante & sur-naturelle, & pour ne pas voir que sans elle tout le reste sera sans effet! C'est cette grace que je te demande, ô mon Dieu. Je te supplie qu'il te plaise d'agir au dedans de moi, & de faire en sorte que les moyens exterieurs dont tu te sers pour operer mon salut ayent un succès plus heureux que celui qu'ils ont eu jusqu'à maintenant. Donne moi un esprit & un cœur qui puissent comprendre ce que tant de choses me disent incessamment de ta part, & fai que profitant de tant de leçons qu'on me fait chaque jour & à chaque moment, j'en devienne sage à salut, & que je fasse voir que je le suis en me procurant de bonne heure ce qui pourra m'être utile, & à la mort, & dans toute l'éternité.

CHAPITRE XII.

Pour se mettre en état de bien mourir, il faut penser au jugement qui suivra la mort.

IL est bon sans doute de penser serieusement à la mort, & ce que je viens de dire le fait voir assez. Mais il est encore plus utile de penser à ce qui la suit, & rien ne me paroît plus propre à faire qu'on meure saintement & chrétiennement que la consideration attentive de ce qui succedera immediatement à la fin de nôtre vie.

La premiere suite qu'elle aura c'est le jugement. *Il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois, & après cela suit le jugement*, nous dit un Apôtre. Mais il importe de se souvenir qu'il y a un double jugement qu'il nous faut subir. Il y a le jugement general, qui suivra immediatement la resurrection. Il y a un jugement particulier, qui se fait, ou dans le moment de la mort, ou dans celui qui la suit immediatement, car c'est ce qu'il est impossible de decider.

Comme nous croyons que les ames sont heureuses ou malheureuses avant la resurrection, & sont, ou conduites par les Anges dans le sejour de la gloire, ou trainées par les Demons au fond de l'enfer, il n'y a point, de doute qu'il

qu'il n'y ait un jugement, un arrêt du Fils de Dieu, qui l'ordonne de la sorte. Et comme ce juge est trop juste, & trop sage pour prononcer autrement, que d'une maniere conforme à la loi qu'il a lui-même établie dans son Evangile, il n'y a point de doute qu'en ordonnant que cette ame soit receuë dans le ciel, ou precipitée dans l'enfer, il ne declare qu'elle a rempli les conditions qu'il exige dans son alliance, ou qu'elle les a violées, qu'elle s'est repentie veritablement & sincerement de ses fautes, qu'elle a crû saintement en lui, & s'est appliquée efficacement sa satisfaction, ou qu'elle s'est obstinée dans l'incredulité & l'impenitence.

Il n'y a point de doute qu'il ne fasse connoître ce jugement à cette ame, & ne lui apprenne à quoi c'est qu'elle doit s'attendre, & ce qu'elle va devenir. Enfin il n'y a point de doute qu'il ne la convainque de la droiture inflexible de ce jugement, & qu'en particulier il ne rappelle dans le souvenir des impies tous les crimes qu'ils ont commis dans leur vie, avec toutes les circonstances qui en augmentent l'horreur, tous les moyens qu'ils ont eus de les éviter, tous les secours que sa bonté leur a donnez, & generalement tout ce qui peut servir à les convaincre interieurement que rien n'est plus juste que l'arrêt irrevocable qui les condamne à tous les supplices de l'éternité. Je me contente de ceci seul, & je n'entreprends de decider, ni de quelle maniere ceci se fait, ni combien il y faut de temps pour le faire. Comme ce sont là tout autant de choses que nous

ignorons ; le meilleur eſt de n'en pas parler.

Il eſt bon ſans doute de penſer à l'un & à l'autre de ces jugemens, mais il me ſemble que le particulier a quelque choſe de plus propre à faire une vive & profonde impreſſion dans nos eſprits que le general. Celui-ci paroît trop éloigné pour nous toucher auſſi fortement que l'autre, qui tout au plus doit ſuivre immediatement la mort, & d'ailleurs le general n'apprendra rien à la plupart de ceux qui le ſubiront. Les uns ſeront deſcendus du ciel avec Jeſus-Chriſt. Les autres reviendront de l'Enfer avec les Demons, & de cette maniere les uns & les autres ſauront par avance tout leur deſtin.

Mais il n'en eſt pas de même du jugement particulier, qui doit changer plus ſenſiblement nôtre condition, & nous faire paſſer tout d'un coup de l'obſcurité, de l'incertitude, & de l'ignorance, où nous ſommes plongez ſur la terre, au grand jour de la vie à venir, où l'on ſaura d'abord, & par l'évidence entiere des objets, & par le ſentiment vif qu'on en aura, tout ce qui peut ſervir à nous rendre, ou plus heureux, ou plus miſerables. C'eſt ce qui fera que je ne propoſerai preſentement à mes Lecteurs que le ſeul jugement particulier, qui me paroît en effet très propre à faire naître en nôtre ame tout ce qu'il y peut avoir de plus neceſſaire pour nous mettre en état de bien mourir.

1. Je ſouhaitte donc en premier lieu qu'on ſe repreſente qu'à la verité il eſt très-aiſé de ne pas pen-

penſer à ce grand objet, & de s'en ôter l'idée de l'eſprit, qu'on peut même traiter tout ceci de chimere & de viſion, & ſur ce fondement ſe plonger dans le deſordre & dans la licence, mais que quoi qu'on faſſe & qu'on s'imagine, on ne ſauroit en détruire la verité, ni s'empêcher d'en être un jour convaincu par l'experience.

Si nos imaginations & nos fantaiſies avoient le pouvoir de changer les choſes, & s'il ne faloit que ne pas penſer à ce jugement pour n'y comparoître jamais, je ne ſerois ſurpris, ni de ce que l'on y penſe ſi peu, ni de ce qu'on s'imagine qu'on n'a pas lieu d'en apprehender les ſuites. Mais qu'on faſſe, qu'on diſe, & qu'on penſe tout ce qu'on voudra. Il n'en ſera ni plus, ni moins. Nonobſtant nôtre incredulité, nonobſtant nôtre ſtupidité & nôtre negligence, il faudra neceſſairement que nous nous preſentions devant nôtre Juge, & que nous lui rendions un conte exact de nos actions.

2. Il n'eſt pas ſeulement certain que nous ne ſaurions nous empêcher de paroître devant le tribunal de Jeſus-Chriſt. Il eſt certain encore que nous y comparoîtrons avant qu'il ſoit bien long-tems. Ce ne ſera pas dans quelques ſiecles d'ici. Tout au plus tard ce ſera dans quelques années. Peut-être dans quelques heures. Y a-t-il donc un moment à perdre, & pourroit-on ſe hâter trop à s'y preparer?

3. Il n'en ſera pas de ce jugement comme de ceux de la terre. Ici il eſt aiſé de cacher la verité, & de perſuader les Juges qu'on eſt innocent dans le tems qu'on eſt criminel.

Mais on ne ſauroit, ni tromper, ni éblouïr Jeſus-Chriſt. On ne ſauroit lui dérober la connoiſſance d'aucune de nos actions, d'aucune de nos paroles, d'aucune de nos penſées. Tout ce que nous aurons penſé, tout ce que nous aurons dit, tout ce que nous aurons fait de contraire à ſa volonté depuis nôtre naiſſance juſqu'à nôtre mort, ſera alors produit contre nous. Il nous faudra rendre conte, même d'une ſimple parole oiſeuſe, nous dit ce Juge même, qui nous doit alors demander ce conte. Rien pour petit qu'il ſoit ne ſera oublié. Rien ne ſera negligé. Les pechez dont nous nous ſouvenons, & ceux que nous avons oubliez, ceux dont nôtre conſcience s'eſt apperceuë, & ceux dont elle n'a pas eu le moindre ſoupçon, les pechez de malice, & ceux d'ignorance, les fautes de commiſſion, & celles d'omiſſion, tout generalement & ſans exception, ſera produit, ſera examiné, & ſera peſé avec la derniere exactitude.

4. Nous nous imaginons de faire beaucoup en nous perſuadant fauſſement, ou que des actions veritablement criminelles ſont très-innocentes, ou du moins qu'elles ne ſont pas à beaucoup près auſſi mauvaiſes qu'elles paroiſſent d'abord, & qu'elles ſont en effet. Il nous ſemble que ceci ſuffit, & j'avouë en effet qu'il n'en faut pas davantage pour nous faire goûter cette fauſſe paix, qui eſt l'une des cauſes les plus efficaces de nôtre perte. Mais de quoi tout cela ſert-il, ſi on ne peut le perſuader à celui qui doit nous juger? Se reglera-t-il ſur nos fantaiſies? Ne ſuivra-t-il pas ſes propres lumie-

mieres, qui ſont d'un côté ſi vives, & de l'autre ſi infaillibles ? Ne verra-t-il pas avec la derniere évidence tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais, d'innocent ou de criminel, ſoit dans nos actions, ſoit dans la diſpoſition de nos cœurs ? Sera-t il poſſible de lui rien déguiſer, de lui rien cacher ? Ne l'appercevra-t-il pas bien plus certainement que nous mêmes.

Ce Juge nous a declaré nettement qu'il n'aura aucun égard à l'apparence des perſonnes. Il nous ſemble que de certaines qualitez exterieures que nous poſſedons, ou que nous croyons poſſeder, nous donnent le droit de faire ſans crime les choſes les plus contraires à nos devoirs. Il nous ſemble que nôtre naiſſance, nos dignitez, nos emplois, nôtre âge, nôtre ſexe, & cent autres choſes ſemblables font que tout nous eſt permis. Mais il eſt certain que Jeſus-Chriſt n'y aura aucun égard, car comme le dit ſon Apôtre, *devant lui il n'y a ni Juif ni Grec, ni eſclave ni libre, ni mâle ni femelle.* Rien ne peut être produit devant lui que le privilege d'être une nouvelle creature. Gal. III. 28. & VI. 15.

6. Ce jugement ne dependra point de tout ce qu'on pourra dire ou penſer alors. Il dependra uniquement de ce qu'on aura fait & penſé auparavant, & pendant la vie. Je ne comprends pas comment on peut douter que dans ce moment l'ame reveillée de ſa lethargie, & deſabuſée de ſes vaines imaginations, voyant très-diſtinctement, & ce qu'elle a fait, & ce qu'elle a merité, ne condamne ſeverement ſa

conduite, & n'ait une vive douleur de ce qu'elle a fait, & de ce qu'elle a negligé de faire. Je ne comprends pas comment on peut douter qu'elle ne souhaitte avec le dernier effort cette même grace qu'elle a mépriſée pendant la vie. *Pluſieurs*, dit Jeſus-Chriſt, *tâcheront alors d'entrer, & ils ne pourront. Pluſieurs me diront, Seigneur, Seigneur.* Mais quoi que ce ſoit qu'on puiſſe faire, ou dire, ou penſer, tout ſera inutile. Jeſus-Chriſt n'y aura aucun égard. Il ne regardera qu'à ce qu'on aura fait pendant cette vie, qui eſt le tems dans lequel on peut travailler au grand ouvrage du ſalut. *La nuit vient*, diſoit Jeſus-Chriſt, *pendant laquelle perſonne ne peut travailler.*

7. Ce jugement ſera abſolûment irrevocable, & dès qu'il aura été prononcé, rien ne ſauroit, ni en empêcher, ni en ſuſpendre, ni en changer l'execution. Il n'y aura ni larmes, ni ſoupirs, ni prieres, ni humiliations, ni quoi que ce ſoit, qui puiſſe être d'aucun uſage. Tout ce qu'on pourra faire n'empêchera pas qu'on ne ſouffre éternellement, & ſans relâche, les ſupplices auxquels on aura été condamné.

8. Tout autant qu'il ſera alors impoſſible de changer ou d'adoucir l'arrêt qui aura été prononcé, tout autant ſeroit-il maintenant aiſé de faire que cet arrêt nous fût favorable. La vie ne nous eſt donnée que pour cela ſeul. La parole de Dieu qui nous eſt préchée, ſes menaces, ſes avertiſſemens, ſes reprehenſions, les inſpirations du S. Eſprit, qui en accompagnent la predication, les benedictions que Dieu nous accor-

accorde, les châtimens dont il nous visite, mille differens effets de sa providence tout cela, dis-je, ne tend qu'à nous faire prendre la resolution de prevenir tout ce jugement redoutable, & de faire que ce soit pour nous, non un jugement de condamnation, mais un jugement d'absolution & de grace.

9. En un mot deux choses sont également certaines. L'une que ce jugement nous rendra, ou pleinement & parfaitement heureux, ou infinîment miserables. L'autre qu'il fera l'un ou l'autre de ces effets selon ce que nous aurons fait sur la terre. D'où il est aisé de conclurre que tout autant qu'il nous importe, d'un côté d'éviter ce malheur effroyable qui nous menace, & de l'autre de nous procurer le bonheur qui nous est offert, tout autant nous importe-t-il de travailler de bonne heure, & avec tout le soin, & toute l'application possible, à faire tout ce qui peut servir à nous rendre ce jugement favorable, & à éviter tout ce qui nous pourroit faire condamner.

Je ne comprends pas comment il est possible de faire ces reflexions, au moins de les faire souvent & serieusement, sans en profiter, sans se détacher de la terre, sans se tourner du côté de Dieu, & sans se mettre dans les autres dispositions, qui sont les plus necessaires, & pour bien vivre, & pour bien mourir. Je suis persuadé que le relâchement dans lequel on vit, & la stupidité dans laquelle on meurt, viennent principalement de ce qu'on ne pense jamais à ce que je viens de dire, ou qu'on n'y pense que rarement & legerement. Ainsi

le

le meilleur avis qu'on puiſſe donner aux pecheurs c'eſt de penſer ſans ceſſe à ceci, & de s'y appliquer le plus fortement qu'ils pourront.

PRIERE.

COmment puis-je eſperer d'être abſous dans ton jugement, Juge ſuprême de tous les hommes, puis que quelques illuſions que je me faſſe je ne puis m'empêcher de me condamner moi-même dans le tribunal de ma conſcience? Si je veux me juſtifier devant toi, ma propre bouche, mon propre cœur, me condamnent. Je vois très diſtinctement que j'ai violé une infinité de fois en ma vie tes plus ſaints preceptes. J'ai fait un très grand nombre des choſes que tu avois defenduës. J'en ai negligé de celles que tu commandes. N'ai je pas donc de juſtes ſujets de craindre que tu me condamne, que tu me puniſſe, & par conſequent que tu me rende infiniment & éternellement malheureux? Je n'en devrois pas douter, charitable Redempteur des hommes, ſi ton tribunal étoit un tribunal de rigueur, & ſi tu ne ſuivois point dans ton jugement d'autre regle que ta juſtice. Mais comme tu és auſſi bien mon Advocat & mon defenſeur, que mon Juge, comme ma cauſe eſt la tienne, comme tu t'es bien voulu charger de mes pechez pour les expier, j'eſpere nonobſtant mon indignité, que tu ne refuſeras pas de me faire grace, & de me pardonner ces mêmes pechez, que tu as effacez par

ton

ton precieux ſang. Mais comme il eſt certain que tu n'en uſeras de la ſorte qu'à l'égard de ceux qui abandonnent ſincerement ces pechez, & qui ſe conduiſent dans la ſuite d'une maniere plus exacte & plus reguliere, je te demande du fond de mon cœur le ſecours de ta grace qui m'eſt neceſſaire pour m'aquitter de ce grand devoir. Je te ſupplie qu'il te plaiſe de me donner la repentance pour avoir la vie. Mortifie en moi le vieil homme. Fais y vivre heureuſement le nouveau. En un mot donne moi de faire ce que tu commandes, pour pouvoir poſſeder un jour ce que tu promets.

CHAPITRE XIII.

Pour ſe mettre en état de bien mourir, il faut penſer ſouvent au bonheur & à la gloire de la vie à venir.

LA penſée du jugement eſt donc très-utile. Mais il ne faut pas s'y attacher de telle ſorte qu'on oublie, ou qu'on neglige, d'en conſiderer les ſuites. Il importe extrémement de ſe faire l'idée la plus vive, & la plus nette que l'on pourra de cette double éternité qui doit ſuivre ce jugement, & faire le bonheur des uns, & la miſere des autres.

J'avouë qu'il eſt impoſſible de comprendre parfaitement, ni ce bonheur, ni cette miſere. Comment le pourrions-nous ici ſur la terre, où

nos

nos connoiſſances ſont ſi troubles & ſi bornées, puis qu'il eſt certain que ce double objet abſorbe la capacité de ceux-là mêmes, qui ne le voient pas ſeulement, mais qui le ſentent? Mais quoi qu'en ceci, de même qu'en bien d'autres choſes, on demeure toûjours beaucoup au deſſous de la verité, il ne faut pas laiſſer de faire tous ſes efforts pour en approcher le plus qu'on pourra.

1. Qu'on ſe repreſente donc en premier lieu ce que doit être un bonheur que Dieu, dont la ſageſſe & le pouvoir ſont ſans bornes, a choiſi pour en faire le partage de ceux qui doivent être les monumens éternels de ſa bonté, de ſa liberalité, & de ſa miſericorde infinie. Il veut que ces perſonnes ſoient éternellement heureuſes, afin que toutes les creatures intelligentes puiſſent voir en elles de quelles profuſions ſa magnificence & ſa liberalité ſont capables. Cela ſuffit pour nous donner lieu de nous perſuader que leur bonheur doit paſſer d'autant l'imagination, que la liberalité qui en eſt le principe, & dont il doit être la manifeſtation & la preuve, eſt élevée au deſſus de nos petites penſées.

2. Qu'on ſe repreſente que ce bonheur doit être un effet de ſon amour, & qu'il eſt impoſſible que ſon amour n'ait de tout autres effets que ſa haine. Sa haine pourtant laiſſe aſſez ſouvent à ceux qui en ſont les objets des biens & des avantages qui nous paroiſſent très-precieux. Quelle eſt par exemple la gloire, quel eſt le pouvoir, quelles les richeſſes, & quels les plaiſirs, dont l'hiſtoire nous apprend

que

que des Princes impies ont joüi en divers endroits? Ces Princes impies étoient les objets de la haine & de la colere de Dieu. Dieu les deteſtoit, & ſa vengeance les pourſuivoit. Nonobſtant tout cela, ils ſe croyoient très-heureux, & la plupart ne doutoient pas qu'ils ne le fuſſent. Que le ſera donc la felicité de ceux qui ſeront les objets de l'amour de Dieu? Que doit il reſerver pour ſes chers enfans, puis qu'il traite ſi doucement ſes plus vils eſclaves?

3. Qu'on ſe repreſente que l'amour dont cette felicité ſera le dernier effet, eſt ce même amour, qui ne nous a pas épargné ſon plus cher objet, ce même amour qui a pû conſentir à faire deſcendre du ciel ſur la terre, à faire ſouffrir, à faire mourir ſur une cruelle & honteuſe croix le bien aimé du Pere éternel, ſon Fils, ſon unique, la reſplendeur de ſa gloire, & le caractere de ſa perſonne. De quelles reſerves, & de quels menagemens, peut être capable un amour qui a pû faire de telles profuſions? Et que ne doit-on pas s'en attendre dans la vie à venir, où il ſe decouvrira ſi ſenſiblement, puis que dans cette vie, où il eſt ſi caché, il nous a donné une telle preuve de ce qu'il eſt capable de faire? Qu'y aura-t-il que celui qui ne nous a pas épargné ſon Fils, mais l'a livré pour nous à la mort, ſoit en état de nous refuſer?

4. Qu'on ſe repreſente que ce que ce bonheur aura de plus eſſentiel ne conſiſtera pas en quoi que ce ſoit de créé. Il y a des creatures excellentes, & Dieu en pourroit produire de plus

plus excellentes à l'infini. Car quel eſt le degré d'excellence, quelque ſublime qu'on ſe le figure, qui fût en état d'épuiſer le pouvoir de Dieu? Cependant parmi ce nombre infini de creatures plus excellentes les unes que les autres, Dieu n'en a pas trouvé une ſeule qui lui ait paru propre à nous rendre heureux. Elles étoient toutes trop viles, & trop petites, pour un tel effet. Il n'a trouvé que lui-même qui lui parût digne, je ne dirai pas de nous, mais de l'amour qu'il avoit pour nous. Il s'eſt deſtiné ſoi-même à cet uſage: Il a reſolu de ſe laiſſer poſſeder à nous. Qu'eſt ce que l'imagination eſt capable d'ajoûter à cet avantage.

Dieu n'eſt pas ſeulement bon. C'eſt le ſouverain bien, le bien immenſe & infini, une ſource inépuiſable d'avantages, & de ſujets de ſatisfaction. C'eſt ce bien que nous poſſederons ſi nous mourons ſaintement. Nôtre felicité pourroit elle être plus parfaite & plus achevée?

5. Qu'on ſe repreſente que la poſſeſſion de ce bien fera le bonheur des Anges, de ces eſprits ſi ſublimes & ſi glorieux. Mais je n'en dis pas aſſez. Il fera, comme il l'a toûjours fait, le bonheur de Dieu. Car enfin il faut être bien ignorant pour ne pas ſavoir que ce n'eſt ni le ciel, ni le monde entier, qui fait le bonheur de Dieu, que c'eſt Dieu lui-même, que c'eſt là poſſeſſion de ſes propres treſors, de ſes propres perfections. Ceci ſeul ſuffiſoit à le rendre heureux avant qu'il eût créé l'univers, & lors qu'il produiſit l'univers ſon bonheur n'en aug-

augmenta pas tant soit peu. Il est donc heureux par ce seulement qu'il se possede. Et nous le possederons de même que lui. Il sera tout en tous. Il sera nôtre portion, nôtre heritage, nôtre recompense. Quelle seroit nôtre injustice, quelle nôtre extravagance, si nous n'étions pas en état de nous contenter de ce qui non seulement le contente, mais le rend infiniment & souverainement heureux ?

6. Qu'on se represente en particulier qu'il se laissera voir à nous. Nous aimons tous à voir, à connoître, & c'est là peut-être la plus naturelle, & même la plus raisonnable de nos inclinations. Nous n'avons point de faculté plus noble, ni plus excellente que l'entendement, & la perfection de l'entendement consiste uniquement dans la connoissance. Mais la connoissance pour meriter d'être recherchée, doit se terminer à quelque chose de beau, de grand, & de relevé. Et qu'y a-t il d'aussi beau, d'aussi grand, & d'aussi relevé que Dieu, la premiere verité, la verité immuable, la lumiere primitive & intelligible ? Ce ne sera donc pas un petit avantage que celui de le contempler, & de le voir face à face, comme parle l'Ecriture sainte. Ce ne sera pas une legere satisfaction que celle d'attacher nos yeux & nos regards sur cet auguste Soleil dont l'Ecriture nous dit qu'il y a dans sa face un rassasiment de joye.

7. Qu'on se represente la satisfaction qui naîtra de la persuasion, ou pour mieux dire du sentiment, de deux differens amours, dont l'un

eſt celui que Dieu aura pour nous, & l'autre celui que nous aurons pour lui. C'eſt beaucoup de l'aimer. Rien ne donne tant de ſatisfaction que de ſavoir qu'on aime ce qui eſt aimable. C'eſt beaucoup d'en être aimé. On veut l'être du dernier des hommes. On s'eſtime heureux ſi on l'eſt de quelque perſonne diſtinguée par ſon rang ou par ſon merite. Que ſera ce donc de ſavoir qu'on eſt aimé de Dieu? Et ſi chacun de ces avantages eſt ineſtimable, que ſera ce lors qu'on les poſſedera tous deux? Que ſera ce lors qu'on ſaura avec une egale certitude, & qu'on l'aime de tout ſon cœur, & qu'on en eſt tendrement aimé?

8. Qu'on ſe repreſente que non ſeulement on poſſedera tous ces avantages, que non ſeulement on ſaura qu'on les poſſede, mais qu'on ſera ſûr qu'il eſt abſolûment impoſſible qu'on vienne jamais à en perdre aucun. On ſaura qu'ils dureront tous pendant toute l'éternité, & que les ſiecles infinis, qui doivent la compoſer, non ſeulement n'y apporteront pas la moindre diminution, mais n'empêcheront même pas que la felicité, qui en naîtra ne ſoit auſſi vive, & auſſi ſenſible qu'au commencement. Peut-être même le ſera-t-elle davantage, & il ne ſeroit pas difficile de faire voir que ce ſentiment ne manque pas de probabilité & de vraiſemblance.

9. Il me ſeroit aiſé de rehauſſer tout ce que je viens de dire en faiſant une juſte comparaiſon de la gloire des bienheureux avec tout ce qu'il y a de plus doux, & de plus charmant

mant sur la terre, & de faire voir qu'il n'y a rien dans le monde qui en approche. Il me seroit aisé d'y ajoûter la satisfaction qui naîtra de la societé & du commerce que chacun des Saints entretiendra avec tous les autres Saints, & avec tous les Anges. Il me seroit aisé d'y ajoûter toute la splendeur du glorieux séjour qu'on habitera, toute la pompe & toute la magnificence de la Jerusalem celeste, tout l'éclat des objets qui y frapperont les yeux de quelque côté qu'on les porte. Mais de bonne foi tout ceci me paroît petit après ce que je viens de dire. Tout ce qui n'est pas Dieu n'est absolument rien pour ceux dont ce bien immense sera la portion.

10. Je dirai seulement qu'il faut ajoûter à la possession de ce bien l'exemption & l'absence de tous les maux. On n'en souffrira aucun, ni grand, ni petit. On sera à couvert de tout ce qui nous inquiete ici sur la terre, & qui empoisonne le peu de biens que nous y goûtons. En particulier on sera entierement exempt du plus fâcheux de ces maux, qui est le peché. Quand la vie à venir n'auroit point d'autre avantage que celui-ci seul, il y en auroit assez pour meriter qu'on la souhaitât avec passion. Car qu'y peut il avoir, ni de plus triste en soi-même, ni de plus accablant pour ceux qui ont quelque amour pour Dieu, que de voir que pendant tout le temps qu'ils sont sur la terre, ils ne sauroient s'empêcher de l'offenser, & de faire très-souvent des choses qui lui déplaisent? N'est-ce pas là principalement ce qui fait gemir les plus Saints, & qui les force à

s'écrier avec S. Paul, *Helas, miserable, que je suis ! Qui me delivrera de ce corps de mort ?*

Qu'on joigne donc ensemble toutes ces differentes considerations, & qu'on voye si un bonheur si parfait, & qui renferme tant d'avantages, ne merite pas, d'un côté qu'on en fasse le principal objet de ses vœux, & de l'autre qu'on prenne tous les soins possibles pour se l'aquerir. Qu'on juge en même temps s'il y peut avoir beaucoup de moyens plus efficaces que celui-ci pour nous en faire prendre la resolution, & pour nous donner la force de l'executer. En effet rien n'est plus conforme à l'amour propre, c'est à dire au plus naturel de nos sentimens, que le desir d'être heureux. Ainsi s'imprimer profondement dans l'esprit cette grande verité, que le bonheur ne se trouve que dans le ciel, & qu'il n'y a que la pieté seule qui nous y conduise, rappeller d'ailleurs le plus souvent qu'on pourra cette verité dans l'esprit, la tourner de tous les côtez, & faire en un mot attention à tout ce qu'elle a de plus propre à émouvoir l'esprit & le cœur, c'est sans difficulté un moyen très propre à nous mettre en état, & de bien vivre, & de bien mourir.

PRIERE.

JE ne sai, mon Dieu, ce qui me doit confondre le plus de ta bonté, qui m'offre tout ton bonheur, & toute ta gloire, ou de ma stupidité,

dité, qui fait que j'y penſe ſans émotion, qui fait même que je neglige tout ce qu'il y peut avoir de plus neceſſaire pour me procurer de tels avantages. Que ſuis-je, Seigneur, & qu'ai-je pû faire, pour t'inviter à me rechercher? Qu'y a-t-il en moi que miſere, qu'indignité, que peché? Et qu'eſt-ce que tout ceci pouvoit attirer que ta haine? Que ton nom ſoit donc éternellement beni, & que toute la terre adore & celebre un ſi grand excès de miſericorde. Mais comme je ne le ſens pas moi même auſſi vivement que je le devrois, je te ſupplie du fond de mon cœur, qu'il te plaiſe de me donner ton ſecours pour me mettre heureuſement en état, d'un côté de le comprendre, & de l'autre d'y répondre par mes actions. Inſpire moi toute la reconnoiſſance qu'une telle bonté merite; & en même temps toute la vigilance, toute l'activité, & toute l'ardeur neceſſaire pour m'en prevaloir. Donne moi, Seigneur, de mépriſer tout le reſte, & de ne ſoupirer qu'après ce que tu as la charité de m'offrir. Donne moi d'y travailler de toute ma force, ou pour mieux dire donne moi la force neceſſaire pour y travailler avec ſuccès. Opere en moi la volonté & l'action. Opere tout, ô mon Dieu, puis qu'auſſi bien je ne puis rien qu'en toi, & par toi.

CHAPITRE XIV.

Pour se mettre en état de bien mourir, il faut penser souvent à l'enfer.

JE ne suis nullement du sentiment de ceux qui pretendent que les Chrétiens ne doivent jamais penser à l'enfer, & qui veulent qu'on se contente de mediter la misericorde de Dieu en son Fils, ou tout au plus d'y ajoûter la consideration de la gloire & de la felicité dont il nous veut donner la possession dans son ciel. Ils disent que la pensée de l'enfer n'est propre qu'à faire naître la crainte, qui ne sert de rien sans l'amour, au lieu que le reste suffit pour triompher de l'obstination des plus grands pecheurs, & pour leur inspirer tous les sentimens necessaires, soit pour bien vivre, soit pour bien mourir.

Mais il est certain qu'ils se trompent. Il suffit peut-être de parler de la misericorde de Dieu, & de ses effets, à des personnes qui l'aiment déja veritablement & sincerement, & dont le cœur sanctifié & regeneré est susceptible de tous les mouvemens de reconnoissance que ce que Dieu fait pour nous peut y exciter. Mais comme les personnes de cet ordre sont en petit nombre, & que la plupart de ceux qu'on connoît sont des pêcheurs assujettis à la tyrannie de leurs passions, & possedez uni-

uniquement de leur amour propre, qu'ils ſont même plongez preſque tous dans la ſecurité & dans la licence, il eſt certain que ne leur parler dans cet état que de la miſericorde de Dieu c'eſt les confirmer de plus en plus dans ces malheureuſes diſpoſitions, & les empêcher de ſe reveiller de ce funeſte aſſoupiſſement, qui eſt la cauſe la plus generale & la plus efficace de nôtre perte.

Il n'y a que la crainte qui puiſſe troubler cette fauſſe paix, & les porter à penſer ſerieuſement & efficacement à leur ſalut. C'eſt pourquoi Dieu a repandu tant de menaces dans ſa parole, & afin qu'on ne s'imagine pas que ceci n'appartient qu'à l'Economie de la loi, qui étoit une Economie de ſeverité & de rigueur, animée d'un Eſprit de ſervitude, qui faiſoit craindre, on n'a qu'à conſiderer que ces menaces ne ſont ni moins fortes, ni moins frequentes, ſoit dans les Evangiles, ſoit dans les Epîtres des Apôtres, que dans le Vieux Teſtament. On n'a qu'à conſiderer que Jeſus-Chriſt nous a donné incomparablement plus de connoiſſance de l'enfer & de ſes ſupplices que tous les Prophetes enſemble, & qu'on peut dire ſur le ſujet de la vie & de l'immortalité qui lui eſt oppoſée, que c'eſt ce grand Sauveur qui l'a miſe dans une entiere évidence par ſon Evangile.

A moins donc que de vouloir être plus ſage que Dieu, plus Evangelique que Jeſus-Chriſt, plus ſpirituel que S. Paul, & que les autres Apôtres, il faut reconnoître que la penſée de l'enfer eſt très-utile & très-efficace, ſur tout à l'égard des pecheurs encore engagez dans le vi-

ce & assujettis à la tyrannie du Demon. Il faut ajoûter qu'elle est de très-grand usage à l'égard de ces Chrétiens foibles & imparfaits, qui n'ont pas la force de resister à la plupart des tentations. Ceux-ci, de même que les pecheurs, peuvent trouver de très-grands secours dans cette pensée. Car comme rien n'est plus opposé à nôtre amour propre que la souffrance d'un mal aussi terrible que la damnation, il y a lieu d'esperer qu'en y pensant fortement on se resoudra à faire tout ce qui est necessaire pour l'éviter.

Je conseille donc à ceux qui ont un desir sincere de bien mourir, de s'appliquer souvent à cette pensée. Pour la rendre plus utile & plus efficace, je souhaitte qu'ils se representent qu'il est impossible d'imaginer, non seulement rien de plus terrible que la damnation, mais même rien qui en approche.

1. Quand ce grand malheur n'emporteroit aucune autre chose que la perte de Dieu, & par consequent la privation du souverain bien, de ce bien immense, qui peut seul remplir nos souhaits, il ne devroit pas laisser de paroître infiniment redoutable. Car enfin que peut-on imaginer de plus affreux qu'une telle perte ? que la perte d'un bien si grand, & si precieux, d'un bien qui étoit offert, & qu'on pouvoit posseder, d'un bien encore dont on connoîtra tout le prix, & qu'on souhaittera même de toute sa force ? Il n'en sera pas en effet alors comme maintenant. Nous ne sentons pas presentement cette privation, d'un côté parce que

nous

nous n'aimons, ni ne connoiſſons Dieu que foiblement & legerement, & de l'autre parce que nous ſommes occupez de je ne ſai quels autres objets, auxquels nous donnons tous nos ſoins. Mais alors que ces vains objets diſparoîtront tout d'un coup, & que l'ame connoîtra diſtinctement toute l'impoſſibilité où elle ſe trouve d'être heureuſe autrement qu'en poſſedant Dieu, elle le ſouhaittera de toute ſa force, & ne pouvant remplir ce ſouhait, elle ſera déchirée d'une douleur & d'un deſeſpoir inconſolable.

2. On ne ſera pas ſeulement privé du ſouverain bien, on le ſera encore de tous les biens ſans exception. Il n'en reſtera aucun, pas même des plus petits, & des moins réels. Qu'on tâche cependant de s'imaginer le deſeſpoir où une telle privation jettera infailliblement. Car enfin nous ſommes trop miſerables & trop indigens pour nous paſſer de tout ce qui eſt hors de nous. Nous nous contentons en quelque ſorte de n'être rien, pourvû que nous ayons quelque choſe. Mais n'être rien & n'avoir rien, c'eſt une miſere achevée, c'eſt un veritable deſeſpoir.

3. Mais ce n'eſt là encore que la premiere, & la moins ſenſible partie du malheur des damnez. Ils ne ſont pas ſeulement privez de toute ſorte de biens. Ils ne ſont pas ſeulement privez de toute ſorte de biens. Ils ſont encore accablez des maux les plus rudes. Le plus terrible à mon ſens, c'eſt le ſentiment vif & penetrant de la haine & de la colere de Dieu.

Rien n'eſt plus accablant, rien plus deſeſperant, qu'une telle connoiſſance. Il n'en falut pas davantage pour faire dire à Cain, *Ma peine eſt plus grande que je ne puis la porter.* Il n'en falut pas davantage pour porter Judas à s'étrangler de ſes propres mains. Encore eſt il certain que ces miſerables ne voyoient cette redoutable colere que d'une maniere fort confuſe & fort imparfaite, au lieu que les damnez l'appercevront très-diſtinctement, ou pour mieux dire la ſentiront d'une maniere très-vive, & en ſeront penetrez juſques dans le fond de leur cœur. De là viennent ces paroles que le S. Eſprit leur met à la bouche, *Montagnes tombez ſur nous, & vous côtaux écraſez nous, & nous cachez à la colere de celui qui eſt aſſis ſur le trône, & à celle de l'agneau.*

4. Cette colere ſe revelera tout a plein, non ſeulement par l'évidence qui accompagnera tous les objets qui ſeront étalez dans la vie à venir, mais encore par des effets très-ſenſibles & très-éclatans. Je parle de ce ver rongeant & immortel, qui déchirera les entrailles des malheureux dont il fera le ſupplice. Je parle de ce feu devorant qui les conſumera ſans relâche. Je parle des cruels tourmens que les Démons leur feront ſouffrir, & generalement de tout ce qu'ils endureront, ſoit dans leur ame, ſoit dans leur corps. Je ne pretends pas en effet decider poſitivement en quoi tout ceci conſiſte, ni me vanter même de le ſavoir. J'avouë qu'il y a en ceci, comme en tout le reſte, bien des choſes que nous ignorons. Je me contente de

dire

dire trois choſes qui ne peuvent m'être conteſtées.

La premiere que les damnez ſouffriront, & dans leur corps, & dans leur ame. Il faut bien qu'ils ſouffrent dans l'ame, puis qu'ils ſouffrent dès maintenant, quoi que leur corps ſoit encore dans le tombeau. S'il en étoit autrement, Jeſus-Chriſt auroit-il repreſenté le mauvais riche daus les ſupplices, & lui auroit in mis cette plainte à la bouche, *Je ſuis tourmenté en cette flamme*? Il faut bien d'ailleurs qu'ils ſouffrent dans leur corps après la reſurrection. Pourquoi faudroit il les reſuſciter, ſi leur corps devoit être exempt de douleur?

La ſeconde que ſi ce que l'Ecriture nous dit des ſouffrances de ces miſerables eſt metaphorique, comme je n'en doute point, il ne faut pas s'imaginer qu'on doive en rabbattre quelque choſe pour le reduire à la proprieté du ſens literal. Il faut au contraire y ajoûter. Il faut faire à l'égard des maux des damnez ce qu'on fait à l'égard du bonheur des Saints. Il faut croire que comme ce que l'Ecriture Sainte nous dit de la gloire des bienheureux n'eſt pas le centiéme de ce qui en eſt, ce qu'elle nous dit du malheur des impenitens n'eſt rien au prix de ce qu'ils ſouffriront éternellement

La troiſiéme choſe que je dis ſur ce ſujet, c'eſt qu'il eſt certain au moins que tout ce qu'on ſouffre de plus rude & de plus fâcheux ſur la terre n'eſt pas comparable à ce que les damnez ſouffriront éternellement dans l'enfer.

C'eſt

C'eſt ce qu'on peut recueillir de l'analogie qui ſe trouve entre le malheur des impies, & la felicité des Saints. Car comme ce que les bienheureux poſſedent eſt incomparablement plus exquis que tout ce qu'il y a de plus doux & de plus charmant ſur la terre, on doit s'aſſûrer de même que ce qu'il y a ici de plus rude n'eſt pas comparable à ce qu'on ſouffre dans l'enfer. On le peut recueillir encore de ce que cette même Ecriture aſſûre que le jugement que Dieu exercera ſur ces miſerables ſera un jugement de rigueur. On le peut recueillir de ce que cette même Ecriture repreſente la juſtice de Dieu comme endormie pendant cette vie, & comme venant à ſe reveiller & à s'exercer dans la vie à venir, quoi qu'on ſache d'ailleurs que même pendant cette vie elle lâche de terribles coups ſur les méchans. Enfin on peut le recueillir de ce que la bonté de Dieu permet très-ſouvent que ſes chers enfans ſouffrent ſur la terre tout ce qu'il y peut avoir de plus inſupportable & de plus fâcheux. Ne doit-on pas conclurre de là qu'il reſerve de tout autres ſupplices aux victimes de ſa vengeance?

5. Qu'on ajoûte encore trois autres conſiderations à toutes celles que j'ai touchées. La premiere eſt celle de l'éternité des maux des damnez, & de l'impoſſibilité abſoluë où ils ſe trouveront, ſoit de les faire ceſſer, ſoit de les adoucir tant ſoit peu, ſoit enfin de s'y accoutumer & de s'y endurcir. C'eſt ici à mon ſens ce qu'il y a de plus accablant. Un mal

leger

leger importune lors qu'il eſt durable & opiniâtre. Que fera donc le plus grand des maux lors qu'il ſera, non opiniâtre, non durable, mais éternel? Dans quel deſeſpoir ne jettera-t-il pas ceux qu'il accablera, lors qu'après des millions de ſiecles ils verront qu'il ne perd abſolûment rien de ſa rigueur?

6. Encore ſi les damnez pouvoient ignorer cette verité. S'ils pouvoient ſe flatter, même fauſſement, de cette eſperance, qu'un jour leurs maux finiront; cette erreur, toute vaine qu'elle ſeroit, rendroit leurs maux en quelque façon ſupportables. Mais c'eſt ce qui ne ſauroit arriver. Ces miſerables ſauront toute l'immutabilité de leur ſort. Jeſus-Chriſt la leur revelera lors même qu'il leur prononcera leur arrêt, car il leur dira, *Allez, maudits, au feu éternel preparé au Diable & à ſes Anges.* Ainſi l'on peut dire que cette connoiſſance leur ſera ſouffrir dans chaque point de l'éternité, l'éternité toute entiere, étant certain qu'ils ne s'affligeront pas ſeulement de ce qu'ils ſouffriront dans ce moment même, mais encore de tout ce qu'ils ſauront qu'ils ont à ſouffrir dans tous les ſiecles ſuivans, & pendant toute l'étenduë de l'éternité.

8. Enfin ce qui augmentera à l'infini le deſeſpoir de ces miſerables, ce ſera le reproche qu'ils ſe feront d'être les ſeuls auteurs de leurs maux. Si c'étoit là un malheur tout pur, auquel ils n'euſſent rien contribué,

tribué, & qui leur vint uniquement du hazard, ou du pouvoir d'un ennemi, dont ils n'euſſent pû ſe defendre, ce ſeroit à eux à voir ſi la ſatisfaction qu'ils auroient de n'avoir rien à ſe reprocher ſuffiroit pour leur faire ſouffrir un tel mal avec conſtance. Mais ce qui les empêchera d'avoir de telles penſées, c'eſt qu'ils ſauront très-certainement qu'ils ont pû éviter le malheur où ils ſont tombez, qu'on les en a avertis, qu'on leur en a donné le moyen, qu'ils ont refuſé de s'en prevaloir, & que c'eſt leur obſtination toute ſeule, & l'attache qu'ils ont euë pour les biens du monde qui les ont empêché de travailler à s'en garentir. C'eſt ce qui leur donnera de la rage & de la fureur contre eux-mêmes, & qui les forcera d'avouër qu'ils ne ſouffrent rien qu'ils ne meritent.

Tout cela fait voir combien ce malheur eſt grand. Etant tel, ne devons nous pas faire nos efforts pour nous en mettre à couvert ? Et qu'eſt-ce qui pourroit nous y porter plus efficacement que d'en faire l'objet le plus ordinaire de nos penſées ? *Le ſouvenir de l'enfer* dit S. Chryſoſtome, *eſt le moyen le plus propre pour empêcher d'y tomber.*

PRIE-

PRIERE.

Je t'ai une infinité d'obligations, ô mon Dieu, mais je ne sai s'il y en a aucune plus grande, ni plus considerable que celle que je t'ai de n'être pas actuellement dans l'enfer, & de n'y pas souffrir tout ce que les damnez y endurent. J'avouë sans repu
que je l'ai merité très-souvent.
ta justice t'en a sollicité plu
pendant ta misericorde n'
& par un effet inconce
je suis encore sur ce
me mettre à cou
froy
vaise
a bi
Dieu
plie
de ;
& a
fait d
Je cc
bonté
est cer
fistes de
veuilles
Donne n
mon salut
mon esprit
presentez. I

de telle maniere que les effets en paroiſſent dans toutes mes actions. Que je vive comme ſachant ce qu'on doit s'attendre & en faiſant ta volonté, & en la negligeant. Que la crainte de te perdre vienne au ſecours du deſir que tu m'as donné de te poſſeder, & que tout en un mot concoure à me procurer & à m'aſſûrer ce bien immenſe & ineſtimable, quel ta bonté me donne droit de preten-
ton Fils m'a aquis au prix de ſon

LA MORT DES JUSTES, OU LA MANIERE DE BIEN MOURIR.

LIVRE TROISIE'ME.

De ce qu'on doit faire dans la maladie pour mourir ſaintement & Chrétiennement.

C'Eſt-là ce qu'on doit faire dans la ſanté. Si on l'obſerve exactement & avec ſoin, il ne reſtera preſque rien à faire. Il eſt certain au moins que ce qu'il y a de plus difficile, & en même temps de plus neceſſaire, ſera fait. On ſera même dans un tel état, que quand on ſeroit emporté par un accident imprevû, qui ne donneroit pas un moment pour penſer à ſoi, on ne laiſſeroit pas de mourir en la grace & en l'amour de Dieu, & on ne quitteroit la terre, que pour aller poſſeder le ciel.

Mais comme il y en a peu qui faſſent à cet égard ce qu'ils doivent, que pluſieurs de ceux qui le font en quelque maniere ne le font que fort imparfaitement, qu'enfin on ne ſauroit prendre trop de ſoin & trop de precaution pour une affaire de cette importance, il n'y aura point de mal à marquer le plus diſtinctement qu'on pourra ce qu'on doit faire lors qu'on ſent approcher la mort. Et comme il y a deux genres de mort, la mort naturelle, & la mort violente, il ſera bon de toucher ce qu'on doit pratiquer dans l'une & dans l'autre de ces occaſions.

La mort naturelle eſt precedée ordinairement par des maladies. Par conſequent il faut voir de quelle maniere nous devons recevoir ces ſortes d'avertiſſemens. C'eſt ce que je vai tâcher d'éclaircir, ſans m'aſſujettir aux loix d'une exacte & rigoureuſe methode, qui voudroient que je n'en parlaſſe que par rapport à la mort. Comme il eſt bon de ſavoir de quelle maniere on doit recevoir toute ſorte de maladies, même celles dont on ne craint pas de mourir, j'eſpere que mon Lecteur ne trouvera pas mauvais que je paſſe tant ſoit peu les bornes que mon ſujet ſembloit me preſcrire, & que je parcoure les principales reflexions que chaque malade doit faire dès qu'il ſe trouve attaqué, ſoit que le mal paroiſſe dangereux, ſoit qu'il ſemble qu'on n'ait rien à craindre.

CHA-

CHAPITRE I.

Premiere reflexion qu'un malade doit faire sur sa maladie. C'est un effet de la volonté de Dieu.

LA premiere pensée qui nous doit venir dans l'esprit lors que nous sommes attaquez de quelque maladie, de quelque nature, & de quelque ordre qu'elle puisse être, c'est que cette maladie est un effet de la volonté de Dieu, & l'execution de l'un des arrêts de sa Providence. Il nous importe dans ces occasions de nous souvenir de ce que l'Ecriture dit sur ce sujet. Elle nous dit que les plus petits oiseaux ne viennent jamais à tomber sans un ordre exprez du maître de l'univers. Elle nous assûre que les cheveux de nôtre tête sont tous contez, qu'il n'y a point de mal dans la ville que Dieu ne fasse, que le tourment ne germe point de la terre, & ne naît pas de la poudre, que c'est la volonté de Dieu qui fait la prosperité & l'adversité, qui crée les tenebres & la lumiere, qui fait descendre au sepulchre, & qui en fait remonter.

Sur ce fondement il faut s'assûrer que la maladie qu'on souffre a sa source dans cette volonté suprême de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Il faut tenir pour tout assûré que sa sagesse en a determiné la nature, le degré precis,

cis, la durée, les ſymptomes, & generalement toutes les circonſtances qui l'accompagnent preſentement, & qui l'accompagneront dans ſa ſuite.

Cela ſeul, ſans toucher encore aux autres reflexions qu'on doit faire ſur ce ſujet, nous apprend qu'il eſt de nôtre devoir de ſouffrir nos maux avec patience. C'eſt à dire en premier lieu de nous garder bien d'en murmurer contre Dieu, & de nous en plaindre, comme ſi la rigueur avec laquelle il nous traite avoit quelque choſe d'injuſte, & de diſproportionné à ce que nous meritons de ſouffrir. C'eſt là un excez effroyable, & qu'on ne ſauroit éviter avec trop de ſoin. Il découvre un terrible fonds d'orgueil, d'incredulité, d'impatience, de delicateſſe. Il fait voir qu'on a ſi peu de crainte de Dieu, ſi peu de reſignation, & d'humilité, qu'il eſt difficile de porter le crime plus loin, & de montrer plus ouvertement, que bien loin d'avoir quelque choſe de bon dans le cœur, il y a peu de vices dont on ne ſoit poſſedé.

Nous devons au contraire être perſuadez que Dieu ne fait qu'uſer de ſon droit en nous affligeant de la ſorte, & que nous n'en avons aucun de nous y oppoſer. Nous devons nous ſouvenir que nous ſommes ſes creatures, que tout ce que nous avons eſt un ouvrage de ſa puiſſance, & un preſent de ſa liberalité, que par conſequent il a ſur nous un pouvoir & une autorité ſans bornes, & que de quelque maniere qu'il en diſpoſe il ne fera

ra rien dont nous soyons fondez à nous plaindre.

Ce n'est pas tout. Il ne nous est pas même permis de nous affliger & de nous inquiéter interieurement de ce qu'il fait. Il est de nôtre devoir d'y acquiescer absolûment & sans repugnance, soumettant nôtre volonté à celle de Dieu, bien loin de pretendre que la volonté de Dieu s'abaisse jusqu'à se conformer à la nôtre.

C'est ce qui ne sera pas difficile, si on peut s'imprimer un peu profondement cette verité dans l'esprit, c'est que la volonté de Dieu n'est pas seulement une volonté souveraine, absoluë & independante, mais encore une volonté infinîment droite, infinîment sage, & conduite par des lumieres qui ne s'égarent jamais, qu'il n'ignore absolûment rien, & qu'il voit très-distinctement tous les degrez de bien & de mal, & generalement tout ce qu'il y peut avoir d'utile & de nuisible dans chaque chose.

Ceci posé nous devons être fortement persuadez que si Dieu a voulu que nous fussions attaquez de la maladie qui nous travaille actuellement, c'est parce qu'il a vû que toutes choses bien considerées il étoit meilleur, il étoit plus à souhaitter que nous en fussions visitez, qu'il ne l'étoit que nous en fussions exempts. Je ne touche pas encore les sources de cette necessité. Je n'examine pas si c'est nôtre propre interêt, l'interêt de nôtre prochain, ou la gloire de Dieu qui le demande de la sorte. C'est ce qui pourra venir dans la suite. Je

dis seulement en gros, & sans descendre à quoi que ce soit de particulier, que ce que Dieu fait en cette occasion est meilleur, & plus digne de lui, & de sa sagesse, que le contraire. C'est ce qui ne souffre point de difficulté, & que j'ai prouvé dans un autre ouvrage.

Mais ceci posé quelle seroit nôtre injustice si nous nous y opposions? Et en vertu de quoi pourrions nous pretendre que Dieu preferât nos caprices & nos fantaisies aux regles les plus inviolables de sa sagesse?

Il est bon encore de considerer qu'on n'est pas le seul qui souffre. C'est une loi generale & commune à tous les hommes du monde, sans en excepter ni les plus grands & les plus heureux, ni les plus saints, & les plus parfaits. Les Rois & les Empereurs sont malades comme le reste des hommes. Les plus gens de bien ne sont pas en ceci plus privilegiez que les plus méchans. Jesus-Christ lui-même, le Fils éternel de Dieu & le plus cher objet de son amour, a souffert, & si on ne trouve pas dans l'Histoire de l'Evangile, qu'il ait jamais été malade, on trouve bien au moins qu'il a été un homme de douleur, & qu'il a seu ce que c'est que de la langueur. De quel droit prétendrions nous être plus privilegiez que toutes ces personnes si distinguées, & si élevées, chacune à sa maniere, au-dessus de nous, ou être dispensez d'une loi si constante & si perpetuelle? Ne devons nous pas y acquiescer volontairement, & étouffer tous les mouvemens de repugnance que la chair souleve au fond

fond de nos cœurs pour nous porter à nous y opposer ?

Enfin il est bon de considerer que toutes ces repugnances, sont d'un côté très-inutiles, & de l'autre très pernicieuses & très criminelles. Nous pouvons faire ce qu'il nous plaît. Nous pouvons trouver mauvais que Dieu nous afflige. Nous pouvons nous en plaindre, & en murmurer. Mais tout cela ne diminuera pas nôtre mal, & ne le rendra, ni plus leger, ni plus supportable. Au contraire il irritera davantage Dieu contre nous. Il provoquera tout de nouveau sa colere, & l'obligera à lâcher sur nous des coups plus rudes & plus pesans pendant cette vie, sans parler de la vengeance qu'il en prendra infailliblement dans la vie à venir. Ainsi quand même l'amour de l'ordre & de la justice ne suffiroit pas pour nous resoudre à souffrir nos maux avec patience, la consideration de nôtre propre interêt devroit nous y porter efficacement, & nous faire dire avec le Prophete, *Je me sus teu, Seigneur, & je n'ai pas ouvert ma bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

On dira peut être que ceci est juste à la verité, mais qu'il est extremement difficile, & qu'une foiblesse comme la nôtre n'est pas capable d'un tel effort. Ceci est difficile, je le confesse, mais il n'est pas impossible. C'est un devoir dont plusieurs se sont acquittez. Car pour ne rien dire de Jesus-Christ, qui a souffert avec tant de constance & de fermeté les cruelles douleurs de la croix, & pour ne parler que de ceux qui ont été sujets aux mê-

mes foibleſſes, & aux mêmes imperfections que nous, qu'eſt-ce que les Martyrs n'ont pas enduré ? Peut-on imaginer des ſupplices ſi cruels & ſi rigoureux, qu'ils n'ayent ſoufferts conſtamment ? N'ont ils pas paſſé des jours entiers, quelquefois même pluſieurs jours de ſuite, ſur des chaiſes d'airain enflammé, ſur des grils ardens, ſur des roues, & des chevalets ? Leur a-t-on entendu prononcer, je ne dirai pas des murmures contre Dieu, mais même des plaintes ou des injures contre les bourreaux qui les déchiroient, ou contre les Tyrans qui les avoient condamnez ? Pourquoi ne pouvons nous pas ſouffrir avec une fermeté ſemblable des douleurs tout autrement legeres & ſupportables que celles qu'ils enduroient ?

C'eſt, dira-t-on, que la grace les ſoutenoit, & que le S. Eſprit verſoit dans leur ame ſes plus douces conſolations. Je n'ai garde de le nier. Mais outre que les Martyrs & les autres Saints ne ſont pas les ſeuls qui ont fait paroître de la conſtance, outre que les Payens, & le reſte des infidelles, en ont donné des exemples ſurprenans, outre cela, dis-je, à qui tient il qu'à nous mêmes que nous ne recevions des ſecours ſemblables à ceux qui ont fortifié & affermi les Martyrs ? Que faut il pour les obtenir que les demander avec humilité, avec ardeur, & avec confiance ? Que faut il qu'implorer ſaintement la miſericorde de Dieu ? Ne s'eſt-il pas obligé formellement & expreſſement d'exaucer cette ſorte de prieres, & de nous en accorder les effets ? N'a-t-il pas dit, & en general, *Demandez & vous recevrez, cher-*

cherchez & vous trouverez, frappez à la porte, & on vous ouvrira, & en particulier, *Si vous qui êtes méchans ſavez donner de bonnes choſes à vos enfans, combien plus vôtre Pere celeſte donnera-t-il ſon Eſprit à ceux qui le lui demanderont.*

D'ailleurs la principale ſource de la difficulté de ce devoir n'eſt pas tant la foibleſſe naturelle à l'homme depuis le peché, que la delicateſſe contractée volontairement, & produite par la maniere en laquelle nous nous conduiſons. Nous nous abandonnons à nos paſſions. Nous nous accoutumons à ne rien ſouffrir. L'ombre même & l'apparence du mal nous jette dans des emportemens effroyables. D'ailleurs nous menons une vie molle & voluptueuſe. Nous ne recherchons que les plaiſirs & les divertiſſemens. Nous haiſſons le travail. Pour ce qui regarde la mortification, elle nous paroît inſupportable. Ainſi nous ne ſommes pas ſeulement foibles & fragiles, nous ſommes encore delicats & effeminez. Nous ajoûtons l'habitude de ne rien ſouffrir à l'infirmité naturelle qui ne s'oppoſe que trop à ce que nous ſouffrions avec fermeté. Par conſequent bien loin que tout ceci nous excuſe, rien ne fait voir plus ſenſiblement combien nôtre delicateſſe eſt inſupportable.

Au lieu donc de l'alleguer ſoit aux autres, ſoit à nous mêmes, & de pretendre qu'elle diminuë ce que nôtre impatience a de criminel, nous devons nous en faire des reproches, & la regarder comme l'un des plus juſtes ſujets que nous ayons de gemir & de nous humilier

devant Dieu. Nous devons tâcher de nous mettre sur un autre pié, y travaillant fortement, & demandant à Dieu son secours pour y réussir. C'est ce qu'on peut faire par cette priere.

PRIERE.

MOn Dieu, l'état où il t'a plû de me mettre m'oblige à te demander bien des graces, qui me sont absolûment necessaires. Mais il y en a deux dont la necessité a quelque chose d'extraordinairement pressant, & que je te prie aussi du fond de mon cœur de ne me pas refuser. La premiere est le pardon que je te demande de tous les mouvemens de repugnance que ma malheureuse chair, cette source seconde de crimes, oppose à l'execution de ta volonté. Il seroit bien juste, Seigneur, que je vouluſſe tout ce que tu veux; & que je me soumisse saintement, avec plaisir, & avec amour, à ta volonté suprême, à cette volonté si droite, si sage, si éclairée, si bonne même, & si bien faisante. Tu vois cependant, Seigneur, avec quelle peine, & avec quelle contrainte je m'y soumets, & combien il faut que je fasse d'efforts, & que je me livre de combats pour m'empêcher de m'y opposer formellement & directement. Je le voi moi-même, ô bon Dieu, je le sens, & j'en suis confus. Je reconnois par là ce que je ne sai d'ailleurs que trop, je reconnois que j'ai très mal profité dans ton école, & qu'après tant

tant d'avertiſſemens que tu m'en avois donnez & tant de ſecours qu'il t'avoit plû de m'accorder, je ſuis encore bien éloigné d'avoir aſſujetti, comme je devois, ma volonté rebelle à ton joug. J'en gemis, ô mon Dieu, & je te ſupplie du fond de mon cœur qu'il te plaiſe de me pardonner ce manquement, comme tous les autres, & de le couvrir de la ſatisfaction très parfaite de ton ſaint Fils. Mais en même temps auſſi je te prie au nom & en conſideration de ce cher objet de ton amour, qu'il te plaiſe de me guerir de cette honteuſe & criminelle infirmité, par l'efficace puiſſante de ton S. Eſprit. Ma volonté, Seigneur, toute rebelle, & toute indocile qu'elle eſt, eſt entre tes mains. Tu peux la changer & la reformer. Tu peux la plier & la tourner comme il te plaira. Elle ne ſauroit être, ni ſi foible que tu ne puiſſes la fortifier, ni ſi inconſtante qu'il ne te ſoit aiſé de la fixer, ni ſi rebelle qu'il ne te ſoit facile de la domter, ni ſi corrompuë en un mot que tu ne puiſſes la ſanctifier. Ne me refuſe pas ce miracle, Pere charitable! Ne ſois retenu, ni par mon indignité, quoi qu'extrême, ni par les defauts mêmes de la priere, par laquelle je t'en ſollicite. Couvre cette indignité & ces defauts du merite de ton cher Fils. Accorde à ſon interceſſion, accorde à la voix de ſon precieux ſang, accorde à ma preſſante neceſſité, & aux foibles & languiſſans deſirs de mon cœur, ce que mes pechez,

chez, mes enormes, mes innombrables pechez, te preſſent de me refuſer. Fai moi comprendre toute l'étenduë de l'obligation où je ſuis de vouloir tout ce que tu veux, & de me conduire, non par mes caprices, & mes fantaiſies, mais par les regles immuables de ta parole, & par les inſpirations de ton S. Eſprit. Donne moi de reverer ta volonté ſainte. Donne moi ſur tout de l'aimer, & pour cet effet d'en connoître la droiture, la bonté, & la perfection. Pourvû qu'il te plaiſe de m'accorder cette grace, que j'oſe me promettre de ta bonté, je ne te demande pas de faire ceſſer mes maux. Je conſens, ô mon Dieu, à ſouffrir tout auſſi long-temps que tu voudras que je ſouffre. Ta grace me ſuffit, & ſi ta vertu s'accomplit dans mon infirmité, les plus grands maux me deviendront doux, parce qu'en effet ils me ſeront tous utiles & avantageux. C'eſt donc à cette grace que je me borne. C'eſt elle que je te demande du fond de mon cœur, au nom, & par le merite infini de ton ſaint Fils Jeſus, & par la priere qu'il m'a enſeignée. *Nôtre Pere, &c.*

CHA-

CHAPITRE II.

Seconde reflexion qu'on doit faire dans la maladie. C'eſt peut-être une punition, ou un châtiment de quelque peché.

LEs afflictions en general, & les maladies en particulier, ſont les ſuites & les effets du peché. Elles le ſont même doublement. Car premierement elles n'avoient point de lieu pendant l'innocence, & c'eſt le peché qui nous y a aſſujettis. Mais outre cette conſideration generale, il eſt certain que les pechez particuliers que nous commettons nous attirent ces coups de la main de Dieu, ces effets redoutables de ſa colere.

C'eſt même ce qui arrive en deux manieres. Ce ſont quelquefois des punitions que Dieu fait ſouffrir à ſes ennemis, & une vengeance qu'il prend de leur impieté. Ce ſont auſſi quelquefois des châtimens paternels, dont il viſite ſes enfans, non pour les punir, mais pour leur faire connoître l'irregularité de leur conduite, & les porter plus efficacement à la reformer. C'eſt ce qui fait dire à S. Paul, tantôt que *lors que nous ſommes jugez*, c'eſt à dire lors que nous ſommes châtiez & affligez, *nous ſommes inſtruits par le Seigneur, afin que nous ne periſſions point avec le monde*; tantôt que *ſi Dieu ſe preſente à nous avec la*

la verge, il se presente à nous comme à ses enfans.

Cela étant une des premieres pensées qui nous doivent venir dans l'esprit, soit en general lors que nous tombons dans quelque affliction, soit en particulier lors que nous sommes attaquez de quelque maladie, c'est qu'il est très-possible que cette maladie, que cette affliction, soit, ou la punition, ou le châtiment, d'un ou plusieurs pechez, que nous ayons commis. Je ne dis pas que nous devons nous assûrer positivement que cela est. Je dis seulement que nous le devons regarder comme vraisemblable, & comme possible, parce qu'en effet il se peut que cet effet ait des causes très-differentes de celle-ci. Les traverses de Job, & l'aveuglement de cet homme à qui Jesus-Christ rendit la veuë, & dont il dit que ni lui, ni son pere, ni sa mere, n'avoient peché, c'est à dire que ce n'étoient ni ses pechez, ni ceux de son pere, ou de sa mere, qui lui avoient attiré cette affliction; tout cela, dis-je, fait voir clairement que les nôtres peuvent venir d'ailleurs que de nos pechez.

Mais quoi qu'il en soit elles peuvent venir de là. C'en est même là cause la plus ordinaire & la plus commune. Ainsi nous y devons toûjours porter nôtre pensée, & il est bon même dans ces premieres reflexions de ne la porter point ailleurs. Par consequent le premier soin que nous devons prendre lors qu'une maladie nous attaque, c'est de faire une exacte reveuë de nos actions, & de voir s'il n'y en a pas quel-

quelqu'une qui nous ait attiré cet effet de la colere de Dieu.

Je crains peu qu'on ait de la peine à en trouver de celles qu'on puiſſe regarder comme les cauſes de cet effet. Il faudroit pour cela, ou une pureté bien plus grande que celle des plus gens de bien que nous connoiſſons, ou un orgueil porté à ſon comble, & capable des derniers excès. On aura plutôt de la peine à ſe determiner, & on verra d'abord tant de cauſes apparentes de cet effet, qu'on ne ſaura laquelle eſt la veritable.

On dira peut-être qu'on ne ſe ſent pas plus coupable qu'auparavant, & on en conclura que puis que Dieu a ſupporté nos deſordres paſſez ſans nous en châtier, il n'eſt pas croyable que les preſens nous ayent attiré ce que nous ſouffrons. Mais ce raiſonnement n'eſt pas juſte. Dieu a pû nous ſupporter, quoi que nous meritaſſions d'être châtiez. Il a pû nous inviter tout un tems par les richeſſes de ſa bonté, de ſa patience, & de ſa longue attente, à nous repentir. Il a pû enfin employer d'autres moyens lors qu'il a vû que ce premier étoit inutile. Il a pû avoir recours à la verge, & rien n'eſt plus conforme aux regles ordinaires de ſa Providence que cette conduite. Ainſi ſoit que nous nous ſoyons portez à de plus grands excès qu'auparavant, ſoit que nous ayons ſimplement perſiſté dans nos premiers deſordres, ſans y ajoûter aucune autre choſe que nôtre obſtination à ne nous en pas corriger, nous ne lui avons donné que trop de ſujet de nous châtier ou de nous punir, &

par

par conſequent rien n'empêche que nous n'imputions nos maux à nôtre mauvaiſe conduite.

Si nous le faiſons cette penſée ſera très-propre à produire deux effets également ſalutaires, & avantageux. Nous verrons en premier lieu très-diſtinctement l'obligation où nous ſommes de ſouffrir conſtamment nos maux. Car enfin quel ſujet pouvons nous avoir de trouver mauvais que Dieu nous châtie s'il eſt vrai que c'eſt nôtre mauvaiſe conduite qui nous attire ce châtiment ? Dans cette ſuppoſition nous n'avons à nous plaindre que de nous mêmes, & ſi nos douleurs nous inſpirent quelque chagrin, ce chagrin ne doit avoir aucun autre objet que nos pechez, qui en ſont l'unique principe.

Mais ce n'eſt pas tout. Il n'eſt pas ſeulement vrai que nous avons merité ce que nous ſouffrons. Il eſt encore certain que nous avons merité quelque choſe de bien plus rude que tout ce que nous ſouffrons. Il eſt très certain que Dieu n'a nullement proportionné ſes châtimens à nos pechez. Il a eu bien plus d'égard à nôtre foibleſſe qu'à la grandeur de nos fautes. Ainſi bien loin de nous plaindre de ce qu'il nous fait ſouffrir, nous lui devons une vive & profonde reconnoiſſance, & de très-humbles actions de graces, de ce qu'il ne nous fait pas ſouffrir davantage, comme il le feroit ſi au lieu de ſuivre les mouvemens de ſa clemence & de ſa bonté, il obſervoit les regles de ſa juſtice.

Nos pechez ne meritent pas moins, que l'en-

l'enfer. C'eſt la ſeule punition proportionnée à de telles fautes. La juſtice exacte ne peut ſe ſatisfaire de moins. Au lieu de ces effroyables ſupplices, dont il ſeroit ſi juſte de nous accabler, Dieu ne nous fait ſouffrir que des châtimens très legers, & qui ne ſont abſolûment rien en comparaiſon de ce que nous meritons d'endurer. Ne devons nous pas par conſequent être plus touchez de voir qu'il nous épargne de cette maniere en nous exemptant de preſque tout ce qu'il pourroit nous faire ſouffrir, que de voir qu'il ne nous en exempte pas tout à fait?

Mais il ne faut pas oublier que ſi nous ſommes les enfans de Dieu ce que nous ſouffrons n'eſt pas une punition proprement dite de nos pechez, à laquelle ſa juſtice nous aſſujettiſſe, pour commencer de ſe ſatisfaire par-là. C'eſt un châtiment paternel, deſtiné, & employé par ſa bonté à nous corriger, & à nous ramener en quelque façon malgré nous à nôtre devoir. C'eſt là l'idée que l'Ecriture ſainte nous donne de nos afflictions. *Le Seigneur*, dit S. Paul, *châtie celui qu'il aime, & fouette l'enfant qu'il avouë. Si vous endurez la diſcipline, Dieu ſe preſente à vous comme à ſes enfans, car quel eſt l'enfant que le Pere ne châtie point? Il nous châtie pour nôtre profit afin que nous ſoyons faits participans de ſa ſainteté.* Heb. XII.

De là je conclus que nous devons à Dieu des actions de graces, non ſeulement en veuë de ce que nous ne ſouffrons pas, mais encore en veuë de ce que nous ſouffrons. Car enfin

ce que nous souffrons nous est incomparablement plus utile & plus avantageux qu'il ne peut être desagreable. C'est un remede amer, je l'avouë, mais infiniment salutaire. Il incommode la chair, j'en conviens, mais il rend à l'ame cette santé qui est infailliblement suivie de la vie éternelle. Il nous fait souffrir pendant quelques momens, & il nous rend heureux pour l'éternité.

Qu'on juge par là quelle injustice ce seroit de se plaindre de ce qui merite des remercîmens, & de trouver des sujets de chagrin & d'affliction en ce qui doit faire la matiere de nôtre joye. Nous avons assez de lumiere & de droiture d'esprit pour observer cette regle dans ce qui concerne nos maux temporels. Lors que nous sommes blessez ou malades, nous remercions, nous recompensons le Chirurgien, ou le Medecin qui nous a traitez, quoi que le premier nous ait fait des incisions, & d'autres operations très-sensibles, & que le second nous ait obligez à avaler des remedes que nôtre estomac ne pouvoit souffrir. Pourquoi n'en userons nous pas de même à l'égard de nôtre Medecin spirituel, puis que d'ailleurs les remedes qu'il nous dispense nous procurent des forces & une santé tout autrement precieuse que celles que les hommes peuvent nous donner, ou nous conserver?

C'est là le premier effet que cette reflexion doit produire. Le second est une forte resolution que nous devons prendre de renoncer aux pechez qui nous attirent ce châtiment. Rien n'est plus juste que ce devoir, & c'est

ce

ce que plusieurs considerations font voir avec évidence.

La premiere qu'il paroît que nôtre conduite doit deplaire extraordinairement à Dieu & par consequent, être bien blâmable & bien criminelle, puisqu'elle l'a comme forcé d'employer ce moyen pour nous obliger à la reformer. Le mal doit être bien grand & bien dangereux, puis que nôtre bon Medecin est contraint d'avoir recours à de tels remedes. *Ce n'est pas de sa volonté*, nous dit un Prophete, *qu'il afflige les enfans des hommes.* Il ne s'y porte qu'avec quelque espece de regret & de repugnance. Lors donc qu'il s'y resout nous devons nous persuader qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans le déreglement de nôtre conduite & dans la disposition mauvaise de nôtre cœur. C'est la conclusion que nous devons en tirer. On voit cependant qu'à proportion que nous avons lieu de croire que nous sommes pecheurs & coupables, à proportion devons nous travailler à faire effort à nous corriger. Plus nôtre ame est dangereusement malade, plus nous devons prendre de soins pour la guerir.

Il y a en effet cette difference entre les remedes corporels & les spirituels, que les premiers agissent independamment de nos volontez, ce qu'on ne peut dire des seconds. Lors que nous avons pris un remede du premier de ces ordres, il operera également soit que nous le souhaittions, soit que nous souhaittions le contraire. Mais les remedes de l'ame, au moins les exterieurs, ne sont efficaces qu'au-

tant que nous tâchons de les rendre tels en travaillant nous mêmes à la production de l'effet auquel ils sont destinez. Ainsi les châtimens ne nous étant dispensez que pour nous corriger de nos imperfections, nous devons faire tous nos efforts pour faire qu'ils ayent ce succès, & qu'ils produisent cet effet.

Ceci est d'autant plus juste, que nous devons considerer en deuxiéme lieu que si nôtre obstination rend ce moyen inutile, nôtre perte paroît assûrée & inévitable. Nous avons peché & Dieu pour nous porter à la repentance nous a adressé sa parole, le premier & le plus naturel moyen qu'il destine à la production de cet effet. A ce premier moyen, qui n'a pû triompher de la dureté de nos cœurs, il en a ajoûté un second, sa patience, sa longue attente, ses benedictions temporelles & spirituelles, dont il n'a pas laissé de nous combler. Ce second moyen n'a pas été plus efficace que le premier & Dieu a eu recours au troisiéme, qui est son châtiment. Si celui-ci ne fait rien, quelle esperance, quelles ressource y a-t il pour nous? Nôtre salut n'est-il pas desesperé? Nôtre perte n'est-elle pas infaillible?

Il y a encore un autre danger auquel nous nous exposons; qui bien que moindre que le precedent ne laisse pas de meriter qu'on tâche de s'en garentir. C'est celui de nous attirer quelque autre châtiment plus rude & plus sensible que celui que nous endurons. En effet il est naturel de se persuader que si les premiers coups que Dieu lâche sur nous, sont inutiles,

il

il en frappera de plus rudes & de plus pesans. C'est ce que Jesus-Christ fit entendre bien nettement à l'aveugle qu'il avoit gueri, lors que l'ayant trouvé dans le temple il lui dit, *Va, & ne peche plus, de peur qu'il ne t'arrive pis.* C'étoit lui dire bien clairement que de nouveaux pechez lui attireroient de nouveaux châtimens, mais des châtimens plus rudes & plus insupportables que les premiers.

Lors que nous sommes malades, nous souhaittons de guerir. Mais comment le pouvons-nous esperer, si nous ne profitons du mal que nous souffrons? Ne faut-il pas ôter la cause pour faire cesser l'effet? Ainsi la colere de Dieu étant la veritable cause de nos maux, & cette colere n'étant provoquée que par nos pechez, ne devons nous pas renoncer à ces pechez, & nous en affranchir, si nous voulons que Dieu s'appaise envers nous, & retire sa main qui nous frappe? En user autrement n'est ce pas l'obliger, non seulement à continuer, mais à redoubler, & à appesantir ses coups?

Ainsi toutes les fois que Dieu nous afflige nous devons nous appliquer ce que Jesus-Christ disoit autrefois à l'Ange de Laodicée, *Je reprends, & je châtie ceux que j'aime, Pren donc du zele & te repen.*

PRIERE.

SEeigneur mon Dieu & mon Pere misericordieux. Je me jette à tes piez pour te confesser que si le mal que je souffre est un châtiment que mes fautes m'aient attiré, comme j'ai lieu de le croire, ce doit être necessairement un effet de ton immense bonté & non pas de ta severe justice. Si tu avois eu dessein de me punir, comme je l'ai merité, mes maux seroient tout autrement rudes & insupportables qu'ils ne le sont. Que sont-ils en comparaison de mes crimes ? Ces crimes sont en très-grand nombre. Ils sont d'ailleurs très atroces, soit de leur nature, soit par les raisons qui m'en devoient avoir éloigné, soit par la connoissance que j'avois de leur oppositions à ta volonté & à mon devoir, soit enfin par les secours que tu m'avois accordez pour me donner le moyen de les éviter. Ayant passé par dessus de telles considerations, & n'ayant pû m'empêcher de t'offenser & de violer ta loi, comme il ne m'est arrivé que trop souvent en ma vie, n'ai-je pas merité, non ces legers châtimens, non ces doux effets de ton indignation paternelle, mais les coups les plus sensibles de ton bras puissant, mais les effets les plus redoutables de ta vengeance ? J'en suis fortement convaincu, ô mon Dieu, & je te l'avouë avec confusion, mais sans repugnance. Ainsi bien loin de me plaindre de ta rigueur, je me sens infiniment redevable à ton immense bonté, & je t'en remer-

mercie même de ce soin charitable que tu as voulu prendre de mon salut. Je te rends graces de ce que tu n'as pas voulu me laisser perir en dissimulant mes desordres. Que ton nom en soit éternellement beni. Mais, Seigneur, ces graces que tu me fais me seront absolûment inutiles, elles me seront même funestes & ne serviront qu'à me rendre plus inexcusable, si tu n'as la bonté d'y en ajoûter une autre, que je prends la liberté de te demander. C'est, mon Dieu, le secours interieur de ton S. Esprit, qui m'est necessaire pour profiter de tes coups, pour quitter mes pechez, & pour me défaire de tous les penchans, & de toutes les inclinations qui m'y portent. Tu sais, Pere charitable, que je ne m'aquitterai jamais de ce grand devoir sans ton assistance. Tu connois ma foiblesse & mon impuissance. Tu as d'ailleurs des graces plus que suffisantes pour me donner la force de faire ce que je dois, & que je ne ferai jamais de moi-même. Accorde moi ce secours surnaturel, ô mon Dieu. Répans dans mon cœur & dans mon esprit toutes les lumieres & toutes les flammes de ton S. Esprit. Change moi, reforme moi, renouvelle moi par ta grace & fai que quelque suite que cette maladie puisse avoir par rapport à la vie presente, elle soit toûjours suivie d'un veritable renoncement à moi-même, & à mes pechez, & d'un attachement sincere à toi seul, & à ta sacrée volonté. Donne moi de tirer ce fruit du mal que je souffre, & fais que si mon corps s'affoiblit, mon ame se fortifie, que si l'homme ex-

terieur dechet, l'interieur ſe renouvelle de jour en jour. Souverain Medecin, gueri mon ame dangereuſement malade, & fais ceſſer promptement ſes maux. Rens lui la force & la ſanté qui lui eſt neceſſaire pour travailler fortement & avec ſuccez à te ſervir & à me ſauver. Fais ſervir à cet uſage la maladie corporelle dont il t'a plû de me viſiter. Toutes choſes aident enſemble en bien à ceux qui t'aiment & qui te craignent. Tout devient utile en ta main. Fais que cette affliction que tu me diſpenſe, le ſoit à cette heure pour moi & ſerve efficacement à me détacher de moi-même, & à m'attacher fortement à toi. Exauce moi, ô mon Dieu, au nom, & par le merite infini de ton Fils, qui m'a appris de te prier en diſant, *Nôtre Pere* &c.

CHAPITRE III.

Troiſiéme Reflexion. Il eſt très poſſible que Dieu deſtine nôtre maladie à nous detacher de la terre.

UN des principaux uſages des afflictions en general, & des maladies en particulier, c'eſt de nous détacher de la terre, & de couper les racines qui nous y retiennent. J'ai déja dit dans un autre endroit que l'attache exceſſive que nous avons pour cette malheureuſe terre, & pour ſes faux biens, eſt la cauſe la plus effica-

efficace & la plus generale de nos desordres. La plupart de nos pechez sont des ruisseaux qui partent de cette source. Le desir que nous avons de nous aquerir ces biens, la crainte que nous avons de les perdre, la maniere en laquelle nous les possedons, ou pour mieux dire en laquelle nous nous en laissons posseder, tout cela fait, d'un côté nôtre negligence pour le salut, & de l'autre le peu de repugnance que nous avons à nous porter aux plus grands excez, & par consequent à faire tout ce qui peut operer nôtre perte.

De là vient que Dieu nous recommande si fortement de nous guérir de cette attache excessive que nous avons pour ces vains objets. Il nous défend d'aimer, ni le monde, ni les choses qui sont au monde, nous déclarant que si nous aimons le monde, son amour ne sera nullement en nous. Il nous apprend qu'il n'y a que lui seul qui soit le legitime objet des mouvemens de nos cœurs, que lui seul peut remplir ces cœurs, que lui seul peut les satisfaire & les rendre heureux & que tout le reste ne servira qu'à augmenter nos inquietudes.

Mais quoi que sa parole nous étale si souvent & si clairement toutes ces veritez, nous ne pouvons nous les persuader; & tout le poids de son autorité, toute la certitude de sa parole, toute l'impossibilité qu'il y a que ce qu'il dit ne soit exactement veritable, tout cela, dis-je, n'empêche pas que nous ne demeurions toûjours aussi enchantez du

monde, auſſi poſſedez de ſon amour, que ſi Dieu nous aſſûroit du contraire.

Qu'y peut il avoir de propre à nous faire revenir d'une telle erreur? Rien ne l'eſt davantage que les afflictions. Elles nous convainquent de la vanité & de l'inutilité des biens de la terre. Elles nous la font voir, ou pour mieux dire elles nous la font toucher, ſentir & éprouver. Comment en pouvons-nous douter, par exemple, dans nos maladies? Ne voyons nous pas alors avec la derniere évidence le peu de ſolidité de ces biens? Peuvent ils en effet adoucir nos maux? Empêchent ils que la douleur ne ſoit, & auſſi vive, & auſſi difficile à ſouffrir? Ainſi nôtre aveuglement n'eſt il pas extrême, ſi cette épreuve que nous faiſons de leur inutilité ne nous en convainc pleinement & ne nous en donne du dégoût.

D'ailleurs à proportion que nous ſommes à nôtre aiſe ſur cette terre, à proportion avons nous de la peine & de la repugnance à en ſortir. Les plaiſirs que nous y goûtons, les commoditez que nous y trouvons, ſont autant de chaînes qui nous y attachent, & qui nous empêchent de porter ailleurs nos deſirs & nos eſperances. En effet chacun comprend aſſez de ſoi-même que plus la vie qu'on meine eſt douce & voluptueuſe, plus il faut d'efforts pour ſe reſoudre à mourir; & il n'y a perſonne qui ait de la peine à ſe perſuader que la mort paroiſſoit tout autrement affreuſe au mauvais riche, qui goûtoit tant de plaiſirs, qu'au Lazare, qui étoit accablé de tant de ſouffrances.

Qui

Qui peut donc douter qu'une des raisons qui font que Dieu afflige de temps en temps ses enfans, ne soit le dessein qu'il a de les détacher de la terre, & de donner d'autres objets à leur amour & à leurs desirs? Qui peut douter que ce ne soit pour les mettre en état de dire avec le Prophete, *Je suis ennuyé de ces tentes de Kedar, & de Mesech, O quand entrerai-je & me presenterai-je devant ta face.*

C'étoit la pensée de S. Paul lors qu'il disoit aux Corinthiens, *Nous qui sommes dans cette loge, gemissons étant chargez, entant que nous desirons, non point d'être depouillez, mais d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie.* En effet ce fardeau, sous lequel S. Paul dit que les fidelles gemissent, est sans difficulté celui des souffrances & des afflictions. Ainsi elles servent à enflammer nos desirs pour le soulagement que la gloire nous fait esperer.

Je conclus de ce que je viens de dire qu'une des premieres pensées qui nous doit venir dans l'esprit lors que nous sommes malades, c'est que selon toutes les apparences Dieu n'a voulu que nous le fussions que pour nous donner ce moyen de nous détacher de la terre, & de nous guerir de l'amour excessif que nous avons pour ses biens.

Mais si cela est, ne devons nous pas faire nos efforts pour en tirer cet usage? Ne devons nous pas avoir de la confusion de voir que Dieu ait eu besoin de recourir à un tel monde pour nous guerir d'une infirmité si honteuse & si criminelle? Ne devons nous pas

nous

nous dire à nous mêmes que c'eſt une grande honte pour nous, qu'étant depuis ſi long temps dans l'école de Jeſus-Chriſt, nous n'ayons pû apprendre l'une des premieres & des plus faciles de ſes leçons. Quels Chrétiens ſommes nous ſi nous ignorons encore que le monde n'a point de biens ſolides & veritables, & ſi après tout ce que Dieu nous a dit pour nous en perſuader, nous ſommes ſi prevenus & ſi entêtez du contraire, que pour nous deſabuſer il a falu qu'il nous ait reduits à l'état où nous nous trouvons?

C'eſt là ſans doute un reproche que nous avons ſujet de nous faire. Mais que ſeroit-ce ſi ce remede, ſi puiſſant & ſi efficace de ſa nature, ne nous gueriſſoit pas de ce mal? Que ſeroit ce ſi même dans nôtre lit de douleur & d'infirmité, ſi au milieu de ces preuves ſenſibles de la vanité des biens de la terre, ſi dans le temps que Dieu travaille de cette maniere à nous en dégoûter, nous en demeurions toûjours enchantez? Ne paroîtroit il pas clairement par là que nos maux ſont abſolûment incurables?

Alors donc au moins, ſi nous n'avons ſû le faire plutôt, nous devons arracher nôtre cœur à cet objet ſi indigne de l'occuper. Nous devons conſiderer que c'eſt nous ravaler terriblement & répondre très-mal à la dignité éminente d'enfans de Dieu, & d'heritiers de ſa gloire & de ſon royaume, dont nous nous faiſons tant d'honneur, que de nous abaiſſer, ou pour mieux dire de nous aſſujettir, à des choſes ſi abjectes & ſi mépriſables. On peut ajoû-

ajoûter à ce que je viens de dire les autres considerations que j'ai touchées dans la meditation qu'on a pû lire après le chapitre VII. du second livre.

PRIERE.

SEigneur, mon bon Dieu, & mon bon Pere, il est bien vrai que les afflictions dont tu nous visite, sont d'elles-mêmes, & de leur nature, des moyens très-propres à nous détacher de la terre, & à nous donner du dégoût pour ses faux & fragiles biens. Ce sont des remedes très-efficaces pour nous guerir de cette maladie spirituelle, qui donne la mort à tant de pécheurs. Mais ce moyen, que tu fais servir à cet usage, a ceci de commun avec tous les autres de même espece, tels que sont tous les exterieurs, que tout autant qu'il nous est utile, lorsqu'il est accompagné de ta grace, & de l'efficace de ton Esprit, tout autant est-il inutile, lorsque ce secours vient à lui manquer. Il n'est pas plus privilegié que ta parole, ce puissant organe de nôtre regeneration, ce divin marteau, qui brise la dureté des cœurs les plus obstinés, lorsque l'operation secrette de ton Esprit l'accompagne, & qui n'est qu'un vain son, qui frappe inutilement les oreilles lorsqu'elle est privée de ce grand secours. Il en est de même des afflictions si ta grace ne les rend utiles & salutaires, elles ne servent de quoi que ce soit. Elles nous incommodent, mais ne nous convertissent point, & sans nous rendre

rendre meilleurs, elles ne font autre chose que nous rendre plus miserables. J'ai lieu de craindre que la même chose n'arrive presentement, si tu n'as la bonté de me garentir contre ce danger, en beniſſant le mal que je souffre, & en faisant servir la perte de ma santé corporelle au recouvrement de celle de mon cœur & de mon esprit. C'est là aussi ce que j'ose, te demander avec toute l'ardeur dont je suis capable, mais en même temps avec une esperance forte de l'obtenir. Je sai que tu es un Pere tendre & charitable, qui n'es jamais insensible aux necessités de tes chers enfans, jamais sourd à leurs demandes & à leurs Prieres. Je sai qu'en particulier tu t'es obligé d'accorder les graces de ton Esprit à tous ceux qui te les demanderont avec ferveur & avec zele. Ce sont ces graces que je te demande presentement. Je te supplie de m'en accorder les plus necessaires, sur tout celles qui peuvent faire servir le mal que je souffre, à me détacher de la terre, & à me faire soupirer plus fortement après toi. Ne me refuse pas ce rare bien fait, Pere charitable, quelque indigne que je puisse être de l'obtenir. Regarde pour cet effet, non à mes actions, mais aux souffrances de ton Saint Fils. Impute moi son merite. Couvre moi de son obéissance, défere à son interceſſion, & reçoi favorablement la Priere qu'il m'a ordonné de te presenter. *Nôtre Pere*, &c.

CHA-

CHAPITRE IV.

Quatriéme Reflexion. Il eſt très-poſſible que Dieu nous prive de nôtre ſanté parce que nous en faiſons un mauvais uſage.

AFin que nous fuſſions fondés à nous plaindre de ce que Dieu nous ôte nôtre ſanté, il faudroit que cette ſanté nous appartint, & que nous y euſſions quelque droit de domaine & de proprieté. Car ſi elle n'eſt pas à nous, mais à Dieu, il y a non ſeulement de l'injuſtice, mais quelque choſe de ridicule, à trouver mauvais qu'il en diſpoſe comme il lui plaît, & qu'il nous en prive lors qu'il ne trouve pas à propos de nous la laiſſer.

Il eſt pourtant vrai que nôtre ſanté eſt abſolûment à lui, comme le reſte des choſes. Ce n'eſt pas nôtre propre ouvrage, c'eſt un preſent de ſa liberalité, & un effet de ſa puiſſance. Il nous l'a donnée. Mais le don qu'il nous en a fait n'eſt pas abſolu. Ce n'eſt pas un tranſport total de proprieté. Il s'y eſt toûjours reſervé une autorité ſuprême, & ce droit de ſouveraineté lui eſt même ſi eſſentiel, qu'il eſt impoſſible qu'il y renonce. Il faut de toute neceſſité qu'il le retienne & qu'il le conſerve, & que tout lui ſoit ſoumis ſans reſerve & ſans exception. Ainſi lors qu'il retire ce don, il ne fait qu'u-

qu'uſer de ſon bon droit, & nous n'en avons aucun de nous plaindre.

Mais ce n'eſt pas tout. Dieu ne nous a donné la vie & la ſanté que ſous de certaines conditions. Ce n'eſt pas pour en faire ce qu'il nous plaira. C'eſt pour les employer à de certains uſages qu'il nous a marqués. Par conſéquent toutes les fois qu'il nous arrivera de nous en ſervir à d'autres choſes, ſoit innocentes, ſoit criminelles, il ne nous fera aucune injuſtice de nous en priver.

Ces uſages qu'il veut que nous faſſions de la vie & de la ſanté conſiſtent à les employer à faire ſa volonté, à obſerver ſes ſaints preceptes, à le ſervir, à le glorifier, à faire du bien à nos freres, & à travailler à nôtre propre ſalut, nous corrigeant de nos vices, & nous aquerant peu à peu les vertus les plus neceſſaires pour nous mettre en état de poſſeder un jour ſon royaume.

Ce ſont-là les ſeuls uſages legitimes que nous puiſſions faire de ces biens. S'en ſervir à d'autres deſſeins, c'eſt en abuſer. C'eſt aller directement contre l'intention de Dieu, & contre la declaration qu'il nous en a faite. C'eſt par conſequent lui donner un nouveau droit de nous en priver, diſtinct de ce droit ſureminent qu'il a de lui-même ſur toutes choſes.

Avant donc que de nous plaindre de nos maladies, voyons quel eſt l'uſage que nous avons fait de nôtre ſanté. Si nous entrons dans cet examen nous trouverons très-certainement trois choſes.

La

La premiere, que la plus petite partie de nôtre vie eſt celle que nous avons employée à ſervir Dieu, & à faire le reſte des choſes que je viens de dire qu'il vouloit qui nous occupaſſent. Pour nous en convaincre ſans peine, il n'eſt pas neceſſaire de parcourir toute nôtre vie paſſée, depuis nôtre naiſſance juſqu'à ce moment. Ceci ſeroit long, & peu de gens pourroient s'y reſoudre. Il ſuffit de prendre dans tout cet eſpace, ou une ſeule année, ou même un ſeul jour. Il ſuffit de voir à quoi ſe paſſent les vingt quatre heures qui compoſent chacun de ces jours. Nous verrons que la plus petite partie de ce tout eſt celle que nous employons à faire ce que Dieu nous a commandé.

La ſeconde choſe que nous trouverons c'eſt que nous employons une partie conſiderable de ce temps à des actions mauvaiſes & criminelles de leur nature, à offenſer ce Dieu, que nous devions adorer, à violer cette Loi que nous devions obſerver, à nuire à ce prochain, dont les interêts devoient nous être ſi chers, à ſatisfaire nos paſſions, & à mettre chaque jour de nouveaux obſtacles à nôtre ſalut.

Enfin nous trouverons que la plus conſiderable partie de nôtre vie ſe paſſe à des occupations qui ſont tout au moins vaines & inutiles, & quoi qu'il en ſoit, très-diverſes de celles que Dieu nous avoit preſcrites. Nous verrons que l'oiſiveté, les divertiſſemens, les diſcours inutiles, les viſites non neceſſaires, les converſations mondaines, le ſoin de nous parer, celui de plaire, & cent autres ſembla-

bles amuſemens, emportent preſque toute nôtre vie.

Je ne demande pas maintenant ſi agir de la ſorte eſt ſe mettre en état de rendre à Dieu au dernier jour un bon conte de nôtre ſanté & de nôtre vie, & ſi nous avons lieu d'eſperer qu'il nous paſſera tout ceci. C'eſt bien-là une choſe importante, mais dont il ne s'agit pas preſentement. Il eſt uniquement queſtion de ſavoir ſi tous ces uſages qu'il nous plaît de faire de nôtre ſanté & de nôtre vie étant ſi differens de ceux que Dieu nous avoit marqués, & pour leſquels ſeuls il nous avoit donné ces deux biens, nous pouvons être fondés à trouver mauvais qu'il nous en prive, & qu'il faſſe ſucceder la mort à la vie, ou du moins la maladie à la ſanté.

Comme ceci ne ſouffre point de difficulté, je ne croi pas qu'on puiſſe conteſter deux choſes. La premiere qu'au lieu de trouver mauvais que Dieu nous ait ôté la ſanté, nous devons au contraire nous étonner de ce qu'il nous l'a laiſſée ſi long-temps. C'eſt-là en effet un ſujet d'admiration, où l'on ne comprendroit abſolûment rien ſi on ne ſavoit d'ailleurs que ſa patience & ſa longue attente vont au delà de toute imagination, étant les ſuites & les effets d'une miſericorde infinie.

La ſeconde choſe qu'on ne peut me conteſter, c'eſt que puis que le mauvais uſage que nous avons fait de nôtre ſanté nous a attiré nôtre maladie, nous devons faire un bon uſage de nôtre maladie ſi nous voulons que Dieu nous rende nôtre ſanté. Nous devons prendre

dre une forte & constante resolution de servir Dieu, & de le glorifier dans l'un & dans l'autre de ces états, & d'abandonner ces miserables occupations, qui ne nous ont point porté d'autre fruit que de nous avoir attiré les effets de la colere de Dieu, & les reproches de nôtre conscience.

PRIERE.

JE n'ai garde, Seigneur, de me plaindre de ce que je n'ai plus ce qu'il t'a plû de m'ôter. Tu ne me l'as ôté que parce que j'en abusois très-indignement. Tes bienfaits n'ont été entre mes mains que des instrumens à te faire de sanglans outrages. En particulier ma santé, ma force, la liberté que j'avois d'agir, & de m'appliquer, ont été miserablement consumées après je ne sai combien d'occupations, en partie vaines, inutiles, & indignes d'emporter les plus courts momens d'un homme qui se croit être du nombre de tes enfans, en partie mauvaises & criminelles. Quoi donc de plus raisonnable que de m'arracher des biens dont j'ai si indignement abusé, & de me reduire à cet état de foiblesse, de langueur, & de souffrance, où je me trouve presentement? Et quel sujet, quel pretexte, quelle ombre de raison pourrois-je avoir de m'en plaindre & d'en murmurer? Tu es juste, Seigneur, & tes jugemens sont la justice & la droiture elle-même. En particulier celui que tu déployes sur moi est tel que j'y souscris de tout mon

cœur. Mais, Seigneur, ſi je n'oſe encore te ſupplier de me rendre ce qu'il étoit ſi juſte que tu m'ôtaſſes, je prends du moins la liberté de te prier qu'il te plaiſe de me conſerver ce qui me reſte de plus precieux. Je parle de ton amour, ô bon Dieu, de cet amour dont le ſoin que tu prends de m'humilier m'eſt une preuve ſi convaincante, & qui eſt d'ailleurs d'un tel prix, qu'en le poſſedant je puis me vanter de n'avoir abſolûment rien perdû. Qu'eſt-ce en effet que la ſanté au prix de cet amour, qui donne infailliblement, non la ſanté, mais la vie éternelle, une conſtante felicité, à ceux qui en ſont les objets? Conſerve-moi ce bien immenſe, Pere charitable, quelque digne que je puiſſe être d'en être privé. Ou pour mieux dire previen toi même cette indignité, & empêche par les ſoins de ta bonne Providence, & par l'efficace de ton S. Eſprit, que je ne faſſe jamais rien qui puiſſe faire ſucceder ta haine à la bonté que tu as pour moi. Pour cet effet donne moi de répondre de mon côté à cet amour par un très profond reſpect, par une vive reconnoiſſance, par un zele ardent pour ta gloire, par une application forte à te ſervir, & à faire ta volonté, en un mot par l'obſervation exacte de tous les devoirs auxquels tes bontés m'engagent. Diſpoſe de moi, à tout autre égard comme tu voudras. Que je vive, ou que je meure, que je ſois malade, ou que je gueriſſe. Ta ſainte volonté ſoit faite. Mais quoi qu'il puiſſe arriver, fai, Seigneur, que je t'aime, que je te craigne, & que je te ſerve toûjours, & que ni la mort, ni la vie, ni les cho-

choſes preſentes, ni celles qui ſont à venir, ne me ſeparent jamais de l'amour que tu m'as porté en ton Fils. C'eſt au nom, & par l'interceſſion de ce Fils que je te demande ces graces.

CHAPITRE V.

Quelques autres reflexions qu'on doit faire dans les maladies.

V. IL y a quelques autres reflexions que je raſſemblerai dans ce chapitre pour n'être pas long. Voici la premiere. L'Ecriture appelle ordinairement nos afflictions, des épreuves. C'eſt-là en particulier le nom que l'Apôtre Saint Pierre leur donne. *Bien aimés*, dit-il, *ne trouvez point étrange ſi vous êtes comme en la fournaiſe, pour vôtre épreuve.* Et ailleurs, *Vous êtes maintenant contriſtez pour un peu de temps en diverſes tentations, afin que l'épreuve de vôtre foi beaucoup plus precieuſe que l'Or, qui perit, & toutefois eſt éprouvé par le feu, vous tourne à loüange, & honneur, & gloire, quand Jeſus Chriſt ſera revelé.* I. Pierre I. 6. 7. IV. 12.

La raiſon en eſt que rien ne met nos veritables ſentimens dans un plus grand jour que les afflictions. Nous les cachons & les déguiſons ſans peine dans la ſanté & dans le repos. Mais la ſouffrance nous force à les découvrir

tels qu'ils ſont. Par conſequent toutes les fois que Dieu nous afflige, de quelque façon qu'il le faſſe, nous devons penſer qu'il eſt très-poſſible qu'il ait l'intention dont je parle, & qu'en effet il ait deſſein de nous éprouver.

Ce n'eſt pas qu'il ait beſoin de cette épreuve pour nous connoître. Il voit très-diſtinctement ce qu'il y a de plus caché au fond de nos cœurs. Mais il veut le faire connoître aux autres & à nous mêmes. Il veut que nous donnions à nos freres des exemples de conſtance & de fermeté, pour les édifier, & pour leur faire voir de quoi une nature auſſi foible & auſſi foible & auſſi fragile que la nôtre eſt capable, lors qu'elle eſt ſoutenuë par la grace, & dirigée par les lumieres de l'Evangile.

Il veut auſſi nous donner à nous-mêmes le moyen de voir le fond de nos cœurs. Il veut nous faire connoître toutes nos foibleſſes, & tout ce qu'il y a d'injuſte & de criminel dans nos plus ſecrets ſentimens, pour nous porter par là premierement à nous humilier, & à connoître l'injuſtice & la fauſſeté de la bonne opinion que nous avons de nous mêmes, & d'ailleurs à prendre les ſoins neceſſaires pour nous corriger, & pour reformer ce que cette épreuve nous apprend qu'il y a en nous de contraire à nôtre devoir.

Que ſi c'eſt-là l'intention de Dieu, comme il n'y a rien qui doive nous empêcher de le croire, ne devons-nous pas tâcher d'y répondre de nôtre côté, & nous étudier, non-ſeulement à ne pas ſcandaliſer nos prochains par nos em-

emportemens & par nos chagrins, mais à les édifier par nôtre fermeté & par nôtre constance? Ne devons nous pas d'ailleurs nous humilier, & reconnoitre notre neant? Sur tout ne devons nous pas tâcher de nous corriger de toutes les imperfections dont nous pouvons nous appercevoir.

VI. Il est très-possible que Dieu ne nous ait rendus malades, que pour nous empêcher de commettre quelque grand peché, où nous serions tombez, si nous avions eu de la santé. On n'aura point de peine à s'en persuader, si l'on fait attention à toutes les veritez suivantes. I. Notre fragilité est extrême, & il n'y a point de chute si lourde & si dangereuse, dont nous ne soyons capables, si Dieu nous abandonne à nous mêmes. II. Les pechez, sur tout les grands pechez, sont les plus terribles malheurs qui puissent nous arriver. Les maladies, la perte des biens ou de la reputation, & les autres disgraces semblables, n'ont rien qui en approche. III. Nous n'avons point de plus grand interêt que celui d'éviter cet espece de malheurs. IV. Par consequent il est difficile d'imaginer une preuve plus éclatante de l'amour de Dieu que celle qu'il nous donne lors qu'il previent ces chutes funestes que nous ferions sans sa grace. V. Il est aisé de comprendre que les maladies sont l'un des moyens les plus propres à nous empêcher de commettre de certains pechez, auxquels nous ne sommes que trop portez. VI. Il est donc très-naturel de se persuader que ce peut être dans ce dessein que Dieu nous envoye la plupart de ces maladies,

puis qu'on sait d'ailleurs que sa Providence est incessamment occupée à travailler pour nôtre salut.

Imaginons nous donc que ce soit dans cette intention que Dieu nous ait envoyé la maladie dont nous sommes travaillez. Dans cette supposition ne devons nous pas nous estimer heureux de la souffrir, & ne sommes nous pas infinîment redevables à la bonté de Dieu de nous l'avoir envoyée? Ne lui en devons nous pas de très-humbles actions de graces? Et ne seroit-ce pas une brutalité extrême si nous nous imaginions d'avoir quelque sujet de nous en plaindre.

N'importe que le moyen que Dieu employe pour nous garantir du malheur qui nous menaçoit, soit fâcheux & insupportable à la chair. Il nous doit suffire de savoir qu'il nous est très-avantageux, & que ce remede a incomparablement plus d'utilité qu'il n'a d'amertume. Lors qu'un homme se noye, & qu'on le tire de l'eau en le prenant par les cheveux, on croit lui rendre un très-bon office, & personne n'en juge autrement. Pourquoi donc n'aurions nous pas la même pensée sur ce que Dieu fait pour nous, nous ôtant la santé du corps pour nous empêcher de perdre la vie de l'ame?

VII. Il est aussi très-possible que Dieu nous afflige de maladie, parce que ce moyen lui paroît très-propre à faire naître en nôtre ame quelque vertu dont nous manquons, & qui nous est necessaire. On sait en effet que cette-espece de perfection, qui consiste dans l'assem-

ſemblage de parties qui compoſent la veritable ſanctification eſt abſolûment neceſſaire à chaque fidelle. On ſait qu'il n'y a point de vertu dont il nous ſoit permis de manquer. Peut-être pourtant y en a-t-il quelqu'une que nous n'avons pas. Peut-être eſt ce pour nous la donner que Dieu nous afflige. Peut-être veut-il par là nous humilier, nous mortifier, nous durcir, & nous donner la conſtance & la fermeté neceſſaire. C'eſt la reflexion de S. Paul. *L'affliction produit la patience, l'épreuve, & l'épreuve, l'eſperance.*

VIII. Il ſe peut de même que Dieu nous afflige pour nous rendre conformes à Jeſus ſouffrant. C'eſt le deſſein que l'Apôtre S. Paul lui attribuë dans le chapitre VII. de ſon Epitre aux Romains. Il aſſeure que Dieu nous a predeſtinez à être rendus conformes à l'image de ſon Fils, afin qu'il ſoit le premier né entre pluſieurs freres. Il dit ailleurs que nous portons toûjours en nos corps la mortification du Seigneur Jeſus, afin que la vie du Seigneur Jeſus ſe deploye auſſi en nos corps. Jeſus-Chriſt même regarde à ceci lors qu'il déclare que ſi nous voulons le ſuivre nous devons prendre nôtre croix ſur nous. Pourquoi en effet donne-t-il ce nom a nos afflictions? N'eſt-ce pas pour faire alluſion à l'inſtrument de ſa mort, & nous faire entendre par là que nôtre plus grande gloire conſiſte à lui reſſembler en ceci comme en tout le reſte?

Mais ſi cela eſt, quelle eſt nôtre delicateſſe,

ou pour mieux dire nôtre injuſtice, ſi c'eſt à regret, avec répugnance que nous portons nôtre croix? Nous fâche-t'il de porter l'image de Jeſus-Chriſt? Ignorons nous que c'eſt là le plus grand honneur que nous puiſſions recevoir? Conſiderons nous d'ailleurs que Jeſus-Chriſt, s'étant chargé de ſa croix pour nôtre ſalut, il eſt juſte que nous portions la nôtre avec plaiſir pour ſa gloire? D'autant plus que la peſanteur de la nôtre n'égale pas celle de la ſienne; tout ce que nous pouvons ſouffrir par ſa volonté n'étant rien au prix de ce qu'il a ſouffert pour nous reconcilier avec ſon Pere.

IX. Il eſt encore poſſible que Dieu nous afflige pour reveiller nôtre zele & nôtre ferveur. Cette divine flamme languit & s'éteint dans le calme, au lieu que le vent de l'affliction la rallume, & lui fait jetter plus d'éclat & plus de lumiere. Nous nous negligeons dans la ſanté, dans la paix, & dans le repos. Nous ne penſons ni à Dieu, ni à nous mêmes. Mais l'affliction nous met d'autres penſées dans l'eſprit, & nous porte efficacement à nous appliquer avec plus de ſoin à tous nos devoirs.

Si donc nôtre maladie ne produiſoit pas cet effet, & ſi au lieu même de nos maux nôtre foi conſervoit toûjours ſes foibleſſes, ſi nôtre zele avoit toûjours les mêmes langueurs, & nôtre ame en un mot ſes imperfections, ne perdrions nous pas le fruit de nos ſouffrances, & ne ferions nous pas voir par là que nos maux ſpirituels ſont abſolûment incurables, puis qu'un reme-

remede si efficace n'a pas le pouvoir de les diminuer? C'est donc à nous à tâcher d'en profiter, & de nous mettre en état de pouvoir dire avec le Prophete, *Il m'a été bon d'être affligé pour apprendre à observer tes statuts.*

PRIERE.

MOn aveuglement seroit extrême, ô mon Dieu, si je n'étois persuadé que ce que je souffre est un effet de ta volonté, conduit & dirigé par ta Providence. Il est vrai que je ne sai pas precisement qu'elle est l'intention particuliere dans laquelle tu as trouvé à propos de me visiter de cette affliction. Dans cette ignorance je cours danger de ne pas prendre les soins necessaires pour répondre de mon côté à tes desseins & pour y travailler comme je devrois. Mais, Seigneur, tu peux suppléer à ce defaut, comme à tous les autres. Tu peux me diriger & me conduire par ton Esprit, & operer même au dedans de moi tout ce que tu voudras que je fasse, que je pense, & que je desire en cette occasion. Fai-le, Seigneur, puis qu'aussi bien quand même je le saurois, je m'y appliquerois inutilement sans ta grace. Et comme je sai en general que l'état où je me trouve m'oblige à m'humilier & à m'aneantir devant toi, à me soumettre à ta volonté, & à me corriger de mes imperfections, & de mes defauts, & à tâcher de m'approcher de plus en plus du but de ma vocation, je te supplie, ô mon

mon Dieu, de faire que je m'aquitte exactement de tous ces devoirs, dont je ne puis ignorer ni la neceſſité, ni la juſtice. Accorde moi pour cet effet tous les ſecours de ta grace, toutes les lumieres, & toutes les ardeurs de ton Saint Eſprit, en un mot, Seigneur, tout ce qui m'eſt neceſſaire pour me conduire en cette rencontre d'une maniere conforme à ta volonté, & propre à avancer mon ſalut. Je ſai que mes pechez me rendent indigne de cette grace. Mais, Seigneur, ton Saint Fils Jeſus les a expiez par l'effuſion de ſon ſang, tu t'és d'ailleurs obligé de m'en accorder la remiſſion, pourvû que je te la demande avec foi & avec repentance. Ne me la refuſe pas, ô mon Dieu, & s'il manque quelque choſe à cette foi & à cette repentance, qui me ſont abſolûment neceſſaires pour l'obtenir, veuilles le ſuppléer par ta grace, & l'efficace de ton Eſprit. En un mot, Seigneur, conſerve moi, ce que tu m'as donné, & y ajoûtes ce qui me manque, & qui peut m'être neceſſaire, puis qu'auſſi bien je ne le puis avoir que par toi. Je t'en ſuplie au nom de ton Fils, &c.

CHA-

CHAPITRE VI.

Reponſe à une objection. S'il eſt permis à un malade de ſouhaiter de guerir, de le demander à Dieu, & d'y travailler de-ſon côté.

TOut ce que j'ai dit juſqu'ici fait voir clairement que les afflictions en general, & les maladies en particulier, nous ſont très utiles, & contribuent beaucoup à avancer nôtre ſalut; qu'ainſi il eſt juſte de les ſouffrir conſtamment, & que bien loin qu'il nous ſoit permis d'en murmurer contre Dieu, nous devons l'en remercier avec tous les ſentimens de la plus vive & de la plus profonde reconnoiſſance.

Il ſemble qu'on pourroit conclure de là qu'il n'eſt pas permis aux malades, ſoit de ſouhaiter leur gueriſon, ſoit de la demander à Dieu, ſoit même de prendre des remedes pour l'avancer. Car ſi ces maladies nous ſont utiles, nôtre propre interêt ne doit-il pas nous porter à ſouhaiter qu'elles durent, afin que nous puiſſions en profiter davantage? Et ſi Dieu trouve à propos de nous les faire ſouffrir, n'eſt-ce pas s'oppoſer directement à ſa volonté, que de ſouhaitter d'en être exemptez? N'eſt-ce pas vouloir être plus ſage que lui, & s'imaginer qu'on ſait mieux que lui ce qui peut être neceſſaire.

Ces conſequences ſemblent naître naturellement

ment des principes que j'ai posez, & en effet elles seroient necessaires, si les maladies étoient utiles d'elles-mêmes, & independamment de la disposition où nous nous trouvons, ou même si nous savions avec certitude que Dieu veut que nôtre maladie continuë, comme nous savons qu'il a voulu que nous en fussions attaquez. Mais, comme nous ignorons la volonté de Dieu à cet égard, comme d'ailleurs toute l'utilité des maladies depend du rapport, qu'elles ont à l'état present de nôtre ame, comme enfin ce rapport nous est d'ordinaire entierement inconnu, rien n'empêche que nous ne puissions, soit souhaitter & demander à Dieu nôtre guerison, soit y travailler de nôtre côté, au moins d'une certaine maniere, & en observant quelques precautions.

Tout ce qu'on peut conclure de là c'est premierement que nous avons lieu de nous persuader que Dieu veut absolûment, que nous mourions, comme en effet nous avons lieu de le croire lors que nous sommes attaquez d'une maladie incurable, nous devons nous soumettre à cette volonté de Dieu, & ne pas lui demander qu'il fasse des miracles pour nous guerir.

En deuxiéme lieu, il s'ensuit de là qu'il n'est jamais permis aux malades de demander absolûment, & sans reserve leur guerison. En effet, je ne comprends pas comment on pourroit le faire sans manquer de respect pour la sagesse de Dieu, & sans tomber dans le defaut indiqué par l'objection.

Demander absolûment, & sans reserve, que Dieu

Dieu nous gueriſſe, c'eſt preſupoſer que toutes choſes bien conſiderées il nous eſt plus avantageux de guerir que d'être plus long-temps malades. Preſupoſer le contraire, & ne pas laiſſer de faire des vœux pour la gueriſon, ne ſeroit-ce pas agir contre nôtre propre interêt, & manquer au ſoin que nous devons prendre de nous mê-mes?

Mais auſſi d'un autre côté peut-on ſans temerité prononcer déterminément qu'il eſt plus avantageux de guerir que d'être malades? Connoiſſons nous aſſez, ni nos veritables interêts, ni nôtre état, ni le fond même de notre cœur ni le degré, precis d'utilité que la ſanté & la maladie peuvent avoir dans la ſituation où nous nous trouvons? Y a-t-il perſonne qui puiſſe dire poſitivement, *Il me faut telle, ou telle choſe; Telle ou telle choſe m'eſt plus utile, & plus neceſſaire que telle autre.*

Et que ſera-ce ſi Dieu en juge autrement que nous? Que ſera-ce s'il trouve que la maladie nous eſt plus avantageuſe que la ſanté? Dans cette ſuppoſition voulons nous qu'il ſuive plutot nos caprices que les lumieres de ſa ſageſſe, & les mouvemens de ſa miſericorde & de ſa bonté? Voulons nous qu'il nous envoye ce qui nous eſt plus agreable, au lieu de ce qui nous eſt plus utile.

D'ailleurs qui ne ſait qu'afin que nos prieres ſoient exaucées il faut qu'elles ſoient faites avec Foi? Et quelle foi, quelle aſſûrance, quelle certitude d'être exaucez pouvons nous avoir, ſi nous demandons abſolûment des choſes qui peuvent, d'un coté nous être pernicieuſe & de

de l'autre être contraires à la volonté de Dieu.

Tout cela fait voir qu'un malade ne doit jamais, ni demander, ni souhaitter absolûment de guerir. Mais aussi d'un autre coté rien n'empêche qu'il ne le demande & ne le souhaitte sous condition, y ajoûtant toûjours cette reserve expresse ou tacite, exprimée ou sousentenduë, qu'il ne demande, ni ne souhaitte la guerison, qu'au cas qu'elle lui puisse être utile, & avantageuse, & qu'au reste il laisse à la sagesse & à la misericorde de Dieu à decider laquelle des deux, de la santé ou de la maladie, lui est plus utile dans la situation particuliere où il se trouve dans ce moment.

Il y a même une espece particuliere de souhaits qui peuvent être innocens, encore qu'ils soient absolus. Ce sont ceux qui viennent à se former lors qu'on ne considere l'objet qu'en lui-même, & qu'on n'a aucun égard aux circonstances qui l'accompagnent. Car pour nous arrêter à nôtre sujet, la santé considerée en elle-même est un bien aimable. Par consequent rien n'empêche que pourvû qu'on s'arrête à ceci seul, & qu'on ne porte point la vûë sur aucune des considérations qui peuvent nous rendre la maladie plus utile, on ne puisse la souhaitter, & la demander même à Dieu.

Il faut bien que ceci soit innocent, puis qu'on la vû en Jesus-Christ même, que comme je l'ai remarqué dans un autre endroit, il n'ignoroit pas que son Pere vouloit qu'il mourût. Cependant considerant cette mort en elle-mê-

même, & ne faisant point d'attention à la relation qu'elle avoit à la volonté du Pere éternel, il lui dit, *Pere, s'il est possible, que cette coupe passe arriere de moi sans que je la boive.*

Mais quoi que ce mouvement puisse être innocent lors qu'il passe comme un éclair, & qu'il n'a aucune suite, il est malaisé qu'il le soit lors qu'il dure tant soit peu, & qu'il est suivi de l'action. L'esprit peut s'arrêter un moment sur l'une des faces de l'objet, & exciter dans l'ame un desir indeliberé. Mais s'il s'attache tant soit peu à le considerer, comme il doit le faire lors qu'il s'agit de prendre parti, & de savoir à quoi on doit s'en tenir, alors il doit regarder cet objet de tous les côtez. Il doit sur tout porter sa pensée sur le rapport que cet objet peut avoir à Dieu; & s'il voit qu'il y en ait quelqu'un, cette consideration doit l'emporter sur toutes les autres.

C'est ainsi que Jesus-Christ en usa. La pente de la nature le porta à souhaitter de ne pas mourir. Mais un moment après la volonté de son Pere s'offrit à son esprit. Dès lors il n'écouta plus la nature. Il se soumit absolûment à la volonté du Pere éternel, & ajoûta à ce qu'il venoit de dire, *Toutes-fois non point ce que je veux, mais ce que tu veux.*

Il y a donc une difference infinie entre des mouvemens indeliberez, qui passent avec la derniere rapidité, & des determinations fixes, durables, & permanentes. On peut en la premiere de ces deux façons souhaitter absolûment la santé. Mais on ne peut

la ſouhaitter en la ſeconde que ſous condition.

Je dis la même choſe de la durée, & des autres circonſtances de nos maladies. Il en faut laiſſer la diſpoſition à la ſageſſe de Dieu, & s'aſſûrer qu'il ſait incomparablement mieux que nous ce qui nous peut être plus avantageux. Ainſi plus nos demandes ſeront à tous ces égards vagues & indeterminées, plus elles ſeront conformes à la volonté de Dieu, & propres à obtenir ce qui nous eſt neceſſaire.

CHAPITRE VII.

Où l'on traite en particulier des remedes, & des autres ſoins qu'on doit prendre pour recouvrer la ſanté.

CE qu'on vient de voir ſuffira ſur le ſujet des prieres & des ſouhaits. Il faut maintenant parler des remedes, & des autres ſoins qu'on a accoûtumé de prendre pour recouvrer la ſanté, & voir ſi l'objection propoſée dans le chapitre precedent a plus de force à ce ſecond égard qu'au premier.

Je dis donc qu'à ce ſecond égard elle ſe detruit elle-même. Elle tend à faire voir qu'on doit être entierement, indeterminé ſur le ſujet de la maladie & de la ſanté, parce qu'on ignore laquelle des deux eſt, d'un côté la plus utile, &

& de l'autre la plus conforme à la volonté de Dieu, ce qui eſt veritable. Mais de là il ne s'enſuit point qu'on ne doive pas prendre de remedes, ni faire les autres choſes qu'on juge propres à guerir. Ne faire rien de tel ſeroit ſe determiner pour la maladie & pour la mort, & par conſequent cette concluſion eſt directement oppoſée au principe d'où on la tire.

Mais, dira-t-on, il faut neceſſairement ſe determiner. Il faut agir, ou ne pas agir. Lequel de ces deux partis prendra-t-on? Je réponds qu'il faut prendre celui d'agir, & de faire tout ce qui peut être de quelque uſage pour conſerver la vie, & pour recouvrer la ſanté. Car quoi qu'on ignore laquelle des deux, de la mort ou de la vie, de la maladie ou de la ſanté eſt la plus utile, quoi qu'on ne ſache de quelle maniere Dieu veut diſpoſer de nous, & qu'ainſi on ne puiſſe ſe determiner par là, on peut facilement le faire par d'autres moyens. On a la loi generale, qui doit nous ſervir de regle, toutes les fois qu'il n'y a rien de particulier qui y faſſe exception.

La loi generale veut que nous conſervions nôtre vie & nôtre ſanté. La raiſon en eſt que la vie & la ſanté ſont en elles mêmes des bienfaits de Dieu, dont il eſt juſte d'avoir une vive reconnoiſſance, à quoi on manquera ſi on neglige ces biens qu'il nous a accordés, & ſi on ne fait tout ce qu'on peut pour les conſerver.

Ils nous donnent d'ailleurs l'un & l'autre le moyen de travailler à avancer la gloire de Dieu,

le bien du prochain, & nôtre propre ſalut. Ainſi nous avons la même obligation à tâcher de les conſerver, que nous avons à glorifier Dieu, à faire du bien à nos prochains, & à travailler à l'avancement de nôtre propre ſalut, puis qu'il eſt certain que nous ne ſaurions agir dans quel que ce ſoit de ces trois deſſeins ſans la ſanté, & la vie.

De là je conclus qu'il y a trois divers ordres de perſonnes qui bleſſent dangereuſement leur conſcience. Les premiers ſont ceux qui ſans aucune neceſſité, vont dans des maiſons, où ils ſavent qu'il y a des perſonnes attaquées de quelque maladie contagieuſe, & particuliere-ment de la peſte, quoi qu'ils n'ignorent pas le danger auquel ils s'expoſent par là. Il eſt certain qu'agir de la ſorte c'eſt aimer le danger, & par conſequent chercher à perir, ſuivant la maxime du Sage, *Celui qui aime le danger y perira.* C'eſt aller directement contre les lumieres de la raiſon, qui veut qu'on faſſe tout ce qu'on peut pour eviter le mal, ſur tout un mal auſſi terrible que celui-ci.

Je ne voi que deux pretextes dont on ſe puiſſe ſervir pour colorer une conduite ſi irreguliere. L'un de dire que nos jours ſont contés, & que quoi que nous faſſions, ou ne faſſions pas, nous ne mourrons ni avant ni après le moment que Dieu a marqué. L'autre que ſi Dieu le veut, il pourra bien nous conſerver, nonobſtant le danger où nous nous jettons.

Mais ſi ces raiſons étoient bonnes, elles auroient la même force à l'égard des autres dangers,

gers, qu'à l'égard de celui-ci. En effet le feu, le naufrage, la chute d'une maison, la piqueure d'un serpent, la morsure d'un chien enragé, & les autres causes qui peuvent nous ôter la vie, sont aussi peu en état de changer les decrets de Dieu que la peste. Dieu peut nous garentir de tous ces dangers aussi facilement que de celui qui vient de la facilité avec laquelle une maladie contagieuse se communique.

Par consequent si ces deux raisons étoient bonnes, il seroit permis d'entrer dans une maison, & d'y demeurer, lors qu'on voit qu'elle va tomber, ou qu'elle brûle. On pourroit s'embarquer sur un vaisseau, qui paroît prêt à faire naufrage. On ne devroit ni tuer, ni repousser une vipere, ou un chien enragé, qui se jettent sur nous pour nous mordre. En un mot, il n'y auroit point de danger auquel on ne se pût exposer.

Comme toutes ces consequences sont absurdes & insoutenables, il faut necessairement reconnoître que les principes d'où elles se tirent ne sont pas solides, & qu'ainsi on a tort de s'y appuyer. Il est certain aussi qu'ils ne sont pas tels qu'on s'imagine.

Car pour le premier j'ai fait voir dans ma *Réponse à une Objection qu'on applique à divers Sujets*, que cette difficulté, qui pourroit faire quelque peine, si on supposoit que le Decret de Dieu, qui a determiné le tems, & la maniere de nôtre mort, est un de ces Decrets, qu'on appelle *antecedens*, parce qu'ils précedent toute prevision, n'en fait aucune en suppo-

ſant, comme il eſt certain qu'on le doit, que ces Decrets ſont pour l'ordinaire fondez ſur la préviſion de ce que nous faiſons librement.

Qui peut douter, par exemple, que lors que Dieu réſolut la ſubverſion de Sodome, il ne formât ce deſſein parce qu'il voyoit les crimes abominables que les habitans de cette malheureuſe Ville devoient commettre? Je dis la même choſe du Decret qui réſolut le Déluge, de celui qui eut pour objet la mort de Judas, & celle de ces Corinthiens, qui perirent parce qu'ils avoient profané le Sacrement de l'Euchariſtie.

Il eſt très-poſſible de même, que Dieu ne laiſſe mourir ceux qui refuſent d'uſer des remedes, qu'il a établis comme autant de moyens pour operer nôtre gueriſon, ou qui s'expoſent témérairement à de grands dangers, que pour les punir du peché qu'ils commettent par un procedé ſi peu regulier, ce qui n'arriveroit pas s'ils agiſſoient autrement.

Il eſt donc très-inutile de dire que nous ne pouvons changer les Decrets de Dieu, ni en empêcher l'execution. N'eſt-ce pas aſſez de ſavoir que nous pouvons nous garder de faire ce que nous faiſons, & qui étant prévû de Dieu, a fait qu'il a réſolu ce qu'il ne feroit pas ſi nous agiſſions autrement? Ceci ne revient-il pas à la même choſe?

La connoiſſance qu'on a de l'immutabilité des Decrets de Dieu ne doit donc pas empêcher d'agir. Je dis la même choſe de ſa puiſſance. Il eſt bien certain en effet que Dieu peut

peut garentir de la peſte un homme qui va dans des lieux infects, quelque diſpoſition qu'il y ait dans ſon corps à être attaqué de cette maladie. Mais il eſt vrai auſſi que s'il le fait ce ſera un miracle. Ce ſera un renverſement des loix qu'il établit au commencement. Par conſequent, pretendre que Dieu garentiſſe d'un tel danger, c'eſt pretendre qu'il faſſe un miracle. Mais s'expoſer à un danger dans l'eſperance que Dieu fera un miracle, n'eſt-ce pas viſiblement le tenter?

N'eſt-il pas vrai que c'eſt en cela que les Theologiens font conſiſter ce peché? Et ce qu'ils en diſent n'eſt-il pas fondé ſur les propres paroles de Jeſus-Chriſt, qui lors que le Démon lui propoſa de ſe jetter du haut des creneaux du Temple, ſur cette eſperance que les Anges le porteroient en leurs mains, & l'empêcheroient de ſe froiſſer, répondit, *Va Satan, car il eſt écrit, Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* C'auroit donc été tenter Dieu que de faire ce que le Démon propoſoit. Ainſi le Démon propoſant de s'expoſer volontairement à un danger ſur l'eſperance d'un miracle, il eſt clair que tous ceux qui font ceci tentent Dieu.

Ne ſeroit-ce pas tenter Dieu que de ſe jetter dans une fournaiſe embraſée, dans l'eſperance d'obtenir un miracle ſemblable à celui qui conſerva les trois jeunes Hebreux dans la fournaiſe de Babylone? Pourquoi donc ne ſeroit-ce pas commettre le même peché, que d'entrer dans un lieu infect dans l'eſperance que Dieu garentira de l'infection?

Ce qu'on se promettroit dans l'une & dans l'autre de ces occasions seroit un miracle, de même espece, & qui ne consisteroit que dans la suspension des loix generales, qui reglent la communication du mouvement. Il ne faut que suspendre l'observation de ces loix pour empêcher le feu de brûler, & il faut nécessairement la même chose pour faire qu'un corps disposé à prendre la peste ne la prenne pas en allant dans un lieu infect.

Le second ordre des personnes qui violent les regles que j'ai posées, sont la plûpart des malades. Ils veulent absolûment qu'on leur donne de certaines viandes, qui dans l'état où ils sont peuvent leur faire beaucoup de mal; & bien qu'on les avertisse du danger auquel ils s'exposent, ils ne se rendent pas pour cela, & se fâchent même si on ne leur accorde tout ce qu'ils souhaitent.

Je soutiens que s'ils ont le libre usage de leur raison, ils se rendent coupables d'un très-grand peché. En effet, ils s'exposent à un danger assez manifeste d'augmenter leur mal, & consequemment de perdre la vie, & ils s'y exposent par le seul desir du plaisir qu'ils s'imaginent que cette viande leur fera goûter. C'est à-dire, qu'ils portent l'intemperance au dernier excez.

Comme d'ailleurs la gourmandise est un des pechés dont S. Paul nous dit que ceux qui les commettent n'entreront point dans le royaume de Dieu, il est clair que les malades ne se portent jamais à l'excés dont il s'agit, qu'ils ne se mettent en état de peché & de damnation, à quoi

quoi cependant presque personne ne prend garde.

Le troisiême ordre de personnes qui violent les regles que j'ai posées, sont certains malades, qui ne doutant pas de l'utilité de plusieurs remedes, refusent par pure delicatesse de les prendre, ne pouvant s'y resoudre par cette seule raison qu'ils sont incommodes & desagreables, soit lors qu'ils operent, soit lors qu'on les prend. Une legere incommodité leur paroît plus terrible que la maladie, & que toutes les suites qu'elle peut avoir. En quoi il est visible qu'ils pechent, & contre les lumieres du bon sens, & contre les maximes de la pieté.

En effet le bon sens veut qu'on s'expose à un plus petit mal pour en éviter un plus grand. Ainsi ce que les remedes ont de fâcheux n'ayant rien qui puisse entrer en comparaison avec le danger auquel on s'expose en refusant de les prendre, il est évident que c'est pecher contre les lumieres les plus communes, que d'aimer mieux courir ce danger, que d'essuyer ce qu'il y peut avoir de desagreable dans ces remedes.

Mais ce qu'il y a de considerable, c'est qu'on peche contre les maximes de la pieté, & qu'on blesse dangereusement la conscience. En effet la conscience nous obligeant à conserver nôtre vie, nous ne pouvons refuser de faire ce que nous jugeons utile pour cet effet, sans aller contre ses inspirations, & sans nous rendre coupables d'un très grand peché.

Sur ce fondement je soutiens qu'il n'y a

point d'operation si rude, ni si sensible, à laquelle on ne se doive resoudre lors qu'on la juge necessaire. Par exemple lors que la gangréne s'est mise à un bras, ou à une jambe, & qu'il n'y a point d'autre remede que de couper ce bras ou cette jambe, il est du devoir du malade de le souffrir.

Qu'on ne me dise pas en effet que la vie ne merite pas qu'on en achéte la conservation à un si haut prix. Cela seroit bon à dire à des Payens ou à des Athées, qui ne jugent du prix de la vie que parce qu'elle est en elle même. Les Chrétiens, qui la considerent moins en elle même, que comme un bien fait de Dieu que sa parole nous oblige à conserver avec soin, & que nous ne pouvons perdre volontairement sans un grand peché; qui la considerent encore comme un moyen propre à avancer la gloire de Dieu & leur propre salut; en jugent tout autrement, & trouvent qu'il n'y a rien de si rude & de si fâcheux qu'on ne doive, & faire, & souffrir, pour la conserver.

Il leur suffit de savoir que Dieu le veut de la sorte. Il n'en faut pas davantage pour les porter à y acquiescer. Car d'un côté le respect que nous devons avoir pour ses volontez, n'a point de bornes, & de l'autre ce seroit quelque chose d'insupportable que de refuser de faire pour lui obeir, ce qu'on fait tous les jours par d'autres principes. Une infinité de pecheurs souffrent ces mêmes operations par le seul amour qu'ils ont pour la vie. Pourquoi les Chrétiens ne les souffriroient-ils par pour l'amour de Dieu?

PRIE-

PRIERE.

JE me jette à tes piés, Pere charitable, pour implorer ta miſericorde, & pour te ſupplier qu'il te plaiſe de m'en faire ſentir les effets. Je n'ai que cette ſeule reſſource pour ne pas perir, & je ſens bien que ſi elle me manquoit, mes maux ſeroient abſolûment ſans remede. Je ſai que je ſuis pecheur, & ce que je ſouffre, & qui me le prouve ſi fortement, n'étoit nullement neceſſaire pour m'en convaincre. Ma propre conſcience, & l'évidence de la choſe même, ne me permettoient pas d'en douter. J'en ſuis auſſi très-fortement perſuadé, ô mon Dieu. Mais ce n'eſt pas tout. Je ſai que je ſuis un très-grand pecheur, & lors que je fais quelque attention à la multitude effroyable des fautes où je ſuis tombé, aux circonſtances qui les ont accompagnées, à ta grandeur & à ta bonté, qui demandoient que je priſſe tant de ſoin pour te plaire, & à plus forte raiſon pour ne te pas offenſer, à la connoiſſance que j'avois de ta volonté & de mes devoirs, enfin aux ſecours que tu m'as donnez, & à tes graces que j'ai reçûës, je demeure convaincu que mon indignité eſt extrême, & que ta vengeance n'a rien de ſi redoutable que je ne merite. Je te le confeſſe du fond du cœur, ô mon Dieu. Mais en même temps je te prie avec toute l'ardeur dont je ſuis capable de ne me pas traiter comme je l'ai merité. Efface par une pleine & entiere remiſſion tous les pechez qui

qui ont soüillé ma vie. Accorde cette grace, non à ce que je puis avoir fait, mais à ce que ton Fils a fait & souffert pour moi. N'a-t-il pas expié mes crimes par le sacrifice sanglant de sa mort? N'a-t-il pas desintereſſé ta justice par la satisfaction très-parfaite qu'il t'a presentée? Son sang repandu pour moi ne crie-t-il pas de meilleures choses que le sang d'Abel, & n'est-il pas toûjours également frais & vivant pour purifier, & pour sanctifier mon ame? Ecoute, grand Dieu, la voix de ce precieux sang, qui sollicite plus efficacement ta misericorde pour moi, que mes pechez ne peuvent solliciter ta justice pour me punir. Reçoi moi en ta paix & en ta grace, Pere charitable. Ouvre moi les bras de tes éternelles compassions, & en même temps accorde moi libéralement tous les secours & toutes les graces dont j'ai besoin dans l'état où il t'a plû de me reduire. Je ne te demande pas positivement la santé. Peut-être me seroit-elle moins utile que la maladie. Je ne sai de quoi c'est que j'ai le plus de besoin à cet égard là. Mais je suis persuadé que tu le sais, & que tu le vois très-distinctement. Ainsi à cet égard je m'abandonne absolûment à ta sageſſe & à ta misericorde infinie, & je te supplie de m'accorder, non ce que l'inclination aveugle de la nature pourroit me porter & à souhaiter, & à te demander, mais ce que tu jugeras toi-même qui m'est le plus neceſſaire. Ce que je te demande plus determinement, ô mon Dieu, c'est ton amour, & tes compaſſions, ce sont les soins vigilans de ta Providence, ce sont les lumieres & les autres graces de l'Eſ-

l'Esprit. Tu sais le besoin que j'en ai, & tu vois bien que s'il te plaisoit de me le refuser, je ne pourrois que t'offenser & que me perdre. Ne me le refuse pas, misericordieux Redempteur des hommes, quelque indigne que je puisse être de le recevoir. Eclaire mon esprit, reforme ma volonté, sanctifie mon cœur, affermi ma foi, enflamme ma charité, & donne moi en un mot tout ce qui m'est necessaire, d'un côté pour recevoir comme je le dois l'affliction dont il t'a plû de me visiter, & de l'autre pour en en profiter, & pour en retirer les utilitez auxquelles tu la destines.

CHAPITRE VIII.

Derniere Reflexion. La maladie dont on est attaqué peut être mortelle, ou le devenir.

LEs reflexions que j'ai faites dans les chapitres precedens sont très-importantes, & peuvent produire d'exellents effets. Mais elles n'approchent pas de cette derniere. C'est la plus necessaire & la plus considerable de toutes. C'est elle qui merite, d'un côté, & qui demande de l'autre, la plus forte application de nôtre esprit.

Je souhaitte donc que dès les premiers accez de la maladie dont on se trouve attaqué, on se mette fortement dans l'esprit qu'il est très-

très-possible que ce soit la derniere de nôtre vie, & qu'elle soit suivie immediatement de la mort. Je ne demande pas qu'on s'imagine positivement que cela arrivera. Il n'est jamais du devoir, ni d'un homme sage, ni par consequent d'un homme de bien, de se persuader determinement une chose qui peut être fausse. Je souhaitte seulement qu'on se persuade que ceci est possible, & qu'on n'a, je ne dirai pas aucune certitude, mais aucune raison tant soit peu forte pour s'assûrer du contraire.

Qu'on ne me dise pas en effet que la maladie ne paroît pas dangereuse. Ne peut-elle pas l'être sans le paroître? Et quand même elle ne le seroit pas presentement, ne peut-elle pas le devenir dans la suite? L'une & l'autre de ces deux choses n'arrivent-elles pas tous les jours? Et qui est-ce qui n'en a vû mille exemples?

On peut mourir dans la plus parfaite santé. Pourquoi ne le pourroit-on pas dans la maladie? Mais si cela est ne doit-on pas prendre les mêmes precautions qu'on prendroit si on savoit avec certitude qu'on dût mourir? En effet c'est une maxime de bon sens, qu'on doit suivre en tout, mais principalement dans les matieres de la conscience, que dans les choses douteuses & incertaines il faut s'attacher toûjours au plus seur. On doit risquer toûjours le moins que l'on peut. Or qui ne voit qu'en se preparant à la mort on ne risque rien, au lieu qu'on risque tout en negligeant de s'y disposer?

Ima-

Imaginons-nous qu'après avoir fait tout ce qu'on a pû pour se disposer à mourir, on ne meure point, & qu'on revienne de la maladie qu'on jugeoit mortelle. Qu'aura-t-on perdu? Quelques soins, & quelques efforts d'esprit, dira-t-on peut-être. Mais outre que cette petite perte seroit fort legere, je soutiens qu'on n'en fait aucune. Ces soins & ces efforts ont été très-utilement employez. S'ils ont été tels qu'ils devoient être, ils ont été très-agreables à Dieu, il les a recompensez très-certainement de quelque benediction spirituelle, & d'une nouvelle effusion des graces de son Esprit. On a fait des progrez considerables dans la sanctification, & on s'est assûré de plus en plus la possession de l'heritage celeste. Est-ce-là travailler inutilement?

Il n'en seroit pas de même si la maladie dont on ne craint point les suites étoit effectivement suivie de la mort. Dans cette supposition il se trouveroit qu'on a risqué tout, ou pour mieux dire qu'on a tout perdu, puis qu'on se perdroit soi-même. Ce malheur étant si terrible & si irreparable, ne doit-on pas prendre toutes les precautions possibles pour l'éviter? Et pourroit-on s'en dispenser sans choquer toutes les regles de la sagesse, quand même les efforts qu'il y faudroit faire seroient incomparablement plus grands & plus malaisez qu'ils ne sont?

Je souhaitte donc qu'aussi-tôt qu'on se sent attaqué on considere cette attaque comme un avertissement sensible que Dieu donne de penser à soi, & comme un engagement à travail-

vailler promptement, & ſans relâche, à ſe mettre dans l'état où l'on doit être pour mourir ſaintement & Chrétiennement. C'eſt ce que deux conſiderations font voir avec évidence.

La premiere, qu'il eſt très-poſſible qu'encore qu'on ne meure pas ſi-tôt, on perde au plûtôt la liberté d'eſprit neceſſaire pour travailler efficacement à ſon ſalut. Il ne faut qu'un très-petit tranſport au cerveau pour démonter cette miſerable machine, & pour nous ôter tout à-fait l'uſage de nôtre raiſon. Quand même ceci n'arriveroit pas, il pourroit arriver quelque choſe qui en approcheroit. Il y a peu de maladies qui n'affoibliſſent l'eſprit, & ceux qui voient ſouvent des malades peuvent le remarquer fort facilement. Il n'y a pas toûjours de l'alienation & du delire, la choſe eſt certaine. Mais il eſt rare qu'on ait toute la liberté & toute la force de genie qu'on avoit pendant la ſanté. Il ne faut donc pas attendre que ceci arrive, & il eſt bon d'employer à la grande affaire du ſalut les momens les plus propres à y travailler, tels que ſont ſans difficulté les premiers.

L'autre conſideration qui prouve la même choſe, c'eſt que quand même on ſeroit ſeur de conſerver juſqu'à la fin toute la liberté de l'eſprit, & toute la force du jugement, il n'y auroit point de moment à perdre, parce qu'en effet ce qu'on entreprend eſt tel qu'il demande tout le temps que l'on peut avoir. Pluſieurs s'imaginent qu'il ne faut qu'un moment pour y travailler avec ſuccez, & ſur ce fondement ils dif-

different tout autant qu'ils peuvent d'y mettre la main, se figurant qu'ils auront toûjours du temps de reste pour s'y appliquer. L'erreur vient de ce qu'on a une idée si basse, si confuse, & si imparfaite, soit de la conversion, soit de la pieté, soit en general de ce qui est nécessaire pour se sauver, qu'on n'en conçoit que la plus petite, & la moins importante partie. Si on savoit plus distinctement ce que c'est, si on concevoit d'ailleurs toute la foiblesse & toute l'impuissance de l'homme pour les moindres choses qui ont quelque relation au salut, on n'auroit point de peine à se persuader qu'il n'y a point de moment si court qu'on puisse perdre sans une extrême imprudence.

De tout cela je conclus, qu'il est mal-aisé qu'il y ait des maladies si legeres, qu'elles nous dispensent de l'obligation où nous sommes de penser sérieusement à la mort. Mais imaginons-nous qu'il y en ait de telles. Peut-on me nier qu'on n'y soit très-étroitement obligé, au moins lors que le mal paroît dangereux, & plus fortement encore lors qu'on voit manifestement qu'il est incurable? Lors que cela arrive n'est-il pas certain qu'on doit recueillir ses forces pour ne rien obmettre de ce qui peut-être nécessaire pour bien mourir? Mais comme ceci est très-important, j'en vais faire le sujet de toute le IV. Livre.

PRIERE.

SEigneur mon bon Dieu, & mon misericordieux Sauveur. Quelque indigne que je sois de ton souvenir, & des soins de ta Providence, il t'a plû de penser efficacement à moi, & de me visiter en ta grace & en ton amour de la maladie qui commence de m'attaquer. Sans parler des autres usages que cette charitable visite peut avoir à mon égard, & qui meritent tous une vive & profonde reconnoissance pour tes bontez, tu m'avertis par là de ma condition mortelle. Je ne l'ignorois pas, ô mon Dieu, mais je t'avouë avec douleur & avec honte, que je n'y pensois pas comme je devois. Mille vains objets ont occupé mon esprit, mille distractions en ont banni cette importante pensée. Que ton nom soit donc éternellement beni, de ce qu'il te plaît de faire cesser ces distractions, & de me forcer en quelque maniere de penser à moi. Tu pouvois sans me faire tort m'abandonner à ma miserable conduite. Tu pouvois permettre que la mort m'enlevât inopinement & sans m'avertir, comme elle en enleve tous les jours tant d'autres par des accidens impreveus & inévitables. Je l'ai merité sans doute. Quels remercîmens donc ne te dois-je pas de ce qu'il te plaît de me distinguer de cette maniere de ceux avec qui je ne m'étois confondu que trop par ma mauvaise conduite? Puis-je penser sans transport à cette bonté immense & inépuisable, qui au lieu de m'abandonner à moi-même, me pre-

previent d'une maniere si douce & si charitable? Je t'en loue, & je t'en benis, ô mon Dieu. Je te remercie du fond de mon cœur de cette nouvelle preuve de ton amour, qui ne me paroît, ni moins éclatante, ni moins précieuse qu'aucune des autres que j'en ai reçûes dans tout le cours de ma vie. Mais comme la reconnoissance n'épuise pas les devoirs que cette faveur m'impose, comme je dois tâcher d'ailleurs d'y répondre en profitant de l'avertissement que tu me donnes, & en me disposant saintement & chrétiennement à me presenter devant toi, comme enfin ce travail est trop grand pour des forces aussi bornées que les miennes, ou plutôt pour une impuissance aussi absoluë qu'est celle où je me trouve de faire la moindre chose sans ton secours, j'ai recours à toi, ô mon Dieu, & j'implore avec toute l'ardeur dont je suis capable ta paternelle & charitable assistance. Je te supplie du fond de mon cœur qu'il te plaise de me faire connoître ce que je dois faire en cette occasion, & sur tout que tu veuilles me donner la force de le pratiquer. Dirige-moi, misericordieux Redempteur des hommes, soutien-moi, fortifie-moi, & opere en moi ce que tu vois bien que je ne ferois jamais de moi-même. Proportionne ton secours à l'extrême besoin que j'en ai. Tu vois bien, ô mon Dieu, que ce secours, dont je n'ai jamais pû me passer, m'est extraordinairement nécessaire en cette occasion. Tu vois qu'il y va de tout mon salut, qu'il y va pour moi de toute une éternité, qui sera heureuse ou malheureuse selon l'usage que je ferai de ce peu de momens que

tu

tu me laisses. Tu vois enfin qu'abandonné à moi-même, & privé de ton assistance, je ne ferai que ce qu'il faut pour me perdre. Mais, mon Dieu, tout m'est aisé avec ton secours. Ta grace me suffit. Me la refuserois-tu, Pere charitable? Pourrois-tu me la pas accorder après m'avoir donné ton Fils, qui en est la source, l'Auteur, & le dispensateur? La refuserois-tu à mes très-humbles prieres, après m'en avoir accordé les premiers effets dans un temps où bien loin de la souhaitter, je la combattois opiniâtrement, & ne travaillois qu'à étouffer ses inspirations. Non, mon Dieu, je n'apprehende pas ce malheur. J'attends tout de ta bonté, & sur cette esperance je vai travailler sous ta direction à cet important ouvrage, dont l'heureux succez doit être un monument éternel de ta misericorde infinie. Je mets ma confiance en toi, & je m'assure que je ne serai jamais confus. Ne le permets point, ô mon Dieu; car je t'en supplie au nom de ton Fils, & par ses propres paroles, *Nôtre Pere, &c.*

Fin du III. Livre & de la I. Partie.